N° 514 — Tome CXXXVI 16 Novembre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, JACQUES-ÉMILE BLANCHE, GEORGES BOHN, R. DE BURY, PIERRE-LOUIS DUCHARTRE, RENÉ DUMESNIL, GEORGES GUY-GRAND, P.-G. LA CHESNAIS, ÉMILE LALOY, GEORGETTE LEBLANC, ÉMILE MAGNE, ROGER MAURICE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE, THÉODORE STANTON, X.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

N° 514 — 16 NOVEMBRE 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(MICHEL PUY : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(HENRI MARTINEAU : " Le Divan "

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 71, rue des Saints-Pères, à Paris. Deux numéros différents : 2 fr. 75.

ARTICLES PUBLIÉS DEPUIS LA RÉAPPARITION : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française* — Julien Ochsé : *René Boylesve intime.* : François Dubourg — *Pour un esprit nouveau à l'Académie française.* — Michel Puy : *l'État acheteur de tableaux.* — Philoxène Bisson : *Courteline.* — Pierre Lièvre : *Sacha Guitry. Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget.* — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont.* — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles.* — Marcel Coulon : — *L'Actualité de Leconte de Lisle. Verlaine Anglais.* — Jules Bertaut : *Un as de la littérature. Le Littérateur du XVIe arrondissement.* — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70.* — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan.* — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature.* — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire.* — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt.* — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire.* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous.* — Edmond Jaloux : *L'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill.* — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour.* — Eugène Montfort : *Mon brigadier Triboulère. Lettre à M. Souday sur feu Rostand.* — *Enquête sur le monument de Paris le plus laid.* — Arthur Cantillon : *Il n'y a pas de littérature belge.* — Michel Puy : *Les Contemporains vus par Léon Daudet.* — Léon Deffoux : *Anecdotes sur Jean Dolent.* — René Martineau : *Léon Bloy en Danemark.* — Pierre Leguay : *La Psychologie de Stendhal. Flaubert pendant la guerre de 70*, etc.

Contre mandat de quinze francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er novembre 1919, depuis le 1er novembre 1918.

L'ABONNEMENT D'UN AN { **France ... 18 francs.** / **Etranger.. 20 francs.** }

L'ABONNEMENT DE DEUX ANS : France : **34** fr. Etranger : **38** francs.

Un petit nombre d'exemplaires des livres rares d'Eugène Montfort est conservé aux *Marges* où les Bibliophiles et les Amateurs de littérature peuvent se les procurer aux prix suivants :

Sylvie ou les Emois passionnés................ 10 fr.
Chair.. 10 fr.

Envoi franco sur commande accompagnée de son montant

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 71, *rue des Saints Pères,*
Paris (*VIe*)

LA VIE POLITIQUE

DANS LA FRANCE D'AVANT LA GUERRE

—

Où en étions-nous à la veille de cette guerre ? Nous étions, dans presque tous les domaines, le peuple de tous les contrastes. On l'avait bien souvent remarqué, cela était toujours vrai. Peuple le plus démocratique du monde, en ce sens qu'en nul pays on n'a poussé si loin, jusqu'aux révolutions sanglantes, jusqu'aux rébellions sourdes et constantes, l'amour de la liberté; peuple le plus attaché aux principes, le plus jaloux de sa souveraineté ; et pourtant peuple le plus facile à tromper, le plus sensible aux prestiges de la gloire éclatante, le plus exposé aux manœuvres des puissances occultes, bref, le plus berné des souverains. Peuple solide, le plus laborieux et le plus sain dans ses classes moyennes et paysannes, dans les profondes réserves de ses provinces comme dans la bourgeoisie modeste qui s'ingéniait dans les grandes villes; peuple où se conservaient, comme les étrangers clairvoyants le reconnaissaient, les plus vieilles vertus de famille, le travail des hommes et l'honnêteté des femmes ; où les enfants étaient surveillés et choyés comme ils ne l'étaient nulle part ailleurs; et d'autre part peuple timide, resserré dans ses habitudes, craintif devant l'avenir, au point de ne plus vouloir courir les risques essentiels, où la sobriété devenait vite l'épargne improductive, où l'amour de la famille s'absorbait trop dans celui du

fils unique, où le fonctionnarisme, avec sa sécurité et ses aises, tendait à devenir l'aspiration dominante. Peuple au demeurant droit et paisible, sobre et réglé dans le rythme quotidien de sa vie, bien assis dans ses soubassements, mais dont on ne voyait, d'un coup d'œil rapide, que la mobilité et les agitations de surface, le luxe ou les excès des classes désorbitées, les excentricités des boulevards ou des lieux de plaisir, les fantaisies d'art ou de mode des cosmopolites, qui menaçaient de gâter sérieusement le goût traditionnel, tout ce qui passait pour « bien parisien » et n'était nullement français. « Peuple antithétique », disait Péguy ; qui l'était dans sa politique, dans ses goûts, dans ses mœurs, et de qui l'on pouvait dire que rien n'était vrai sans que le contraire le parût en même temps.

I. — LES PARTIS

Nous étions en démocratie. Ou plutôt nous nous croyions en démocratie. La république démocratique était devenue le régime politique normal de notre pays. Pour l'établir on avait dressé des échafauds, élevé des barricades, enduré l'exil ou la déportation. On y avait réussi. Le principe n'en était plus contesté, sauf par une école de théoriciens qui travaillaient âprement à la discréditer, sans trouver dans le grand public une très large audience. Mais il s'en fallait que ce principe, qui avait fait naître tant et de si nobles espoirs, eût engendré une réalité adéquate. La démocratie est le plus fier, mais aussi le plus difficile de tous les régimes, parce qu'il exige le plus de l'homme. La remarque de Montesquieu est toujours vraie : une démocratie ne peut être une réalité que par la « vertu », c'est-à-dire le patriotisme, l'attachement de tous les citoyens à la chose publique. Si cet attachement vient à manquer, si les citoyens, par ignorance, indifférence ou veulerie, se désintéressent des affaires de la cité, le régime n'est plus qu'un mensonge et se transforme en son contraire : la démocratie devient collection d'oligarchies. Dans l'atonie de l'opinion, qui ne permet pas que se dégagent des fins politiques, arrêtées et nettes, véritable expression de la volonté générale, les intérêts particuliers se donnent libre carrière, avec d'autant plus d'impudence qu'aucun pouvoir ni politique ni spirituel n'est là pour les contenir. Et, comme il est naturel, ce sont les plus forts qui l'emportent, et qui écrasent impitoyablement

les plus faibles. La démocratie n'est plus qu'un masque qui recouvre la lutte des oligarchies.

Ainsi en était-il de la démocratie française. Elle donnait le spectacle des luttes intérieures les plus acharnées, parfois des convulsions les plus tristes. Luttes d'intérêts et de partis, de classes et d'opinions, de classes et de coteries. En principe le souverain était le peuple, et ce peuple souffrait, se plaignait, parfois se cabrait, sans parvenir à faire entendre une pensée unanime et nette, que son manque de capacité politique ou économique ne lui permettait pas de concevoir. En fait, dans la défaillance du souverain, c'étaient les partis qui interprétaient sa volonté supposée, qui la lui prêtaient ou qui la lui soufflaient, et la politique était le champ clos où se rencontraient et se heurtaient les partis. Les partis eux-mêmes, bien qu'ils fussent théoriquement des organisations d'opinions, ouverts en principe à toutes les conditions et à toutes les classes, en fait défendaient les intérêts de classes différentes, aux limites assez indécises et fuyantes, mais aux noyaux assez distincts pour faire apparaître les oppositions d'intérêts. Et par-dessus les partis, les dominant tous parce qu'elle les alimentait presque tous, souriant de leurs vains bavardages tant qu'ils ne touchaient pas à ses intérêts essentiels, travaillait la plus formidable et la mieux organisée des puissances de fait, le véritable maître du régime : la finance.

La finance, généralement cosmopolite, et en France peut-être un peu plus qu'ailleurs, tel était, par un singulier renversement, qui n'était paradoxal qu'en apparence, le véritable souverain de la démocratie française. Sa puissance était d'autant plus absolue qu'elle était faite de l'accumulation d'une multitude de petites épargnes savamment drainées, des épargnes de la nation la plus économe du monde, ce qui permettait à ses avocats de soutenir sans rire que la finance était démocratique... Quoi qu'il en soit de cet aimable jeu de mots, la finance exerçait sur les affaires publiques une tutelle incontestée. Elle commandait tous les rouages de la politique, de l'extérieure comme de l'intérieure, et manœuvrait de façon à empêcher qu'on dressât contre elle aucun frein ; les seuls obstacles qui auraient pu la contenir, les pouvoirs publics et la presse, étaient en effet surveillés, dirigés, entretenus par elle, et les rares éléments réfractaires à sa séduction étaient misé-

rablement impuissants. La féodalité ou l'oligarchie financière, comme on disait, était si bien devenue la conductrice de la machine que les classes prolétariennes, en qui n'était pas morte la revendication révolutionnaire, ne distinguaient plus entre la république « bourgeoise » et la république tout court, et que la démocratie, pour elles, s'appelait ploutocratie.

§

Ce pouvoir de fait de la finance était supérieur aux partis politiques ; ils étaient presque tous, en quelque mesure, ses tributaires. Mais beaucoup ne l'avouaient pas, ou n'en étaient pas fiers ; ils subissaient cette tutelle plutôt qu'ils ne l'encensaient. Quelques-uns cependant prenaient ouvertement sa défense, s'attachaient à montrer son rôle bienfaisant dans l'économie de la nation. C'étaient les partis proprement conservateurs, quelle que fût leur étiquette officielle. Par *conservateur*, d'ailleurs, il ne faut pas entendre ce qu'on avait autrefois appelé de ce nom. Il ne s'agissait plus des anciens partis monarchistes, de la vieille aristocratie foncière, catholique et légitimiste, qui vivait des revenus de ses terres et perpétuait, en plein dix-neuvième siècle, les dédains de ses pères pour la vile bourgeoisie et la roture. Cette noblesse de vieille race n'était plus qu'un souvenir ; elle avait succombé au double assaut de l'industrialisme et des mœurs bourgeoises ou démocratiques ; ses derniers représentants s'isolaient, avec un superbe orgueil, d'une société où ils ne retrouvaient rien de ce qu'ils avaient aimé, où triomphait tout ce qu'ils avaient méprisé. A moins que plus habiles, et touchés de l'air du siècle, ils n'eussent pris leur parti de cette transformation et ne s'y fussent commodément adaptés. De riches mariages, des dividendes appréciables récompensaient alors cette volonté de fusion de l'ancienne noblesse royaliste dans la grande bourgeoisie républicaine. C'était le parti généralement adopté. Le vingtième siècle avait vu l'étroite union, par mariage, des derniers représentants de l'authentique aristocratie avec les héritières des rois du sucre ou du fer, des potentats de l'industrie tant français qu'américains. Cela mesurait les progrès du « monde moderne », accusait la marche accomplie en un siècle. A la fin du dix-huitième siècle les deux ordres nobles et privilégiés, le clergé et la noblesse, faisaient bloc contre la bourgeoisie de négoce et de roture ; à la fin du dix-neuvième, après la révolution industrielle,

la grande bourgeoisie et la noblesse n'étaient qu'un bloc, dressé contre les classes moyennes et le prolétariat.

C'était donc à la bourgeoisie que s'appliquait exactement l'épithète de conservatrice. Elle ne discutait pas le régime qui assurait sa puissance, elle en profitait. Depuis plus d'un siècle les deux révolutions, la politique et l'industrielle, lui avaient donné le pouvoir; elle avait façonné le pouvoir à son image, l'avait pétri dans le sens de ses intérêts ; elle entendait le garder. En ce sens il n'y avait certainement pas de meilleurs républicains que les partis politiques représentant la grande bourgeoisie, les progressistes et les libéraux ; ils avaient tout intérêt à conserver la république, mais à condition qu'elle fût sage et qu'elle conservât à son tour la bourgeoisie. Il fallait donc bien s'entendre. La démocratie, qui est essentiellement une tendance vers un contrôle toujours plus actif et plus libre du peuple sur le gouvernement, pour eux s'était arrêtée. Elle était fixée historiquement, définitivement. Elle portait des dates immuables : 1789, 1830, 1875. Elle était devenue synonyme de régime parlementaire et de libéralisme économique, et il n'y avait pas à en attendre autre chose. De même que les profiteurs de la révolution de juillet avaient cru la révolution terminée, parce qu'ils étaient arrivés aux affaires, les bénéficiaires de la troisième république estimaient que tout allait bien, parce qu'ils étaient en possession, par eux-mêmes ou leur clientèle, de toutes les puissances du régime. Puissances connues et publiques : les Chambres législatives, les grands services publics, l'Etat ; puissances occultes et d'autant plus redoutables : les salles de rédaction, les conseils d'administration. Qu'on ne parlât donc pas de faire de grandes réformes, qui eussent modifié la structure du régime parlementaire ou de l'économie capitaliste, ou qui eussent seulement troublé la richesse acquise : c'eût été alors, de tous les organes de la bourgeoisie possédante, un feu roulant contre la « démagogie ».

Cet abâtardissement des classes conservatrices, cette sujétion de l'ancienne France au pouvoir de fait de la finance d'une part, et d'autre part au libéralisme au moins formel de la bourgeoisie ralliée au régime, il y avait cependant des politiques qui ne l'acceptaient pas, qui se dressaient crûment

contre le régime, qui se faisaient gloire d'être nettement, non pas des conservateurs, mais d'authentiques *réactionnaires*. Il s'agit, on l'a deviné, non pas des monarchistes de bonne compagnie et corrompus par l'or juif, qui faisaient dans les journaux mondains une opposition gourmée et désabusée, mais des royalistes décidés à tout, intempérants et intempestifs, qui se groupaient fidèlement autour de Charles Maurras et de l'*Action française*. C'est dans les bureaux du journal royaliste que s'élaborait, en doctrine et en acte, l'opposition la plus restreinte, mais la plus nette et la plus impitoyable, à la démocratie.

Maurras ou le Politique : c'est ainsi qu'on l'eût autrefois surnommé. Il était la France du passé. Il ne l'était pas encore, on l'a vu, intégralement. Il lui manquait la ferveur chrétienne, cette foi mystique qui avait fait du moyen âge une si glorieuse période. Ce Grec de la belle époque avait horreur du christianisme, une horreur aussi résolue que celle de son maître Anatole France ; mais, à sa différence, il n'en admirait que plus éperdument la politique catholique, qui avait su rendre inoffensif et bienfaisant un tel poison. De la France du passé il ne voyait que la structure, les institutions, les hommes, et il les voyait plus volontiers à travers sa propre construction doctrinale que dans la réalité de l'histoire vraie. Mais cette construction existait, elle était cohérente. Maurras possédait ce qui faisait si cruellement défaut autour de lui : une pensée nette, un système politique auquel il rapportait toutes ses inventions, et la netteté de sa pensée lui valait l'admiration un peu déréglée d'un nombre croissant de jeunes hommes, heureux de trouver enfin, dans l'incertitude où ils se sentaient ballottés, un port où s'abriter.

Que valait ce système ? On a tenté ailleurs de le chercher en détail. N'en notons ici que la force spécieuse et la faiblesse réelle. Sa vision critique était d'une acuité tragique. Maurras voyait la désagrégation du régime. Il voyait la France déchirée, l'individu isolé, désencadré, perdu dans des courants hostiles ; et dans cette dispersion et cette perte des forces la domination des groupes plus cohérents, des « quatre Etats anti-français : juifs, protestants, maçons, métèques » ; et les dominant tous, la puissance du groupe le plus fort, celui qui nous apparaissait comme le maître du régime et qui asservissait jusqu'à l'intelligence : la finance. Quelle était la cause

de cette décadence ? Maurras répondait : la démocratie. Quel était le remède, l'unique remède ? Maurras prononçait : le rétablissement d'un pouvoir fort : la royauté. Seul un souverain unique, au droit incontesté, au pouvoir soustrait par l'hérédité à l'intrigue élective, pouvait briser le pouvoir occulte de l'argent, imposer silence aux factions, rétablir l'harmonie des classes, la paix sociale, et lancer de nouveau la nation ainsi guérie sur la route glorieuse de ses anciennes destinées... Tel était l'unique voie de salut, il fallait s'y engager ou périr.

En conséquence, chaque matin, dans son journal, infatigable et impitoyable, coupant d'odieuses injures, de polémiques d'une violence froide, les raisonnements serrés de sa dialectique, Maurras faisait le procès du régime, de l'élection politique, des partis, du parlementarisme « fourrier de l'étranger », et sommait la France de choisir entre sa disparition comme grande puissance et le rétablissement de la monarchie véritable, c'est-à-dire absolue. Tentative étonnante et très digne de respect, — ce respect qu'il obligeait parfois à lui refuser, — mais dont il est impossible de ne pas voir, même à un simple examen, chanceler les postulats. Car pour affirmer que dans notre société de comptoirs et de banques, où les souverains eux-mêmes sont les actionnaires ou les commis-voyageurs des grandes entreprises industrielles, le « sang » peut triompher de l'or ; pour construire sur un postulat que la réalité dément si cruellement, il faut une puissance d'illusion peu commune. C'est par d'autres barrières, par l'organisation encore à naître de tous les producteurs, qu'il faudra refréner le pouvoir de la finance.

Et pour croire que le peuple français, qui a fait trois révolutions pour conquérir le droit politique, va s'en dépouiller et le rendre à la famille qu'il a chassée de son sol ; pour croire que ce peuple, qui n'est pas dans la pratique activement républicain, mais qui se sent devenir furieux dès qu'on touche à ce droit dont il n'use pas, va bénévolement répudier sa foi ; pour croire que les luttes entre les classes, toutes nourries elles aussi d'idéologie révolutionnaire, vont s'apaiser par une abdication docile des classes prolétariennes entre les mains des classes dirigeantes ou d'une noblesse reconstituée sous la houlette du souverain ; pour croire, en un mot, que le peuple révolutionnaire français va subitement cesser d'être lui et remon-

ter toute son histoire, il faut une capacité d'aveuglement systématique ou un défaut d'intuition qui stupéfie. Il manquait à Maurras ce qui ne faisait pas défaut à l'intuitif Barrès, d'être accordé avec la sensibilité populaire; ce bourgeois d'antique tradition, de vieilles mœurs policées, qui n'écoutait que son système, n'avait pas le sens de notre peuple. Ce « réaliste » ne voulait pas voir toute la réalité, pas plus qu'il ne voyait toute la logique. La revanche de l'une et de l'autre marquait les limites de son action.

N'insistons pas davantage sur la critique de la doctrine, elle a été faite ailleurs (1). Mettons cependant encore en relief un point important. Hors des milieux où s'exerçait le prestige de Maurras on refusait en général de discuter ses doctrines; attitude imprudente, d'un point de vue purement spéculatif, car ces doctrines étaient la quintessence d'une tradition enseignée par quelques-uns des plus grands écrivains politiques ; mais attitude qui se comprenait quand on songeait à la violence et à l'étroitesse du polémiste. Il ne fallait pas demander à Maurras la plus élémentaire justice, ce mot signifiant ici la compréhension sympathique de l'adversaire. Tout ce qui n'entrait pas dans sa propre conception des choses était *à priori* imbécile ou criminel (2). Un Français républicain et démocrate peut aimer l'ancienne France, sa structure et sa foi ; il peut les aimer comme on aime les choses anciennes, et l'adhésion donnée à une nouvelle tradition n'empêche pas d'honorer les grands artisans de la France du passé. Mais il ne fallait pas exiger de Maurras la réciprocité. Pour cet admirateur de la France royaliste et catholique tout ce qui touchait de près ou de loin à la Révolution était néfaste ; il fallait le détruire par tous les moyens. De là un feu roulant d'injures contre les philosophes et les politiques de la démocratie, depuis le « misérable » Rousseau jusqu'au « métèque » Gambetta et à la « fille » Jaurès, en passant par « l'anarchiste » Michelet et les pauvres « quarante-huitards » (ou « quarante-huiteux »). Ah ! ce n'était pas à ce royaliste qu'il fallait demander le sentiment ou seulement le respect de la mystique républicaine ! Il n'était

(1) *La Philosophie nationaliste*, B. Grasset, édit. Aujourd'hui encore nous n'aurions rien à retrancher à ce petit livre.

(2) L'auteur de cet essai a personnellement été traité avec courtoisie par M. Maurras ; ce n'est donc pas le ressentiment qui le fait parler.

jamais las de la déshonorer, de la fouler aux pieds, de la piétiner furieusement. Et c'était, certes, son droit, mais c'était par là même s'interdire toute conversation profitable. Quand deux adversaires ne se respectent pas (ce qui est la condition d'une discussion honnête), il n'y a plus pour les départager que le mépris et les coups.

§

Ce régime ainsi discuté, ne lui restait-il pas des défenseurs et des fidèles ? L'espèce était-elle disparue, dans le pays, de ce qu'on appelait autrefois les « vieux républicains » ? De ces républicains véritables, candides, honnêtes, qui avaient fondé la république et croyaient à son idéal ; de ces vieux démocrates qui n'avaient pas oublié leur ancien programme il restait encore quelques-uns. On les trouvait dans les rangs extrêmes du parti radical ; un Camille Pelletan, un Ferdinand Buisson les représentaient assez bien. Mais ils étaient rares, un peu archaïques, jusqu'à faire dans leur propre parti l'effet de fossiles. On vénérait ces hommes comme des ancêtres, on les entourait d'un respect un peu gouailleur, on ne les écoutait pas. Comment pouvait-on suivre des chefs manifestement si peu dans le train, si peu « adaptés » aux exigences de la société industrialisée du vingtième siècle ? Ils n'étaient d'ailleurs pas toujours d'accord ; s'ils étaient également inaccessibles à la corruption des puissances d'argent, le libéralisme foncier des uns heurtait parfois le jacobisme des autres, et particulièrement l'anticléricalisme, cette vieille passion nécessaire et courte en quoi avait fini par se résumer tout le programme du parti. Bref, ils étaient sans action. Et quand par hasard ils arrivaient au pouvoir, ils fonçaient avec tant de naïveté, tant de maladresse contre les « féodalités » protectrices du régime que celles-ci, plus solides et plus constantes qu'eux, savaient les ensevelir sous des légendes d'odieux et de ridicule d'où ils sortaient irrémédiablement compromis.

Plus habiles que ces patriarches, plus souples, moins scrupuleuses, plus « réalistes », les troupes du parti radical avaient su mieux composer avec les nécessités politiques. Elles prenaient l'Etat tel qu'il était, avec ses traditions régaliennes et sa hiérarchie autoritaire, contre quoi venaient déferler les vagues des anciennes poussées révolutionnaires, qui les minaient. Elles n'aspiraient pas à le bouleverser ; tout au plus

voulaient-elles en renouveler l'air, ou plus exactement le personnel ; mais en même temps elles prétendaient incarner les volontés démocratiques des classes moyennes, de ce peuple artisan et paysan qui leur donnait à chaque élection des majorités fidèles. De là deux tendances, toutes deux très compréhensibles, qui partageaient le parti, qui partageaient parfois les mêmes hommes. Dans l'opposition le vieil esprit de liberté, de désentravement, première aspiration et volonté foncière des vieux républicains, se retrouvait intact chez les purs radicaux; il se traduisait par des critiques acerbes, un véritable jeu de massacre contre les hommes politiques àu pouvoir et les administrations routinières. Et quand ils arrivaient au gouvernement ils maintenaient âprement le mécanisme et les usages de cet Etat autoritaire contre lequel ils n'avaient pas la veille assez de sarcasmes. Les libertaires presque anarchistes se révélaient jacobins, et ils étaient obligés de réprimer d'autant plus durement les rébellions contre l'ordre établi qu'ils semblaient les avoir dans une certaine mesure provoquées. D'où une explosion de colère chez les amis et les dupes.

De cette politique très constante sous ses apparences d'incohérence, toute en soubresauts, raide et claire, étroitement fidèle à d'anciennes idéologies jacobines et libertaires et fermée aux aspirations des nouvelles classes sociales; de cette politique qui retardait, qui en était restée au programme d'une génération dépassée, où même la bonne volonté révolutionnaire ne soupçonnait pas assez les possibilités de transformations dont étaient susceptibles les premiers mécanismes démocratiques, et le désir d'organisation politique et industrielle qui agitait le prolétariat; de cette politique brillante, critique, foncièrement inorganique à moins qu'elle ne fût conservatrice, qui convenait à une élite bourgeoise et à un peuple de petits artisans, il n'y avait pas de représentant plus étincelant qu'un Georges Clemenceau, homme du dix-huitième siècle qui faisait briller au vingtième l'éternelle jeunesse de l'esprit français; mais c'était un chef sans soldats. L'excès même de ses qualités et de ses défauts le condamnait à rester seul, à grouper autour de lui des admirateurs plus que des partisans, et à dissoudre par son intempérance critique ou sa manie d'autorité non seulement les institutions vieillies, mais les institutions qui s'ébauchaient. Sa destinée était de détruire sans cesse,

sans jamais rien fonder, et quand il avait démoli la politique des autres, semblable à Harpagon qui voulait se pendre lui-même après avoir pendu le genre humain, il démolissait la sienne propre (1).

Un pareil homme irradiait et inquiétait; on redoutait sa griffe au moins autant qu'on admirait sa verve; dans son voisinage la paisible routine politicienne ne se sentait pas à l'aise. Ce qui restait de discipline dans le parti radical s'était groupé autour d'un chef de moindre relief, d'esprit assurément moins vaste et moins éclatant, mais qui déroutait moins, avec qui on se sentait plus de niveau, et qui savait si bien suivre ses troupes! L'esprit de la liberté n'étincelait pas chez un Emile Combes; des deux tendances du parti il n'incarnait que l'esprit jacobin, et il ne l'incarnait pas avec génie. Mais il l'incarnait avec honnêteté, prudence et simplicité; il suivait tout droit sa voie étroite et unie, élaguée de toutes les complications gênantes, questions sociales, politique extérieure, qui auraient pu en troubler la netteté, et n'aboutissant qu'à un seul point, l'alpha et l'oméga de la politique radicale : la lutte contre l'Eglise ! Rien qui convînt mieux à des politiques où se trouvaient en si grand nombre des cléricaux retournés, qui n'avaient fait que changer d'Eglise, et transportaient dans la défense de l'Etat toutes les méthodes par lesquelles autrefois s'était défendue l'Eglise, non sans qu'ils en eussent d'abord fait remarquer l'autoritarisme et l'obscurantisme. Et l'on ne veut pas dire que cette défense de l'Etat laïque, réserve faite des méthodes, ne fût pas une œuvre nécessaire. Mais la loi Waldeck-Rousseau liquidée, les Eglises séparées de l'Etat, les questions sociales avaient reparu, plus pressantes. Parmi les radicaux il s'était fait un départ. Les uns, plus sensibles à l'évolution sociale et restés plus près du peuple, n'hésitaient pas à chercher plus à gauche de nouvelles ébauches de transformations économiques; les autres, plus nombreux, s'en tenaient étroitement à la structure traditionnelle de l'Etat. Et tandis que les premiers, les radicaux-socialistes, étaient attirés par l'extrême-gauche, sans aller jusqu'à s'y fondre, les seconds, les radicaux-conservateurs, se repliaient en bon ordre, par étapes savantes, sur le centre, — ni réaction, ni révolution.

(1) Ces lignes étaient écrites en 1914. On les laisse telles quelles. Il y aurait à y ajouter aujourd'hui.

Bien qu'il y eût encore des groupes radicaux, la politique radicale historique n'était plus qu'un souvenir. Elle était morte avec la loi de Séparation, comme meurt de mort naturelle un être vivant qui a fait son temps et accompli sa fonction.

§

La lutte contre les puissances oppressives, défaillante chez ceux qui l'avaient d'abord incarnée, s'était ainsi réfugiée dans le parti socialiste, dont elle permettait de comprendre le succès et la vie. A la différence des partis « bourgeois », qui, nés de la société moderne, ne cherchaient pas à en troubler l'économie, et se contentaient d'améliorations de détail, le parti socialiste apportait une doctrine neuve, une doctrine adaptée aux conditions nouvelles de l'industrie et visant cependant à les bouleverser, une doctrine capable de régénérer. Elle n'était d'ailleurs pas très fixée. Bien que le génie des premiers socialistes « scientifiques », un Marx, un Proudhon, eût procédé à une analyse sévère de la société capitaliste et de ses lois, la doctrine, pour agir sur les masses, restait encore « mythique », ou plutôt « utopique », malgré ses prétentions à la science et le dédain dont elle couvrait superbement la pensée moins ambitieuse des premiers socialistes français. Abolition du salariat, socialisation des moyens de production et d'échange, droit au produit intégral du travail, lutte des classes, telles étaient les formules, nébuleuses et pourtant chargées de sens, pleines de demi-erreurs, de demi-vérités et de justes anticipations, qu'agitaient les folliculaires et les orateurs de carrefour. Mais, nées de la grande industrie, elles ne valaient que pour elle; elles ne s'appliquaient ni à la foule des artisans, ni aux paysans petits propriétaires qui restaient l'immense majorité des électeurs. Ces éléments réfractaires, il fallait les gagner. D'où un double mouvement qui avait caractérisé la crise du socialisme français.

D'une part, pour atteindre la grande masse du pays, ou pour ne pas perdre le contact avec des éléments qu'elle sentait favorables, la doctrine avait dû s'assouplir, se faire moins hermétique, moins dogmatique. Elle avait dû aussi s'adapter davantage aux traditions du peuple français, aux exigences de son histoire, toute pleine de luttes politiques, à sa sensibilité, qui aime ces luttes politiques et ne conçoit les luttes écono-

miques que sous leur aspect. Elle avait dû ainsi « sortir » tout le démocratisme qui était en elle, qui ne peut pas ne pas être dans le socialisme français ; elle avait uni à la « conquête des pouvoirs publics », de l' « Etat bourgeois », articles du vieux programme, le souci de défendre cet Etat, qui représentait malgré tout sur le pouvoir absolu un progrès chèrement acquis, contre les essais de réaction, de reprise ou d'accaparement des partis conservateurs. Le parti socialiste n'avait donc pas mené une action purement économique ; il avait dû participer à la défense et à l'action républicaine tout à l'avant-garde des partis « bourgeois », et il l'avait fait en oubliant parfois, dans l'ardeur de la lutte, jusqu'à la raison d'être de la République.

Mais, d'autre part, comme cet élargissement du socialisme semblait atténuer jusqu'à l'oubli son programme initial, il s'était produit, par un inévitable contre-coup, un resserrement et une réaction. Les doctrinaires du parti avaient maintenu ou relevé le dogme. Disciples fidèles de Karl Marx et gardant jalousement son orthodoxie, superbement dédaigneux de l'idéologie démocratique, de son réformisme timide qui ne faisait que fortifier l'Etat capitaliste au lieu de le ruiner, de son anticléricalisme suranné et autres fadaises bonnes tout au plus à « berner le prolétariat » et à lui faire oublier l'essentiel, ils rétrécissaient volontairement le champ du socialisme, l'élaguaient de toutes les diversions propres à l'affaiblir, et concentraient toute son activité, toute sa force révolutionnaire sur le seul but qu'ils lui assignaient : s'emparer de l'Etat pour renverser d'un coup le régime capitaliste et instaurer le socialisme. La sombre ardeur prophétique d'un Jules Guesde, sa probité, sa tranchante logique d'ascète animait ce rêve d'illuminés. Si Clemenceau faisait songer à Voltaire et parfois à Diderot, Guesde nous ramenait à Calvin. Mais le temps n'était plus aux visions prophétiques. Pour agir sur l'Etat bourgeois, pour exercer une influence politique, il avait fallu composer. Réformistes et révolutionnaires, démocrates et intransigeants, frères ennemis de la veille, étaient revenus se grouper dans le giron de l' « Unité », mais ils n'en avaient pas moins conservé leurs préférences avouées et leurs tendances d'esprit spéciales. Les plus modérés, ou les plus sensibles aux séductions de l'Etat bourgeois, un Millerand, un Briand, un Viviani, avaient préféré partir plutôt que d'accep-

ter la férule ; et ainsi le parti gardait une certaine rigidité, une discipline dont, au milieu de la décomposition des autres partis, il se montrait fier. Mais si révolutionnaire qu'il fût dans son but, tout en restant si opportuniste dans sa tactique, il n'en était pas moins un parti d'Etat ; il représentait comme les autres partis, aux yeux des éléments les plus révolutionnaires du prolétariat, les forces de contrainte et de répression qu'ils sentaient peser sur eux, et ces éléments ne lui accordaient pas leur confiance.

§

En face de ces différents partis politiques, conservateurs, libéraux, radicaux, socialistes, qui tous, à quelque degré, représentaient l'Etat, ses traditions et ses contraintes, il restait donc des éléments absolument réfractaires, des éléments qui refusaient de s'agréger à l'Etat, de se soumettre à ses disciplines. C'étaient les syndicalistes révolutionnaires. Ceux-ci, recrutés presque exclusivement parmi les ouvriers de la grande industrie, ou quelques ouvriers agricoles du midi, ne s'étaient pas laissé prendre aux accommodements du parti socialiste. Dégagés de tout souci électoral, dont leurs maîtres anarchistes leur avaient appris à se moquer ; ayant oublié le prix de la liberté politique, que d'ailleurs la contrainte étatique ou patronale leur masquait ; sentant mal la solidarité nationale, même celle qui les liait à d'autres prolétaires aussi dépourvus qu'eux ; ne voyant en un mot que les intérêts immédiats de leur classe et de leur milieu, ils affirmaient âprement le dogme que les socialistes plus ou moins embourgeoisés semblaient abandonner, la lutte des classes, et préconisaient pour le faire triompher le moyen le plus radicalement révolutionnaire, le plus significatif d'une scission complète avec l'Etat bourgeois, la grève générale. Ainsi était né le syndicalisme révolutionnaire, dont M. Georges Sorel avait été le théoricien solitaire et inentendu, et la Confédération générale du Travail l'organisme agissant et bruyant. Mouvement exclusivement prolétarien, sur lequel les « politiciens » et les « intellectuels » ne mordaient pas, car ses conducteurs, avertis par l'expérience, se préservaient avec un soin jaloux de toute « compromission » et dénonçaient impitoyablement toutes les tentatives de corruption qui auraient pu vider la classe ouvrière de ses meilleures énergies.

Il est vrai que la Confédération du Travail était loin de grouper l'ensemble des producteurs français, encore si rebelles à l'organisation, ni même l'ensemble des syndiqués. Les effectifs et les caisses des syndicats français faisaient piteuse figure à côté de ceux des organisations étrangères; mais de cette infériorité numérique les syndicalistes français n'étaient pas loin de se faire gloire, car ils l'attribuaient à leur esprit révolutionnaire et ne cessaient d'exalter l'action des minorités. Il est vrai encore qu'à côté des syndicalistes révolutionnaires il y avait, sans parler des syndicats chrétiens ou des « jaunes », des syndicalistes réformistes, qui se proposaient d'insérer l'action ouvrière dans le grand courant de la politique démocratique, et qui, par conséquent, tout en distinguant avec soin l'action ouvrière de l'action socialiste, ne considéraient pas celle-ci comme une ennemie. Entre les deux courants c'étaient des luttes constantes, qui paralysaient le mouvement syndical. Quant aux socialistes, de qui les réformistes étaient les alliés naturels, ils ne s'en laissaient pas moins imposer par les violences des révolutionnaires, dont les rebuffades ne les rebutaient pas.

Et c'était, à le bien prendre, un mouvement gros de promesses que ce syndicalisme révolutionnaire, car la volonté de dire *non* à l'Etat bourgeois lui imposait l'obligation de créer par lui-même, de tirer de son propre fonds des institutions nouvelles, spécifiquement prolétariennes, syndicats, bourses du travail, cellules de la future organisation socialiste. Quelque part d'utopie qu'il y eût dans un tel rêve, il méritait le respect. Mais il était mêlé de trop d'éléments troubles, enfantins ou criminels. Il était surtout, malgré ses prétentions constructives, presque exclusivement destructeur. Il accumulait les critiques souvent justes, mettait dans une âpre lumière le pouvoir de la finance ; mais pour faire échec à ce pouvoir il n'avait foi ni dans la barrière d'un pouvoir fort (il se gaussait des royalistes), ni dans celle du régime parlementaire et de l'opinion organisée (il était antidémocrate), ni même dans celle des syndicats et des organisations révolutionnaires, dont il ne pouvait pas ne pas voir la faiblesse. Il montrait donc les tares et n'indiquait aucun remède, la grève générale révolutionnaire n'étant qu'un mythe sans vertu positive d'organisation. C'était une attitude de désespérés.

Aussi les hommes qui avaient la responsabilité du pouvoir ne voyaient-ils dans le syndicalisme révolutionnaire qu'un mouvement terriblement dangereux par sa force de négation, qui ne pouvait réjouir que les mystiques de la destruction. Anticapitaliste, antiétatiste, antiparlementaire il était encore trop souvent antipatriote, car la patrie n'était pour lui que le masque hypocrite dont la ploutocratie souveraine recouvrait sa domination. Les syndicalistes révolutionnaires menaient donc une lutte acharnée contre l'Etat démocratique bourgeois, assimilé sans nuances au pire des régimes ; et ils étaient d'autant plus durement traqués par les maîtres du pouvoir que ceux-ci étaient bien souvent leurs amis de la veille, et que le syndicalisme, s'étendant du monde purement industriel au monde administratif, s'attaquait à la constitution même de l'Etat, à ses survivances régaliennes qu'une analyse impitoyable découvrait et que les hommes d'Etat de la bourgeoisie, ne se sentant pas la force de les condamner, se résignaient à défendre. Entre les gouvernants et une partie des gouvernés, malgré les efforts de Jaurès qui s'efforçait de tout concilier (1), un fossé se creusait toujours plus profond ; ou si l'on veut une image plus connue et inverse, la fameuse barricade s'élevait toujours plus haute.

II. — LES MŒURS

Tels étaient les partis, l'armature politique de notre pays, et telles étaient les luttes entre les partis. C'est ce que l'on apercevait tout de suite. Comme il arrive de tous les mouvements dont les remous profonds sont invisibles, on ne voyait d'abord de notre démocratie que l'écume. Et cette écume était fangeuse.

Quand l'action politique n'est pas soutenue par une grande idée, une grande passion qui transporte tout l'être, et qui lui donne la force d'accepter joyeusement toutes les méconnaissances, toutes les injustices, tous les sacrifices ; quand elle se rabat sur le plan d'une âpre curée pour la conquête des hommes et des profits, il n'est pas de bassesse dont elle ne devienne capable. Ce qui était l'exercice le plus noble de l'activité désintéressée devient la poursuite la plus vile, parfois la

(1) Voir notre essai : « Jaurès ou le Conciliateur », *Grande Revue* (juillet 1918).

plus implacable. Les luttes idéologiques, qui avaient eu leur beauté du temps qu'elles étaient périlleuses, gardaient encore quelque noblesse chez certains grands parlementaires, bien assurés de leur situation ou trop dédaigneux de leurs adversaires pour descendre avec eux se colleter dans l'arène ; mais chez les politiciens de plus mince étoffe elles dégénéraient trop souvent en conflits de personnes, en pugilats électoraux, en coalitions de couloirs, en traquenards contre un ministère ; et dans ces jeux « politiques parlementaires » l'injure, la diffamation, le chantage et l'argent tenaient lieu, à défaut d'autres raisons, d'arguments décisifs et convaincants. C'était devenu un lieu commun de parler de la « tyrannie des politiciens » ; tyrannie officielle ou officieuse, qui ne s'exerçait pas seulement d'un côté — comme de bons apôtres affectaient de le dire, — qui était exercée par toutes les puissances, différemment selon les régions, ici tyrannie du préfet, du maire ou du « délégué », là tyrannie non moindre de l'usine, de la cure ou du château. Et cela dégoûtait de la politique militante les consciences trop scrupuleuses ou les caractères trop indépendants, dont la démocratie eût eu tant besoin.

Ce discrédit même était une cause d'injustice, car on ne se rendait pas assez compte de la somme de labeur fourni, tout compte fait, par ces parlementaires, de leur application, de leur zèle, bien souvent de leur compétence et de leur désintéressement. On ne voyait pas que, lentement, ils avaient édifié une œuvre législative, qui, au point de vue social, restait encore timide, — car les puissances d'argent, ne subissant pas l'action d'un pouvoir fort, et ne retrouvant pas en prestige ce qu'elles auraient cédé en force matérielle, se cramponnaient âprement à cette seule force qui leur restait, — mais d'une hardiesse politique et idéologique qui n'était pas indigne de ce qu'on attendait de la France révolutionnaire. De ce monde parlementaire, aux muscles d'acier et aux nerfs fatigués, de sourire sceptique et de bonne volonté non douteuse, on ne voyait pas le travail quotidien. On ne voyait que les scandales.

Il en était de même de l'ensemble du pays. Ces luttes entre professionnels de la politique ne représentaient pas plus toute la vie de la nation que l'écume n'est tout le flot. Derrière les tréteaux brillants il y avait le peuple français. Peuple un et

divers, dont on a déjà noté l'homogénéité et les contrastes, variables suivant ses classes. La grande bourgeoisie, l'aristocratie industrielle et financière qui avait succédé à l'ancienne aristocratie nobiliaire, n'était pas aussi généralement ni profondément gâtée que ses détracteurs le proclamaient. Le monde des affaires travaillait, avec moins d'envergure et moins d'audace que les bourgeoisies industrielles des pays rivaux, ce qui entraînait sa dépossession lente des marchés, mais il travaillait, et le travail le tenait debout. Il y avait dans la bourgeoisie laborieuse, qu'elle fût de l'administration ou des affaires, des réserves de santé, de dignité, de respectabilité un peu distante qui lui donnaient grand air, et les étrangers qui pouvaient pénétrer dans son intimité étaient frappés de son sérieux et de la solidité de sa vie familiale. Mais cela ne se voyait pas.

Ce qu'on voyait, ce qu'on connaissait presque exclusivement par notre littérature et ce par quoi l'on jugeait le reste, ici encore c'était l'écume : la vie du « Tout Paris » cosmopolite, les mœurs d'une société oisive, qui, ne pouvant centrer son existence autour d'une discipline accaparant tout l'être, se dispersait, se ruait à la recherche effrénée du plaisir et en connaissait toutes les aberrations. Ce qu'on voyait c'était, plus que les efforts organiques du travail, la puissance dissolvante de l'argent. Et les effets terribles de cette dernière menaçaient même de ronger ce qu'il y avait de sain et de généreux dans les premiers, puisque, pour augmenter toujours davantage son luxe, pour garder son rang et son prestige et maintenir ses distances, la grande bourgeoisie française se refusait chaque jour davantage à ses obligations sociales, à ses devoirs envers la nation, devoirs qui auraient dû s'imposer à elle d'autant plus fortement qu'elle était la classe privilégiée ; et ainsi elle soulevait contre elle, par son égoïsme sans grandeur, des ressentiments mortels pour le pays.

Même observation enfin pour le peuple. Entendons par là, simplement, la généralité des classes peu fortunées, diverses de conditions et de métiers : les paysans, qui constituaient encore la grande majorité de la nation, courbés sur leur dure vie, murés dans leur individualisme à peine lézardé de quelques fissures où commençait à se glisser l'esprit d'association ; les classes moyennes, artisans, petits commerçants, vivant de

plus en plus péniblement, broyés entre les succursales du grand commerce, qui jetait partout ses tentacules, et les ébauches d'institutions des associations ouvrières ; les petits fonctionnaires et les employés à la vie la plus grise, déracinés du monde d'où ils sortaient et ne pouvant mener le train de la bourgeoisie où ils aspiraient ; les ouvriers, enfin, non les plus nombreux, mais les plus bruyants, généralement affinés par la vie urbaine, souffrant donc davantage du contraste entre la richesse énorme qu'ils produisaient, le luxe et la beauté qu'ils créaient, et la précarité ou la misère de leur propre existence, et chauffés par les réunions publiques, la presse révolutionnaire et la seule vertu du groupement. Tout ce peuple obscur peinait sans relâche, parce que telle est l'humaine condition ; et les disciplines combinées du travail et des coutumes produisaient leurs effets apaisants, entretenaient la solidité de cette existence provinciale rude, naïve et droite, dont on ne pourra jamais dire assez qu'elle était la santé et la force de notre peuple. Mais cela non plus on ne le voyait pas. « La vie de celui qui ne veut pas dominer — c'est encore du Péguy qui vient sous ma plume — est généralement de la toile bise », et la toile bise ne se voit pas ; elle se voit moins encore que le bleu horizon...

Ce qu'on voyait, c'était le revers de la médaille : la monotonie de cette existence provinciale, et particulièrement rurale, où l'air ne se renouvelait pas, où l'existence était assoupie et figée, où les coutumes intolérantes et la routine formaliste pesaient parfois d'un tel poids sur la liberté de l'esprit qu'on avait la sensation physique d'y étouffer ; c'était les tares qui résultaient fatalement de la dureté et de la médiocrité même de cette vie, l'avarice paysanne ou la prodigalité ouvrière, les jalousies et parfois les haines que creusaient les luttes de partis, les luttes de religions, ou les simples différences de conditions, ces jalousies qui résultent du manque de contact, de l'impossibilité de se représenter exactement les conditions réelles d'une vie autre que la sienne : les paysans détestant et jalousant les ouvriers et les fonctionnaires, les ouvriers méprisant les paysans et enviant les fonctionnaires, les commerçants contraints, pour vivre, de tondre les uns et les autres. Ce qu'on voyait, enfin, c'était les lèpres, les diversions lamentables qui, pour rompre cette peine ou cette monotonie, dégra-

daient insensiblement la dignité de la famille et du travail : la propagande malthusienne, le sabotage, l'alcoolisme. C'était les distractions plus légitimes, mais à peine moins meurtrières, dont le désir venait par suite de la facilité chaque jour plus grande des déplacements : les séjours à la ville, les voyages, avec les comparaisons qu'ils provoquent et les plaisirs auxquels ils incitent, cette mobilité du monde moderne qui a détruit à jamais la paix séculaire des campagnes endormies. C'était le dépeuplement de ces campagnes, l'exode vers les villes tentaculaires qui les attiraient comme un énorme phare, sur lequel venaient se brûler les naïves curiosités paysannes et les vieilles mœurs patriarcales.

§

Car voici le poison subtil qui, plus peut-être que les causes politiques et économiques — que ce rapide essai n'a certes pas la prétention d'épuiser, — dissolvait les vieilles assises de nos lois et de nos mœurs : la vie urbaine, la vie civilisée, telle que l'ont façonnée des siècles de vie policée et des années beaucoup plus intenses de progrès industriel. La civilisation, ou ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom : luxe affiné recouvrant les aises du « confort moderne » ; sociabilité aimable et souriante ; douceur des mœurs qui n'est pas ennemie d'une élégante corruption ; jeux de l'intelligence sceptique qui sait goûter, sans les partager et en leur faisant d'autant plus fête qu'elles paraissent plus fraîches, plus ingénues et plus barbares, les convictions fortes ; inventions maniérées de l'art, du savoir-vivre et du goût... toutes ces mièvreries délicates, jolies, parfumées, fragiles, éphémères, qui n'ont ni force ni substance et sans quoi la vie râpe comme une robe de bure, sont un phénomène essentiellement urbain. Les grands réfractaires à ces charmes, les grands ennemis de la civilisation, de Rousseau à Proudhon et à Péguy, ont toujours été des paysans. Toujours ils ont vu dans cette séduction, dangereuse jusqu'à en être mortelle, le grand ennemi de notre peuple, la Bête de l'Apocalypse. Qu'ils sentaient juste, ces barbares ! Cette vie trop aimable et trop facile, quand on s'y abandonne tout entier, émousse les antagonismes, arrondit les angles, dissout les contradictoires, fait apparaître comme des vieilleries démodées et un peu indigentes, sur lesquelles il ne

serait pas de bon goût d'insister, les principes les plus sacrés, les mœurs les plus saines.

Pour nous en tenir à la politique, — car sur les mœurs mêmes il y aurait trop à dire,— comment expliquer autrement que par le jeu de cette vie policée cette absorption, cette dissolution des fortes convictions d'autrefois dans les fréquentations mondaines ou les habitudes parlementaires ? On arrivait de sa province, où l'on exerçait honnêtement un métier utile : avocat, médecin, professeur, ou un métier manuel ; on avait des principes, on était d'un parti ; ces principes faisaient parfois paraître sectaire, d'esprit étroit, l'homme qui les professait, et ce n'était pas toujours faux ; mais enfin c'étaient des principes, on les considérait comme les plus vrais ou les meilleurs, et l'on s'y tenait ; on croyait que c'était arrivé. Et subitement, par la grâce d'une élection, qui n'avait pas toujours été trop frelatée, — car le prestige personnel, parfois, suffisait, — on se trouvait dans la fournaise, on était livré aux tentacules du monstre. Généralement, sauf pour quelques « sauvages » qui se méfiaient ou quelques âmes bien trempées, généralement ça ne traînait pas. Les croyances religieuses, les plus anciennes mais les moins à la mode, donc les plus vite désagrégées ; les convictions politiques, substitut des précédentes, et qui en conservaient souvent le désintéressement et le fanatisme ; les opinions sociales elles-mêmes, pourtant si profondes, parce que ce sont celles qui résultent le plus directement et le plus constamment du spectacle de la vie familière, toutes ces habitudes provinciales résistaient mal aux séductions, aux sourires, à l'ironie corrosive d'un salon ; et dans les couloirs du Parlement les adversaires politiques les plus farouches, qui échangeaient dans l'hémicycle des apostrophes tonnantes et roulaient des yeux furibonds, maintenant s'adoucissaient, se complimentaient, se tutoyaient, se donnaient raison par un assaut de courtoisie, et de la buvette à la bibliothèque finissaient par sourire des convictions de leurs naïfs électeurs. Luttes de classes, luttes de partis, luttes de religions, convictions de tout l'être lentement formées et mûries dans la solitude, images longtemps hallucinantes d'intimités ou de taudis, tout cela s'estompait, s'amenuisait, s'anéantissait, refoulé par d'autres images plus pressantes ; tout cela était limé, poli, roulé comme galets sur la plage par le simple

jeu de la civilisation urbaine. Et ainsi s'était établie cette « république des camarades » qui n'était pas précisément celle qu'avaient rêvée les « vieilles barbes » de 48 ou les martyrs du socialisme. Pour résister à tant d'attraits — à tant d'attraits inévitables et que seul un ascétisme *à priori* peut proscrire dogmatiquement, — il fallait un caractère bien fort, et les caractères n'abondaient pas...

Seulement, on voit la conséquence. Pour tenir son rang dans cette société, où l'on aspirait à toujours plus de plaisir et de luxe, il fallait de l'argent, toujours plus d'argent, et c'était une chasse toujours plus effrénée aux revenus. La ploutocratie, maîtresse de la politique, tenait encore la vie mondaine : on n'y pouvait vraiment réussir et briller que par elle. Inversement la fièvre de jouissance qui possédait les classes dirigeantes ne pouvait que creuser plus profondément le fossé qui les séparait des classes populaires, faire sentir plus durement à celles-ci leur pauvreté, surexciter leur envie, leurs convoitises et leurs haines. Les luttes politiques se résorbaient ainsi dans une immense lutte sociale.

Sous cette urbanité donc, et ce vernis exquis de civilisation, l'homme éternel subsistait. La nature humaine se retrouvait semblable à elle-même, mue, sauf chez ses élites désintéressées, par l'égoïsme féroce et par l'âpre intérêt. Depuis que la séparation des Eglises et de l'Etat avait enlevé aux luttes politiques leur voile de grandeur idéologique, et avait définitivement ramené la politique du ciel sur la terre, rien n'atténuait plus les conflits des intérêts ennemis. La lutte acharnée pour le maintien, pour l'élargissement d'un luxe sans frein en haut, et en bas la lutte acharnée pour la conquête d'un bien-être plus effectif, d'une aisance plus confortable, d'une liberté plus réelle, voilà ce qu'était devenue, dans son fond, la vie politique. Et cela s'appelait défendre la civilisation contre les barbares du dedans, et cela s'appelait poursuivre la justice sociale. L'attaque était menée, ici par l'immense foule misérable qui dans une démocratie ne possède d'autre moyen d'action que ses menaces, ses fureurs et ses bulletins de vote, et là par l'immense puissance de l'or, levier souverain entre les mains d'une oligarchie cosmopolite. A ces assauts et à ces contre-assauts la lutte s'était exaspérée ; elle avait été poussée jusqu'à la diffamation systématique, jusqu'à la délation, jus-

qu'au vol de papiers intimes, jusqu'au revolver, — et les débats d'un procès célèbre, épilogue scandaleux d'une triste campagne, venaient de faire apparaître à tous ce qui restait de férocité sous le vernis séduisant des mœurs mondaines. Dans la boue et le sang la civilisation s'enlisait.

III. — LES ÉLECTIONS DE 1914

Pendant ce temps un pays voisin guettait, se préparait. Il observait ces divisions, divisé lui aussi, mais moins dangereusement, parce que plus jeune, plus grossier, plus passif. Né de la guerre et pour la guerre, venu trop tard dans un monde trop vieux, décidé à se faire violemment une place que les conventions des Etats plus anciens ne lui avaient pas accordée, il épiait les signes de faiblesse que pouvaient manifester les rivaux à éliminer. En pouvait-il trouver de plus favorables, de plus propices à ses desseins que ceux qu'il croyait observer dans la république française? Soyons juste, d'ailleurs, il ne s'en cachait pas. Plus haut que les gauches manœuvres de ses diplomates ou que les éclatantes assurances de son empereur, les faits parlaient, très clairement. C'était Tanger, Agadir, les dernières lois militaires. En France on n'avait pas entendu, on croyait pouvoir négliger l'avertissement ou conjurer la menace. On ne savait pas le détail de la préparation, de la menace. On ne croyait pas aux fatalités.

Il y avait cependant des hommes qui savaient, et qui savaient avec certitude et précision. C'étaient les membres du gouvernement. Arrivés aux affaires, ils étaient mis en présence des documents irréfutables, de ceux qu'on a connus depuis, en partie, par la publication du *Livre jaune;* cela expliquait leurs volte-face subites, qui scandalisaient. Mais la nature même de ces documents n'en permettait pas la publication, qui eût déchaîné immédiatement le fléau contre lequel ils mettaient en garde. Il eût fallu que toute la nation pût faire confiance à ces hommes, leur faire une confiance joyeuse, entière, appuyée sur leur passé, leur probité, leur désintéressement, leur amour du peuple et du bien public. En était-il ainsi? Cette confiance, dont la France avait tant besoin qu'elle fût accordée aux dirigeants, le peuple, tout le peuple, pouvait-il la leur donner?

C'est ici que la situation politique de la France d'avant la

guerre apparaît tragique, effroyablement douloureuse. Toute la politique d'un pays doit être orientée vers deux grands buts : défendre ce pays contre la menace extérieure, rendre ce pays de plus en plus aimable au plus grand nombre des citoyens qui le peuplent. Un pays est grand et fort quand la politique de défense nationale n'y apparaît pas en contradiction avec la politique de justice sociale ; quand ces deux grands buts, aussi nécessaires et légitimes l'un que l'autre, y sont également poursuivis. Ce n'est pas, hélas, ce qu'on voyait en France. Les partisans d'une politique avant tout nationale, ceux qui connaissaient la gravité de la situation extérieure, passaient — et ce n'était pas toujours à tort — pour les adversaires de toute réforme sociale décisive, et refusaient de s'imposer les sacrifices qu'avaient consentis, par amour de la même politique nationale, la bourgeoisie allemande et la bourgeoisie anglaise. Par un inévitable contre-coup, les mesures de défense nationale, même les plus urgentes, les lois qui, pour le présent, pouvaient passer pour une nécessité de salut public, n'apparaissaient, aux yeux des partisans des réformes sociales, que comme des manœuvres de parti, des diversions grossières n'ayant pour but que de sauver des intérêts menacés. « Ah ! non ! pas de chantage ! » avait crié à un président du Conseil, pourtant vénéré et de bon vouloir, un homme politique pourtant intelligent, et le président du Conseil n'avait pas tenu vingt-quatre heures. Triste malentendu de notre histoire intérieure : les hommes qui voulaient la justice ne croyaient pas à la guerre, et ceux qui voyaient venir la guerre, ne voulant pas tous la justice, manquaient d'autorité pour se faire écouter.

Dans l'impossibilité où l'on se trouvait de connaître avec certitude la proximité foudroyante du danger extérieur, les partis et les classes, suivant la logique d'une société démocratique, continuaient à se battre avec acharnement pour un meilleur aménagement intérieur de la cité. La grande Affaire liquidée, la grande lutte idéologique de la Séparation terminée, d'autres campagnes de moindre envergure avaient alimenté les luttes électorales. On avait d'abord tenté de corriger ces luttes, de leur restituer un peu de noblesse et de loyauté, afin d'atténuer l'écœurement des citoyens honnêtes et leur désaffection pour la démocratie. Ç'avait été les campagnes pour

le scrutin de liste et la représentation proportionnelle, la fameuse R. P. Pour l'établissement de ce *fair play* les partis extrêmes s'étaient rapprochés, poussés les uns par un évident intérêt, les autres par la fidélité aux principes. Les hommes politiques les moins habitués à travailler ensemble avaient paru sur les mêmes estrades, dans les mêmes réunions, cependant que le gros du parti radical, défiant, n'oubliant ni le péril de droite ni celui qu'il voyait à gauche, n'avait pas consenti, pour l'amour d'une vaine idéologie, à diminuer les pouvoirs de la majorité et du gouvernement, pas plus qu'à rien rabattre des pouvoirs de l'Etat.

Campagne d'ailleurs éphémère, le fond n'avait pas tardé à l'emporter sur la forme. Les intérêts des classes possédantes, plus directement menacés par les cris de détresse et de révolte de ceux qui ne possédaient pas, s'étaient défendus plus âprement, et ç'avait été les violentes campagnes pour ou contre l'impôt sur le revenu. Pendant ce temps le gouvernement, averti, courait au plus pressé, répondait au plus vite aux armements allemands en arrachant aux Chambres le vote d'une loi qui atténuait, disait-il, pour le présent et pour un moment notre infériorité militaire, mais sans réussir à faire croire à tous qu'en effet il courait au plus pressé. L'attitude que quelques-uns de ses membres prenaient ou avaient prise, en politique intérieure, était comme un épais écran qui masquait leur bonne volonté, empêchait leurs adversaires de croire à leur sincérité. Et le parti des réformes sociales allait travailler à démolir cette loi qu'avait imposée — on le croyait du moins — le souci élémentaire de la sécurité nationale.

§

Ces intérêts et ces opinions s'étaient affrontés aux élections générales de 1914. Evénement aujourd'hui bien lointain, bien vieillot, car nous avons vu d'autres luttes, et il faut un effort de mémoire pour se ressouvenir de la violence des passions alors déchaînées ; questions qui reparaîtront cependant, quand la continuité sera rétablie avec le passé, avec la même intensité. Les deux questions dominant, l'une la politique extérieure, l'autre la politique intérieure, s'étaient simplifiées en deux articles de programme, qui avaient bouleversé le pays : la loi de trois ans, l'impôt global et progressif sur le revenu. Sur chacun de ces deux articles, qui, en soi, ne s'excluaient

nullement, qu'un patriote averti et un citoyen généreux pouvait admettre tous deux, deux blocs irréductibles s'étaient formés et heurtés. Les deux grandes idées qui les dirigeaient, l'amour de la justice et celui de la patrie, auraient pu former sur un plan supérieur une harmonie très haute, mais cette conciliation eût entraîné des sacrifices que les égoïsmes de classes se refusaient à consentir. Chaque idée s'était donc arrêtée à mi-chemin, n'avait pas osé aller jusqu'au bout de sa logique. Et d'âpres déchirements avaient résulté de ce qui aurait dû être un accord.

La bourgeoisie française, en grande majorité et par ses organes les plus autorisés, avait fait une campagne d'alarme patriotique. Elle avait fait sonner les mots sacrés, les mots qui se répercutent dans nos cœurs guerriers à des profondeurs insondables. Elle pouvait le faire : elle *savait*. Mais elle s'en était tenue à des mots : quelle force ont des sentiments qui ne descendent pas dans la conduite ? On n'avait pu constater en elle un mouvement comparable à celui qui s'était produit — sans enthousiasme certes, mais enfin qui s'était produit — dans la riche bourgeoisie allemande. La « renaissance de l'orgueil français » n'avait pas eu la vertu d'ouvrir les coffres-forts ni les porte-monnaie. Non seulement notre bourgeoisie n'avait pas voulu s'imposer, comme avait fait celle d'outre-Rhin, le paiement d'une « contribution de guerre » extraordinaire pour payer les frais de la nouvelle loi militaire ; mais encore elle n'avait pas consenti, comme le lui avaient demandé un des chefs du centre catholique, M. Piou, et ce gentilhomme de vieille race, cet aristocrate authentique, en qui survivaient les plus belles traditions et le sens des plus hauts devoirs de la noblesse d'autrefois, le comte Albert de Mun, à prendre à son compte l'annuité de l'emprunt nécessaire. Et l'on sait l'obstruction tenace, acharnée qu'elle avait faite, au parlement et dans la presse, non seulement — ce qui eût été légitime et parfois nécessaire — aux modalités, mais au principe même de l'impôt sur le revenu. La loi votée, grâce à l'insistance d'un autre grand bourgeois, M. Alexandre Ribot, qui s'honorait de ne pas rester insensible aux leçons de l'expérience, l'obstruction avait continué contre la loi, les organes de la finance en organisaient le sabotage. On enseignait les moyens de trom-

per le fisc, et l'évasion des capitaux avait déjà commencé. La fraude menaçait ainsi de rendre toute loi vaine, faisant retomber, par le jeu des incidences, sur les épaules mêmes de ceux qu'accablait un poids déjà trop lourd, les conséquences du manque de conscience des possesseurs de la richesse mobilière.

Et sans doute elle se défendait, cette bourgeoisie. Elle protestait contre toute accusation d'égoïsme. Dans ses journaux, massifs ou légers, spirituels ou frivoles, elle agitait les grands principes et les grands sentiments. Elle voulait bien contribuer aux charges de l'Etat, mais, disait-elle, « à la française », sans « inquisition fiscale », à condition qu'on respectât la liberté, le secret des affaires et les principes de 89. Beaux mots, principes sacrés, que ne leur faisait-on pas couvrir ? O Liberté, que de sophismes on commettait en ton nom! Peut-on mettre sur le même plan, appeler du même nom l'inviolable respect des consciences et la résistance de la fortune qui se refuse aux commandements du devoir social? Dans un péril qu'on proclamait urgent, à une heure que l'on qualifiait soi-même de « décisive » ou de « tragique », était-ce vraiment une réponse suffisante de dire qu'« on n'était pas des Prussiens », même si ces Prussiens possédaient le secret de la force? Plusieurs « bourgeois », plus tard, ne l'ont pas pensé(1). Comme, d'autre part, cette même bourgeoisie française était dans son ensemble aussi pauvre d'enfants que bien pourvue d'or, il se trouvait que la classe la plus riche et la moins prolifique de la nation, après avoir clamé en paroles magnanimes la nécessité de tout sacrifier au salut public, faisait figure de ne vouloir accorder à ce salut public ni l'or qu'elle possédait, ni les enfants qu'elle aurait pu avoir. Elle voulait bien être patriote, oui, mais à condition que le saint amour de la patrie ne l'obligeât ni à restreindre ses bénéfices ou à diminuer son rang, ni à renoncer à une toilette, à une saison de ville d'eaux, à une première représentation. De sorte que cette attitude lui donnait, selon l'expression de M. de Mun,

(1) « Si je voulais m'appesantir sur leurs responsabilités (aux socialistes) je sens bien que les nôtres me gêneraient aussi. — Comment! les nôtres ? — Parfaitement. Vous figurez-vous que si nous nous étions moins jalousement cramponnés à des formules vieillies, si nous avions consenti certains sacrifices, si nous nous étions montrés un peu plus compréhensifs, un peu plus ouverts d'esprit et de cœur, certains malentendus et certaines outrances n'auraient pas été évités ? » (André Lichtenberger, *la Guerre Sociale*, 16 avril 1915.)

« en face du peuple des villes et des campagnes, l'apparence d'un parti de négation stérile et de vaine protestation ».

§

Si l'idée de patrie n'avait pas eu la force de s'épanouir en justice, l'idée de justice n'avait pas eu non plus celle d'assurer la sécurité de l'organe sans lequel nulle justice n'est possible dans les sociétés modernes : la patrie. A l'égoïsme bourgeois avait répondu l'égoïsme prolétarien et paysan, qui s'était traduit par le grand succès électoral du parti socialiste. Pour la première fois depuis ses propagandes parlementaires le parti socialiste avait réussi à prendre pied dans les campagnes, à souder les intérêts différents et les mentalités si opposées des ouvriers et des paysans. A quoi attribuer un tel résultat ? A la doctrine ? Elle n'était guère mieux connue des ruraux qu'il y a cinquante ans, et beaucoup peut-être sentaient encore en eux les antiques répulsions contre les « partageux ». A la campagne en faveur de l'impôt sur le revenu ? Les paysans le comprenaient mal, et, victimes de la presse, ils n'en étaient pas entichés. Ce succès tenait principalement au fait que le parti socialiste avait eu, au sujet de la loi militaire, une attitude beaucoup plus nette que le parti radical. Il l'avait combattue à fond, il s'était montré délibérément partisan du retour à la loi de deux ans et du principe de la « nation armée ». Et il avait groupé autour de lui tous les partisans du moindre effort. On s'étonne seulement qu'ils n'aient pas été plus nombreux.

Ici les socialistes, à leur tour, protesteront. Ils n'admettraient pas qu'on suspectât leur patriotisme et qu'on incriminât leurs intentions. Et l'on est tout prêt à reconnaître que les principaux chefs socialistes, qui avaient conscience de leur responsabilité, ont toujours fait des déclarations patriotiques très nettes. Mais les plus actifs militants ? On a déjà noté l'antipatriotisme d'un grand nombre de syndicalistes révolutionnaires, qui, malgré leur mépris du vote, ne perdaient pas cette occasion d'affaiblir le militarisme. Et les paysans n'étaient pas antipatriotes ; mais, grattant le morceau de terre dont ils savaient bien qu'il resterait où il était, et si peu exaltés par la vie collective, ils n'avaient parfois que trop tendance à être *a-patriotes*. Et l'on accorde aussi que le système de la nation

armée, avec les préparations *ante* et *post* militaires qu'il comporte, est le seul adapté à l'esprit d'une démocratie, et constitue très probablement le système de défense de l'avenir. Mais c'est à condition qu'on pare d'abord aux exigences pressantes du présent, et qu'ensuite on prenne le système au sérieux, en ne dissimulant pas ses charges après avoir fait briller ses avantages.

Or, le parti socialiste et la Confédération du Travail, par un excès d'aveuglement, ne voulaient pas voir le danger immédiat ou ne le faisaient pas voir. Bien que Jaurès fût averti du péril et supportât parfois impatiemment la tutelle allemande sur l'esprit révolutionnaire du socialisme français ; bien que les militants de la Confédération du Travail eussent constaté à plusieurs reprises, dans les congrès internationaux, avec surprise et avec colère, les profondes différences qui séparaient la tactique, la politique, la manière de sentir et d'agir des « camarades » allemands des doctrines et des méthodes françaises, ils ne voulaient pas croire à la guerre prochaine. Ils croyaient à l'esprit pacifique de la finance allemande et s'autorisaient de cette belle assurance pour ne pas organiser sérieusement la résistance. Il en résultait que, dans leur propagande pour la nation armée et les milices, qu'ils devaient soutenir pour ne pas heurter de front le sentiment national, ils glissaient sur les obligations minutieuses, pénibles, ou seulement dérangeantes, que l'auteur de l'*Armée nouvelle* était à peu près seul à prendre au sérieux ; et ils mettaient en pleine lumière les avantages du système, la réduction considérable du temps de caserne. Ne plus faire que deux ans, ne plus faire que six mois, ne plus rien faire du tout : y avait-il programme plus alléchant ? Il y avait bien la menace des périodes plus fréquentes, mais on avait déjà réduit les périodes de vingt-huit et treize jours : pourquoi s'arrêter en si beau chemin ! Et si Jaurès insistait, rappelait le devoir, il ne manquait pas de militants ou de théoriciens syndicalistes pour représenter l'orateur socialiste comme beaucoup plus dangereux pour la classe ouvrière que tout l'Etat-Major ! Et ainsi les socialistes conciliaient, dans leur campagne pour les deux ans, les syndicalistes antipatriotes et les paysans apatriotes, et d'une doctrine qui, bien comprise, eût surexcité les énergies humaines, ils faisaient une perpétuelle incitation à la

paresse. C'est par cette belle propagande qu'ils avaient gagné la majorité. Avaient-ils lieu d'en être fiers ?

IV. — DÉCADENCE ?

Egoïsme bourgeois, égoïsme prolétarien, à la veille de la guerre, aux élections générales de mai 1914, ces deux blocs ennemis s'étaient donc affrontés, balancés, sans que l'on pût en définitive attribuer à l'un d'entre eux un avantage décisif. Les statisticiens s'accordaient à dire que, étant donnée la grande masse des députés indécis, on ne pouvait savoir avec certitude si la majorité était « à droite » ou « à gauche »; le temps allait manquer pour l'expérimenter. Les électeurs, bonne pâte, avaient fait montre en général d'une grande passivité, élisant docilement les représentants auxquels ils étaient attachés, ou choisissant de préférence, pour les raisons qui viennent d'être exposées, les candidats, de droite ou de gauche, dont le programme était le plus net et les propos les plus tranchants. Mais malgré ces affirmations hardies on ne pouvait constater ni d'un côté ni de l'autre aucune lumière, aucun principe vraiment haut. Un député socialiste l'avait dit : le pays souffrait d'une crise de l'enthousiasme. Un âpre conflit d'intérêts, la défense acharnée du coffre-fort déchaînant par réaction la résistance acharnée du bas de laine et la colère du bourgeron : voilà ce que l'observateur pouvait voir. Rien qui purifiât l'atmosphère et qui donnât quelque noblesse aux chocs inévitables...

Inévitables : le mot nous arrête, le conflit entre les classes ne pouvait-il donc être évité ? Oui, sans doute, il le pouvait, si chacune de ces classes avait pu renoncer à son « idée », à sa conception propre du droit ; si la bourgeoisie avait cessé de considérer comme intangible le régime dont elle était issue et le privilège dont elle jouissait, ou si le prolétariat s'était détaché du rêve de dignité et d'indépendance que le fonctionnement même de ce régime l'avait amené à concevoir. Mais pour obtenir un tel renoncement, qui, d'ailleurs, n'apparaît ni comme également juste ni comme également désirable, suivant qu'on le demande à une classe ou à l'autre, il eût fallu un miracle de raison que l'on ne pouvait malheureusement espérer d'aucun des deux adversaires. Et dès lors c'était la lutte, le déchirement. Lutte pour le maintien de la

puissance et du prestige en haut, et en bas lutte pour la conquête du bien-être et de la liberté. Lutte qui risquait d'amener, en s'exaspérant, le détachement ou la fraude, la révolte ou le désespoir, l'abdication des élites ou la rébellion des foules, le refus de servir des uns, le refus d'obéir des autres. Lutte qui en attendant immobilisait la France, partagée entre deux blocs hostiles, de force égale et de sens contraire. Lutte qui nous paralysait...

§

Et dans ce tableau sommaire il n'a été tenu compte ni de la stagnation économique du pays, ni de la routine administrative, ni de ce qui était plus profond encore, l'alcoolisme qui détruisait la race, et la dépopulation, le refus de vivre d'un peuple qui se renonçait. Il n'a été question que des luttes politiques et des conflits de croyances, les seuls à passionner les cœurs les plus nobles comme les esprits les plus vulgaires. Contraste à lui seul étrangement éloquent : entre une poignée d'esprits d'élite une lutte infiniment émouvante et noble, le duel de deux principes, des deux philosophies ; entre des équipes de politiciens, des luttes sans noblesse pour la pauvre et nécessaire réalisation de ces principes ; et là-dessous l'immense indifférence de gens qui allaient à leurs affaires, à leurs usines, à leurs bureaux, à leurs plaisirs, à leur train-train coutumier, sans se troubler la cervelle de ces questions qui n'intéressaient, disait-on, que des originaux ou des ambitieux. — Sagesse ! dira-t-on, ce peuple était bien avisé de ne pas emboîter le pas à ces mauvais bergers ! — Soit, mais le plus clair résultat de cette « sagesse » était de conduire sûrement, quoique insensiblement, le pays à la décadence et à la disparition. Car, pour agir, pour accomplir quelque chose de grand, dans quelque ordre que ce soit, il faut être emporté par une grande idée, soulevé par une forte passion, sinon l'être retombe inerte et flasque, ou s'enlise.

Là-bas, outre-Rhin, une de ces fortes passions menait le peuple, un impérialisme puissant, aux vues gigantesques, qui enflammait les lourdes imaginations d'un délire de grandeur. Et la présence constante de cette volonté de conquête stimulait les administrations, soutenait les savants, fouettait les industries, établissait entre toutes les techniques une collaboration et une coordination continuelles, et multipliait ainsi

prodigieusement les forces de l'empire. Grâce à cette volonté, et aux méthodes qu'elle inspirait, l'administration était contrôlée ; l'industrie allemande, ayant supplanté ses rivales, faisait la loi sur tous les marchés. Et on ne pouvait dire que ce ne fût pas justice...

Chez nous, rien de semblable. En face d'une Allemagne impérialiste, rêve brutal que notre pays avait définitivement dépassé, quelle grandeur n'eût pas présentée une France qui eût été, avec la même unité, avec la même harmonie, une France républicaine ! Mais, on vient de le voir : la mystique républicaine, exactement d'ailleurs comme la mystique royaliste, ne faisait battre que quelques cœurs, et encore ces cœurs se méconnaissaient et s'insultaient. La nation la plus idéaliste du monde, la mère des deux idées antagonistes les plus pures, se traînait dans l'indifférence. Le résultat était que, dans cette atonie de l'esprit public, aucun idéal ne donnait une âme aux administrations, aucun puissant mobile d'activité n'excitait les industries ; c'était la mécanique et l'uniformité. La bureaucratie française, tout ce qui nous restait du legs régalien et napoléonien, soutenait le régime de sa forte ossature. Mais n'étant pas suffisamment contrôlée, ne recevant d'impulsion ni de la volonté énergique qui avait été celle de son créateur, ni de la volonté populaire ferme et unanime qui aurait dû lui succéder, ni de la suffisante conscience des fonctionnaires, elle s'immobilisait dans ses traditions surannées, opposait sa force d'inertie ou son absolutisme persistant aux timides essais de contrôle que tentaient parfois des réformateurs, et perpétuait entre le régime politique de la France et son organisme administratif ce divorce que signalaient les historiens. Ajoutons que les administrations, unanimes dans leur résistance sourde aux innovations, semblaient comme séparées par des cloisons étanches. Au lieu de la nécessaire coordination on se heurtait trop souvent à des rivalités ou à des susceptibilités professionnelles, à des jalousies de mandarins qui annihilaient les efforts les plus utiles. C'était à qui signalait l'infériorité lamentable de certains de nos services publics, comparés à ceux des voisins.

Même situation pour nos industries. Possédées d'un puissant esprit d'initiative, qui ne s'alimente pas nécessairement aux seules sources impérialistes, elles eussent pu garder à la France

sur les marchés le rang d'une grande nation. Mais il leur eût fallu pour cela de l'énergie, de la méthode et un esprit national ; il leur eût fallu le sentiment, qui ne manquait pas en Allemagne, des devoirs de l'industrie et de l'argent envers le pays. Cet esprit, on ne le trouvait pas. Une insuffisante application du travail scientifique aux industries, une timidité peureuse qui hésitait à courir les risques et faisait récupérer sur les salariés les profits qu'on ne se donnait pas la peine de réaliser par de plus grandes affaires, un manque de solidarité qui faisait naître les protestations les plus aigres contre les lois sociales, qualifiées de démagogiques, une incompétence aussi, souvent trop réelle par suite de l'absence d'un enseignement technique sérieux et d'une pratique suffisante..., voilà le spectacle qu'offrait l'industrie française. Et le commerce trouvait plus simple d'imposer ses produits tels quels aux clients que de servir diligemment leurs goûts. Et la finance trouvait plus productif de réaliser facilement d'énormes bénéfices sur les emprunts d'Etats étrangers que d'alimenter, en courant des risques, les industries nationales désireuses de se développer. Le résultat était l'élimination dans le monde de notre raison sociale.

Et sur l'alcoolisme, et sur la dépopulation, que pourrait-on dire que tout le monde ne sût ? Quelques esprits généreux essayaient avec désespoir de remonter le courant. On les écoutait avec bienveillance, plus souvent encore avec scepticisme ; on leur répondait que le mot décadence n'a qu'un sens très relatif ou subjectif, que la dépopulation est une loi générale de la civilisation, qui affecte toutes les nations et toutes les classes, dès qu'elles atteignent un certain niveau de bien-être et d'intelligence ; que l'Allemagne industrielle n'en serait pas plus exempte que la France surtout agricole, et que si chez nous le mal était plus grand, c'est que nous étions le peuple le plus anciennement et le plus délicatement civilisé... C'était vrai, c'était en partie vrai. Mais si personne ne réagissait, toute cette civilisation dont nous étions si fiers n'allait pas tarder à disparaître du monde, et il ne restait plus à la France qu'à se coucher pour mourir...

§

Etions-nous donc réellement en décadence, comme se plaisaient à le dire nos ennemis et à le répéter, en hochant la

tête, quelques docteurs atrabilaires, qui ne manquèrent pas dans la suite de crier au miracle ? Les pages précédentes, si on en forçait le sens, le donneraient peut-être à entendre, mais il s'agit de bien les interpréter. Rien n'est plus sain qu'une confession virile, mais avant de se prononcer sur la réalité d'un fait, il importe d'en bien voir tous les aspects. On s'aperçoit alors souvent que les mots changent de sens suivant l'ordre dans lequel on se place pour les définir.

Réservons le côté physiologique de la question, les considérations sur la vieillesse des races n'ayant sans doute pas plus de valeur scientifique que le concept même de race. Pour reprendre une distinction faite précédemment, on verra les choses d'une façon très différente selon qu'on se place, pour juger, au point de vue de la *qualité* ou à celui de la *quantité*.

Qualitativement nous pouvions tenir le front haut et regarder d'un œil assuré la contribution de la France à l'œuvre générale de la civilisation. Sans reprendre en l'honneur de notre pays l'ardente louange d'un Michelet, qu'il est toujours possible de suspecter de vanité nationale ; sans reprendre non plus les lieux communs traditionnels, et d'ailleurs toujours vrais, sur les heureuses dispositions de notre pays, la variété de ses races, de ses aptitudes et de ses dons, le caractère aimable de son sol et de son peuple qui le rendait si accueillant aux étrangers — flatteur et dangereux honneur, — on peut bien dire que nous gardions notre bonne part des richesses intellectuelles et spirituelles. On ne pouvait parler chez nous d'une décadence de la culture, car nous conservions une supériorité intellectuelle que l'Europe généralement reconnaissait. Malgré les réserves qu'on a pu lire plus haut sur les singularités de nos écrivains et les défaillances de notre goût ; malgré aussi une déplorable littérature boulevardière, voire pornographique, qui nous disqualifiait devant l'étranger et lui donnait une étrange idée de nos mœurs, les lettres françaises n'avaient jamais autant abondé en talents subtils, ingénieux ou mordants, et les rares qualités de ces talents compensaient leur maniérisme. La pensée philosophique, bien qu'elle poussât parfois jusqu'à l'excès les enseignements de Bergson, de Poincaré, de Durkheim, et qu'elle manifestât une trop vive défiance de la raison, était ingénieuse et déliée. Sans doute les génies ne couraient pas les rues, mais ils ne naissent pas au com-

mandement, et on n'en trouvait pas à l'étranger une plus grande profusion que chez nous. Et dans toutes les sciences, et dans tous les arts, il n'était pas un pays peut-être qui pût fournir une plus grande proportion d'hommes de première valeur.

Mais c'est surtout dans la politique et dans la « mystique » que la France, la France de la Révolution, pouvait s'enorgueillir de ses plus beaux titres de gloire. On l'a déjà dit : ce n'est pas une mince grandeur que d'avoir pu réaliser ces deux révolutions que furent l'affaire Dreyfus et la séparation des Eglises et de l'Etat. L'orientation spirituelle de la France républicaine y apparaissait à plein. Ce n'était pas non plus un médiocre mérite que d'essayer de réaliser dans tous les ordres l'idéal démocratique, si insuffisantes et si laborieuses que fussent parfois ces premières réalisations, et malgré ce qu'essayaient de faire croire les adversaires du régime. Car si les luttes étaient âpres, et souvent dégradantes, il n'est pas de plus haut idéal que celui au nom duquel se menaient ces luttes. Réaliser, dans l'ordre politique et dans l'ordre social, le plus de liberté et d'égalité compatible avec l'infirmité humaine ; fonder l'ordre national et l'ordre international sur le respect du droit, de tous les droits, c'était un idéal imprudent peut-être, mais d'une incomparable noblesse. Nulle part, plus qu'en France, malgré les apparences, on n'avait une plus nette conscience de ce droit et on ne travaillait plus franchement à le réaliser. Nulle part, malgré les lacunes, les institutions n'étaient plus réellement, plus efficacement démocratiques. Aussi est-ce vers la France que s'orientaient, dans tous les pays où la conscience était moins nette ou ses manifestations moins libres, les espoirs de rénovation politique ou sociale. Et les témoignages que nous rendaient les libres esprits de l'étranger nous allaient au cœur.

Nous n'avions donc pas à rougir de nous-mêmes, de ce que nous pensions et de ce que nous rêvions. Mais si l'idéal était beau, les réalisations l'étaient moins.

Si de l'ordre de la qualité on passait à celui de la quantité, on ne pouvait qu'être frappé de l'insuffisance de notre population, de la timidité de nos méthodes économiques et administratives, de la violence stérile de nos luttes politiques. Insuffisance qui était en partie la rançon de nos qualités, car

il est rare qu'un peuple excellent dans les travaux de l'esprit soit également apte aux tâches industrielles ; mais insuffisance qui tenait aussi, pour une large part, à des raisons beaucoup moins nobles, à la routine, à la paresse, au manque d'initiative, car la quantité, elle aussi, exige des vertus spirituelles. D'un mot, comme le disait déjà vers 1860 l'auteur de *la Justice*, la France avait perdu ses mœurs, ou du moins les mœurs étaient loin d'être à la hauteur de l'idée. Le plus généreux altruisme inspirait les rêves des meilleurs, mais de nombreux égoïsmes se jetaient en travers des rêves. Les classes ouvrières et populaires, au lieu de se préparer au plein exercice de cette capacité politique et économique dont elles revendiquaient le droit, se laissaient ronger par l'indifférence politique ou l'alcoolisme, et les institutions qui s'annonçaient comme l'ébauche d'une civilisation nouvelle, syndicats ou coopératives, ne groupaient que de misérables effectifs. L'exemple, d'ailleurs, venait de haut. Plus coupables que les classes dirigées étaient les classes dirigeantes, qui se devaient à elles-mêmes et qui devaient au pays de donner l'exemple du devoir social. Mais elles donnaient trop souvent, on vient de le voir, l'exemple du refus de vivre, du manque d'initiative, et de cet âpre égoïsme qui ne voulait consentir aucune diminution de ses privilèges ou de ses aises, ce qui devait avoir immanquablement pour effet de surexciter l'égoïsme ouvrier et d'éterniser les luttes sociales. Au lieu de se hausser à l'esprit civique de la grande bourgeoisie anglaise ou de l'allemande, la bourgeoisie française préférait couvrir son égoïsme des formules périmées d'un individualisme antisocial.

Quelle était la cause de ce renoncement ? Etait-ce, comme le prétendaient les esprits religieux, l'abandon des anciennes croyances et les progrès de l'esprit « révolutionnaire » ? Explication simpliste, qui n'allait pas au fond des choses. Car on a pu entrevoir la grandeur et la beauté de l'idéal humaniste digne de continuer, en le remplaçant, l'idéal chrétien. Tout idéal, pourvu qu'il soit profondément senti et qu'il s'insinue au plus intime de la pensée, hausse l'être au-dessus de lui-même, enfante des héros et des martyrs. Mais ce dont nous souffrions, ce dont la France était malade, c'était l'inefficacité pratique de tout idéal, de l'ancien comme du nouveau, parce qu'aucun ne réglait avec assez de force la pensée ou la conduite. La

croyance chrétienne n'était plus qu'un système de rites dont on ne connaissait plus le sens mystique, et qui ne se maintenait que par la contrainte de l'habitude, du savoir-vivre ou du snobisme ; ou elle s'élargissait en un symbolisme qui confinait en fait à la pensée libre. Et l'idéal proprement humain n'était pas encore conçu avec assez de netteté, de force et d'universalité pour qu'il fût déjà capable de remplacer l'idéal chrétien défaillant. Dans cette carence des hautes puissances spirituelles les esprits se traînaient et les mœurs se dégradaient. Les traditionalistes parlaient d'un manque de foi, et les révolutionnaires d'une crise de l'enthousiasme. Propos semblables, diagnostic identique, qui révélait l'absence de vie spirituelle profonde dont secrètement nous languissions...

Or, c'était une chose grave que ce divorce entre la qualité et la quantité, par quoi l'on pourrait caractériser la situation de la France avant la guerre. Car, d'une part, l'idéal, nom plus simple de la qualité, s'il ne daigne pas acquérir les qualités qui lui permettent de s'incarner dans un corps, reste misérablement impuissant et ne mérite même plus d'être appelé l'idéal. Et, d'autre part, la quantité, si elle ne s'éclaire pas à la lumière d'une vie spirituelle venue d'elle et qui la sanctifie, risque de n'être qu'une affreuse barbarie, toute prête à étouffer les puissances spirituelles assez imprudentes pour n'avoir pas assuré leur vie matérielle. Cette qualité sans force et sans vertu d'action, c'était nous ; cette quantité brutale, mère d'une qualité complaisante à justifier tous ses appétits, elle allait se jeter sur nous. Le drame des temps modernes approchait.

O France, pays splendide et généreux, mère de tout ce qui a paru dans le monde, depuis la Judée, Athènes et Rome, de plus délicat, de plus parfait et de plus fort ; héritière de la sagesse la plus mesurée, de l'art le plus harmonieux comme des élans les plus tragiques de l'âme chrétienne ; inventrice et propagatrice des plus hauts systèmes de pensée, et des plus nets, qui puissent encadrer les vouloirs des hommes, la toute puissance du droit divin et la pleine liberté du droit humain ; génie qui n'est pas exclusif, qui sait se faire accueillant pour tout ce qui le complète, et récompense cet enrichissement par le sceau suprême de sa consécration ; France qui as brillé,

comme jamais peuple n'a fait, dans les arts de la paix et dans ceux de la guerre, qui as fait effort pour réaliser, parmi les pauvres contingences humaines, l'absolu de l'obéissance et l'absolu des révolutions ; France qui as donné au monde, au milieu de l'empirisme et des tâtonnements, l'idée la plus parfaite de ce qu'est une politique guidée par une idée ; ô France, pays chimérique et glorieux, candide et superbe, était-il vrai que tu étais arrivée au terme de ta course, et que de tout ce que tu avais représenté aux yeux des hommes il ne restait que le souvenir d'un peuple frivole, d'un peuple baladin, qui savait faire des toilettes, du vin de Champagne et des revues de fin d'année? On te jugeait ainsi; c'est ainsi qu'on te voyait, qu'on te regardait te détruire, qu'on escomptait ta facile capture, n'ayant aucune idée du sérieux de tes provinces et de tes forces insoupçonnées. O France, tu t'endormais. Une terrible secousse allait te réveiller...

GEORGES GUY-GRAND.

SUR LE RYTHME MUSICAL

I

A toutes les époques, et chez tous les peuples, la musique présente le caractère d'un double mouvement par intervalles et par divisions rythmiques.

Les intervalles existent dans tout langage. Ils en marquent les mouvements naturels : ainsi la voix s'élève dans l'interrogation et s'abaisse dans l'exclamation.

La division rythmique de la musique, comme celle du discours, fait coïncider les temps d'arrêt et de repos nécessaires pour la respiration avec les divisions logiques de la période.

Sa notation dérive de la notation des divisions rythmiques du discours : c'est une véritable ponctuation, mais plus complexe, parce que les effets qu'elle concourt à indiquer sont infiniment plus variés, et parce que la pensée musicale s'exprime en un langage sans concepts, mais tout entier fait de nuances, et qui tire de l'accent sa signification. Les anciens avaient défini l'accent le principe de vie de la voix ou du discours : *accentus anima vocis* (Quintilien et Pompeius Festus), jouant ainsi sur le double sens d'*anima*, âme, vie, — et souffle, respiration.

Comme l'inobservation de la ponctuation obscurcit le sens du discours, l'inobservation du rythme obscurcit de même le sens de la phrase musicale, et bien davantage. La syntaxe, en effet, peut à la rigueur rétablir le sens du discours, tandis que l'absence ou l'erreur de rythme dans l'exécution d'une phrase

musicale la rend complètement inintelligible. « L'oreille, dit Dom Pothier, a reçu de la nature le sentiment et le besoin de la proportion. Elle ne peut permettre que la suite des sons se trouve divisée, comme au hasard, par des coupures arbitraires. Dans le chant comme dans le discours il faut qu'il existe des divisions, mais il faut en même temps que ces divisions offrent, soit en elles-mêmes, soit avec le tout, un rapport bien proportionné (1). »

L'accent, c'est-à-dire l'effet de force et d'intensité, est l'âme du rythme musical.

A deux reprises, dans le *Neveu de Rameau*, Diderot note l'importance de l'accent :

Quel est le modèle du musicien... ? C'est la déclamation si le modèle est vivant, puissant... Il faut considérer la déclamation comme une ligne et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points ; plus le chant sera vrai et plus il sera beau... Ecoutez ce chant, vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne de la déclamation. Je ne vous parle pas de la mesure qui est encore une des conditions du chant : je m'en tiens à l'expression et il n'y a rien de plus évident que le passage suivant que j'ai lu quelque part : *Musices seminarium accentus.* — L'accent est la pépinière de la mélodie...

N'est-ce pas une bizarrerie bien étrange qu'un étranger, un Duni, vienne nous apprendre à donner l'accent à notre musique et assujettir notre chant à tous les mouvements, à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations, sans blesser la prosodie ? Ce n'était pourtant pas la mer à boire. Quiconque avait écouté un gueux lui demander l'aumône dans la rue, un homme dans le transport de la colère, une femme jalouse et furieuse, un amant désespéré, un flatteur radoucissant son ton, traînant ses syllabes d'une voix mielleuse, en un mot, une passion, n'importe laquelle, pourvu que par son énergie elle méritât de servir de modèle au musicien, aurait dû s'apercevoir de deux choses : l'une, que les syllabes longues ou brèves n'ont aucune durée fixe, pas même de rapport déterminé entre leur durée ; que la passion dispose de la prosodie presque comme il lui plaît, qu'elle exécute les plus grands intervalles... sans que l'oreille soit offensée, sans que ni la syllabe longue ni la syllabe brève aient conservé la longueur ou la brièveté du discours tranquille.

L'accent excerce, remarque M. Vincent d'Indy, « une influence autocratique sur le rythme, à tel point que devant lui tout accent tonique s'atténue ou disparaît » (2).

(1) Dom Pothier : *La Mélodie Grégorienne*, ch. XIII.

(2) Vincent d'Indy : *Cours de composition*. Paris, A. Durand, 1903, p. 36.—Sur les variations de durée des longues et des brèves dans la prosodie et dans la musi-

Il est donc fort intéressant de suivre l'évolution de la notation du rythme dans l'histoire de la musique. On constate ainsi, d'ailleurs, des transformations qui n'ont pas toujours constitué un progrès.

II

Ce que nous savons de la musique des anciens est trop souvent conjectural pour qu'on en puisse faire état. Néanmoins, l'étude de la musique chez les peuples primitifs permet de connaître par analogie ce que fut cet art à ses débuts. Dans la phase originelle, on ne trouve que le groupement rythmique de bruits régulièrement frappés. Le rythme est alors marqué soit par une inégalité dans la durée, soit par un renforcement périodique de l'intensité des sons. Les instruments à percussion sont encore les seuls dont certaines peuplades sauvages connaissent l'usage. Ce sont eux qu'elles utilisent pour accompagner leurs danses, car la musique et la danse, à l'origine, sont unies chez tous les peuples, et, seul, un degré avancé de civilisation les sépare.

Assemblés autour des musiciens, les primitifs exécutent au son du tam-tam ou du sistre des mouvements rythmiques figurant les gestes amoureux ou guerriers. Puis, au bruit des instruments, s'ajoute celui des voix. La mélodie naît du rythme. Tout d'abord elle n'est qu'un ensemble de cris modulés, renforçant la musique. Les sons, longs ou brefs, alternent ou se combinent en onomatopées.

La nature, sans doute, en musique comme dans les autres arts, est le grand modèle : « La musique s'en inspire, remarque M. Louis Laloy, mais avec tant de réserves, et par des transcriptions si éloignées, que plusieurs théoriciens s'y sont mépris, et ont cru qu'elle ne procédait que de règles arbitraires comme celles du jeu d'échecs. Il est bien clair cependant que le premier sauvage, qui a tendu sur son arc non plus une corde mais quatre ou cinq pour lancer des sons et non des flèches, a voulu rivaliser avec les branches souples agitées par la brise, que les tambours, les timbales et les gongs sont l'image du galop des chevaux et du tonnerre... L'homme n'avait que sa voix : la fonction naturelle de la voix est la parole, non le chant.

que, cf. : Eug. Landry : *La Théorie du Rythme et le Rythme du français déclamé*, Paris, Champion, 1911 ; — André Spire : *Le Vers français d'après la phonétique expérimentale* (*Mercure de France*, 16 juillet 1914).

Ce sont les premiers instruments qui donnent la note fixe et définie, premier élément de la musique. La voix se conforme tant bien que mal aux instruments. Les instruments imitent, encore que de loin, les bruits de la nature (1). »

Ces instruments, certaines peuplades primitives en ont conservé l'usage : des harpes africaines sont munies de rondelles métalliques qui joignent à la vibration des cordes un trouble cliquetis, évocateur de la forêt frémissante d'élytres.

Par tâtonnements successifs, la gamme se constitue d'abord par intervalles simples, l'octave, la quinte et son renversement, la quarte... A ce second stade correspond l'invention d'instruments déjà plus complets, à vent comme la trompette guerrière, le *vinia* des Hindous, la *syringe* pastorale des Grecs; à cordes comme la lyre d'Orphée et le psaltérion de David. La pauvreté de leurs sons témoigne que la mélopée qu'ils accompagnaient n'était guère encore qu'une déclamation musicale où le rythme avait nécessairement le pas sur la mélodie.

Cependant, en Extrême-Orient, d'autres peuples impriment à leur musique la marque de leur génie propre. Conduits comme les Occidentaux à n'admettre que des notes pures, ils les enrichissent par le timbre : « Chinois, Cambodgiens, Siamois et Javanais produisent ainsi, par un judicieux mélange des cordes et des tubes avec les lames de métal ou de bois, les cloches et même les pierres sonores, des symphonies, qui, révélées en ces dernières années à l'Europe, en ont fait les délices et le désespoir. Car l'Europe ayant appris des Grecs le raisonnement, en avait abusé au point de concevoir une sorte de musique où la note ne représentait plus qu'un degré d'une gamme et gardait sa valeur quand bien même elle ne répondait à aucune espèce de son (2). »

A cette période primitive, poésie et musique sont inséparables. Elles le resteront fort longtemps, d'ailleurs. L'aède, le barde, chantent. Chez tous les peuples, dit Liszt, l'épopée nationale, sous le voile du mythe, a offert, dans une langue de facile ressouvenance la peinture des passions auxquelles il était naturel que ces peuples s'identifiassent... A cette nour-

(1) Louis Laloy : *Les Orgues de la Terre* (à propos du *Sacre du Printemps* de M. Stravinsky; *Comœdia* (feuilleton musical), 9 avril 1914.

(2) Louis Laloy : *La Musique chinoise, étude critique*, Paris, Laurens, in-8, 1910 (Collect. : les Musiciens célèbres).

riture de l'imagination s'ajoutait le vif attrait du rythme, qui, s'attachant à l'oreille, aide la mémoire à retenir les poèmes; la musique du vers fut accompagnée soit d'une déclamation, cadencée et modulée, sorte de récitatif, soit d'une mélopée, et ces deux éléments de jouissance s'associèrent si intimement qu'ils prirent la même dénomination : le poème se divisa en chants (1).

III

La polyphonie ne devait apparaître que beaucoup plus tard. L'unisson et l'octave restèrent les seuls moyens d'expression de toutes les musiques primitives. Pourtant, au siècle de Périclès, les Grecs eurent probablement des notions d'harmonie, mais rien ne le prouve formellement. Leur musique essentiellement simple à l'origine ne dépassa guère le point de perfection auquel l'invention des huit modes qui en dérivent la porta (2). (Il convient de remarquer que la gamme pythagoridienne, dont usaient les Grecs présente des rapports entre les intervalles très compliqués, spécialement la tierce et la sixte, qui sont dissonantes, condition éminemment défavorable à la polyphonie.) Elle se répandit dans l'ancien monde, et l'Eglise chrétienne naissante s'appropria les chants les mieux conformes aux paroles sacrées. Dans l'origine, entre le baptême et le martyre, on n'eut guère le temps de s'attarder aux choses de détail ; les premiers chrétiens empruntèrent donc aux Grecs, aux Juifs et aux Romains leur musique, — et certaines mélodies liturgiques ont conservé des traces si évidentes de ces diverses origines qu'il serait impossible de les nier.

Mais, dans le répertoire déjà considérable de la musique ancienne, les chrétiens choisirent des mélodies dont le rythme s'adaptait à leurs prières. Ils rejetèrent les airs de danse brillants et rapides, puis, peu à peu, ils ajoutèrent à ce fonds et composèrent eux-mêmes quelques chants à l'instar de leurs modèles.

Au quatrième siècle, le triomphe du christianisme sous Constantin donne à la liturgie un nouvel essor. *Quantum flevi in hymnis et canticis suave sonantis Ecclesiæ*, s'écrie

(1) Frantz Liszt : *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, Paris, 1859, p. 5.

(2) On retrouve ces huit modes dans le Plain-chant (quatre modes impairs *authentiques*, et quatre modes pairs, *plagaux*).

saint Augustin. Et dans le même temps l'évêque de Milan, saint Ambroise, introduit le chant alterné, compose plusieurs hymnes et cantiques, — peut-être le *Te Deum*, — et donne à son Église un recueil des chants anciens. La tradition qu'il établit ainsi prit le nom de chant ambrosien. A la fin du sixième siècle, quand parut saint Grégoire le Grand, l'Eglise, comme le dit dom Guéranger, avait déjà et depuis longtemps *son* chant. Saint Grégoire reprit et perfectionna l'œuvre de saint Ambroise, corrigea les anciens chants, en composa de nouveaux, et les réunit dans l'*Antiphonarium Centonem* : « Ce pape, écrit l'abbé Le Bœuf, en composant l'antiphonier, n'avait fait que compiler, c'est-à-dire prendre des chants de tous côtés, qu'il avait réunis ensemble, et desquels il avait fait un volume. C'est ainsi que l'on doit entendre le terme de centon ou de centoniser dont Jean Diacre use dans sa *Vie*. Comme on avait chanté dans l'Eglise latine aussi bien que dans la grecque longtemps avant lui, il choisit ce qui lui plut davantage dans toutes ces modulations. Le fond de ces chants était l'ancien chant des Grecs. Il roulait sur ses principes. L'Italie l'avait pu accommoder à son goût, l'usage y avait fait des changements avec le temps, comme il arrive en une infinité de choses. Le saint pape y corrigea, y ajouta, y réforma. En un mot, quoiqu'il n'eût fait que lui donner un nouvel ordre, l'ouvrage passa sous son nom et communiqua par la suite au corps du chant d'Église le nom de chant grégorien (1). »

Si l'on parcourt, remarque M. E. Borrel, la série des antiennes, dont certains motifs mélodiques remontent à Terpandre ou à Orphée, — on reconnaît l'existence de mélodies types, auxquelles sont adaptés, avec les quelques modifications indispensables dues aux nouvelles paroles, des textes différents. Ceci provient de la nature même du chant sans accompagnement : « A l'audition d'une mélodie homophone, les fonctions harmoniques ne se déterminent que peu à peu, l'une après l'autre, et l'harmonie totale ne se révèle qu'à la dernière note de la phrase, en sorte que la compréhension de l'auditeur est rétrospective. » [Gévaert]. (La conséquence de ceci est la suppression désirable de tout accompagnement.) Par suite, l'artiste ancien ne cherchera pas l'originalité à tout prix comme le moderne, mais, au contraire, il emploiera son talent à se

(1) Abbé Le Bœuf: *Traité historique et pratique sur le Chant*, Paris, 1742.

rapprocher le plus possible des formules en usage, à *centoniser*, selon le mot technique. C'est juste l'inverse de ce qui se pratique aujourd'hui (1).

Le chant grégorien se propagea rapidement en France : « Le pape Estienne II estant venu trouver en France le roy Pépin, — raconte Du Peyrat, dans son *Histoire Ecclésiastique de la Chapelle du Roy*, — la chapelle de Pépin fut instruite au chant et à la cérémonie romaines par les chantres et chapelins du pape, qui fut longtemps à la cour et dans l'abbaye de Saint-Denys. En sorte que, non seulement le plain-chant, mais aussi la musique de voix et celle des instruments s'est épandue de la chapelle de nos roys (qui estoit l'eslite et la fleur des ecclésiastiques de France) aux principales églises du royaume. »

Bien vite, pourtant, la tradition se perdit : Charlemagne dut envoyer à Rome deux clercs de sa chapelle pour y apprendre le chant. Ceux-ci, parfaitement instruits, revinrent en France et enseignèrent à leur tour le chant grégorien (2).

Saint Remi, évêque de Rouen, fonda dans cette ville une école qui devint à ce point célèbre que cet évêque passa pour avoir introduit dans les Gaules le chant et les rites romains : « Remigius cantum et ritus romanos in Galliam introduxit », dit la *Gallia Christiana* (3).

Mais plusieurs fois, et plus gravement encore, le caractère du plain-chant devait être altéré au cours des siècles. Le prétexte de ces modifications fut l'introduction dans la liturgie de solennités nouvelles, pour lesquelles il était nécessaire de composer de nouveaux chants. Le goût se corrompit d'autant plus facilement que la méthode de notation était restée fort imparfaite, et que seule la tradition pouvait suppléer à son imperfection (4).

IV

Ici apparaît le problème de l'origine des *Neumes* qui a fait éclore toute une littérature ; c'est pour en comprendre les données qu'un rapide exposé historique devait trouver place dans cet essai.

(1) E. Borrel : *La Musique d'Eglise et l'Antiphonaire Vatican*. Revue critique des Idées et des Livres, 10 mai 1913.
(2) Cf. Nivers : *Dissertation sur le chant grégorien*. Paris, 1683.
(3) *Gallia christiana*, IX, col. 172.
(4) Cf. Historique du Plain-Chant, dans le *Traité élémentaire de Plain-Chant et de Psalmodie* (Rouen, Fleury, petit in-8°, 1868).

Le caractère rythmique et non mesuré des chants gréco-romains incorporés par l'Eglise à la liturgie se manifeste par ce fait qu'ils servent, dans leur nouvel état, de voix commune au peuple assemblé pour exprimer la ferveur de sa prière : *una voce, uno corde*, le définit saint Augustin. Toute recherche d'art, toute préoccupation d' « effet » en sont exclues. « Il doit être accessible à tous, même à celui dont nous dirions aujourd'hui qu'il n'a pas de voix... Il se réduit à la plus grande simplicité possible, il est le *planus cantus* (1). » Image sensible de la communion des fidèles dans l'Eglise : *Ubicunque chorus est, ibi diversæ voces in unum canticum congeruntur* (saint Jérôme). — *Magnum plane unitatis vinculum in unum chorum totius numerum plebis coïre* (saint Ambroise), il est traditionnel, essentiellement. A cause de sa simplicité, il est encore un moyen mnémonique très sûr, comme le remarque M. Combarieu (2).

Pour toutes ces raisons, son rythme se modèle sur le rythme oratoire dont il est comme l'épanouissement et l'exaltation. Beaucoup plus libre que le rythme de la musique moderne, le rythme du plain-chant repose uniquement sur les variations d'intensité et de hauteur. Aussi sa notation ne traduit-elle aucun rapport de durée des sons, que seule la quantité des syllabes modifie.

La représentation graphique de ces variations se fit au moyen des signes neumatiques, dérivés des lettres employées par les anciens, et de la virgule. A l'origine, le neume (de πνεῦμα, souffle) est, comme le dit saint Augustin, une vocalisation assez développée, qui a un sens symbolique et traduit les transports de l'âme dont l'enthousiasme, ne trouvant pas d'expressions suffisantes se manifeste par des sons inarticulés ; c'est aussi « le dernier murmure de la prière qui s'éteint dans l'espérance et dans l'amour ». Les Latins l'ont appelé *Jubilum* et *Jubilatio*, parce qu'il exprime la joie et l'allégresse ; de là sans doute, l'usage de ne le chanter que dans les fêtes et dans les offices solennels. Dans cette courte mélodie, vocalisée sur la dernière syllabe du dernier mot de l'antienne, le mode dans lequel on vient de chanter se récapitule et se résume.

(1) J. Combarieu : *La Musique, ses lois, son évolution*, p. 195.
(2) Id., *Ibid.* — Cf. aussi Liszt, *loc. cit.*, p. 5 : « Le rythme, s'attachant à l'oreille, aide la mémoire à retenir les poèmes. »

On figura d'abord au moyen de signes graphiques ces différentes vocalises, puis le même procédé de notation cursive fut généralisé.

La notation neumatique, très imprécise, en dépit de perfectionnements qui ne firent guère que la compliquer sans l'améliorer, rendait possibles toutes les corruptions du style primitif; et cela d'autant plus facilement que les signes de la notation en neumes étaient très nombreux et pouvaient, en outre, varier au gré de chaque copiste, suivant sa manière de grouper les sons et de lier les signes (1).

L'invention géniale de Guy d'Arezzo, au IXe siècle — d'ailleurs fort mal accueillie de ses contemporains, — fut un progrès considérable, car elle fixa sur les lignes de la portée les figures des intervalles. A vrai dire, comme saint Grégoire le Grand, Guy d'Arezzo ne fut pas absolument un novateur. Déjà on avait usé d'une ligne ou de deux pour servir de terme de comparaison dans la hauteur des sons, en figurant les signes au-dessus ou au-dessous des lignes. Mais Guy d'Arezzo eut le mérite d'ordonner et de clarifier : l'écriture des neumes tendit, grâce à lui, vers l'unification et se simplifia. Au fur et à mesure que l'emploi de la portée se généralisa, la forme primitive des neumes tomba peu à peu en désuétude.

V

Mais, en dépit de cette invention, qui eût pu le fixer, le plain-chant subit de nouvelles altérations : l'*Organum* ou *Diaphonie* du moine Huchbald substitua l'usage de la quinte et de la quarte à l'unisson pur, transformant, pour les embellir, les mélodies en « diaphonies » constituées par des séries ininterrompues de quartes et de quintes. L'organum dura cinq siècles, pendant lesquels la musique devint petit à petit une sorte de jeu, de rébus. « L'ingéniosité dans l'assemblage des parties remplaça la conception musicale. Le rythme fut fatalement sacrifié, mis en lambeaux. On prit des motifs, des chansons, des mélodies, le plus souvent disparates, sans rapport aucun les unes avec les autres, et l'on chercha à faire coïncider les notes formant entre elles des intervalles d'octave, de quinte, de quarte. Ce furent les premiers pas du contrepoint (2).

(1) Cf. Danjou : *Revue de musique religieuse, populaire et classique*, août 1847. — Poisson : *Traité du Plain-chant*.

(2) L. Danion : *La Musique et l'oreille*, Paris, Messein, 1907, pp. 47 et suiv.

Le déchant (*discantus*, chant double) marque un retour aux rythmes traditionnels, — mais consacre la substitution de la polyphonie à l'unisson. Enfin, dans la première moitié du XIIIe siècle, Adam de Halle, connu encore sous le nom du Bossu d'Arras, instaure véritablement l'harmonie en introduisant dans la musique la tierce et la sixte, — préparées par l'usage durant trois siècles de la quinte et de la quarte. « Mais, au lieu de se servir des accords pour accompagner, par exemple, le chant — ou bien encore au lieu de chercher à les enchaîner les uns aux autres, — on en revint au charabia et au rébus, on saccagea le rythme à nouveau, on élargit l'embryon de contrepoint du début, et, poussant la gageure à sa dernière limite, la musique devint un véritable jeu, un amusement de l'esprit, jeux et amusements desquels la création musicale fut encore plus complètement bannie que par le passé (1). »

Les répons, chantés par deux, trois ou quatre chantres, n'étaient plus que des fantaisies vocales, sous prétexte « d'accompagnements agréables ».

Au XIVe siècle, on varia la durée des sons artificiellement : Jean de Muris, chanoine de Paris, imagina d'attribuer à la caudée, à la carrée, à la losange une valeur propre et non plus directement subordonnée à l'accentuation du texte. C'était aller contre l'esprit même du plain-chant, *planus*, c'est-à-dire égal. De l'unisson grégorien, fondant le chœur des voix en une seule, il ne restait plus rien. Chaque jour davantage, en dépit des efforts du concile de Trente, le caractère de la musique religieuse se corrompait. Les rythmes étaient modifiés selon les caprices du moment. En Normandie, un moine, Guillaume de Fécamp, composa des chants d'une espèce extraordinaire qui soulevèrent les réclamations des contemporains. Un autre — nommé Aribon, — se disant inspiré, inventa un nouveau mouvement appelé *Caprea*, mouvement bondissant, « qui se distinguait par une vitesse impétueuse ». Il donna naissance à l'école des *Cantores figmentarii* (de *figmentum*, image).

Non contents d'altérer la phrase mélodique par des dessins nés des plus extravagantes fantaisies, les novateurs altérèrent les paroles liturgiques. Sans autre règle que le caprice, les

(1) L. Danion : *ibid.*, pp. 72 et suiv.

voix multipliaient les « *perièléses* » ou « *circonvolutions* », consistant à introduire avant la note finale de l'intonation une note plus élevée d'un ton ou d'un demi-ton, suivie d'une autre note inférieure de deux degrés qui se joignait à la terminaison réelle de l'intonation. Enfin, comme le remarque Berlioz, les contrepointistes, parvenant au dernier degré du cynisme et de l'imbécillité, prirent pour thèmes de leurs compositions dites religieuses des chansons populaires dont les paroles obscènes étaient connues de tous et qu'ils faisaient servir de fond à leur trame harmonique pendant le service divin, telle *la Messe de l'homme armé*. On finit par commettre de tels excès que l'autorité ecclésiastique interposa les menaces et sévit rigoureusement (1).

Mais la musique grégorienne était gravement atteinte. De ses ruines, Palestrina et Vittoria allaient faire naître la musique moderne (2).

Le chant liturgique subit dans toute l'Europe des altérations considérables. En Espagne, en Belgique, en Allemagne, en Italie, il fut profondément modifié et Van Elewyck a constaté qu'à Rome même il y avait des variantes innombrables et qu'on y comptait jusqu'à cinquante-trois éditions différentes du graduel.

Les altérations se perpétuèrent. Le XVII[e] siècle vit naître le plain-chant fugué de Guillaume Nivers.

Maintenant encore, et toujours sous prétexte d'euphonie, une sorte d'opportunisme maintient d'absurdes compromis. Des dièses et des bémols sont introduits sans mesure dans les mélodies et surtout dans leurs accompagnements. On ramène volontiers aux modes *majeur* et *mineur*, dûment munis de leurs « sensibles », les modes grégoriens fixés à leurs demi-tons immuables, et déterminés dans cette fixité de principes des demi-tons par la note initiale de leur gamme propre. « Usage mauvais et français, — exactement *gallican* », — écrit M. Albert Dériot, qui en retrouve l'origine dans le plain-chant *musical* de Du Mont, adapté, avec son luxe d'accords et son faste de

(1) Cf. Baini (Giuseppe) : *Mémorie istorico-critiche della vita... di Giovanni Pierluigi da Palestrina*. Roma, 1828.

(2) De 1576 à 1580, Palestrina s'occupa, sur l'ordre de Grégoire XIV, et avec le concours de son élève Guidetti, à la correction de l'Antiphonaire et du Graduel romains.

sonorités, propres au style de Cour, à la pompe de Versailles (1).

Pourtant, au cours du XIXe siècle, les études de paléographie musicale des bénédictins, Dom Jumilhac, Dom Mocquereau, Dom Guéranger, Dom Pothier, etc., réussirent à remettre en honneur le plain-chant grégorien, dont la simplicité grandiose, la sérénité, l'onction et la douceur inégalables font la traduction musicale la plus parfaite et la plus expressive de la liturgie.

Que ressort-il de leurs travaux tendant à restituer au plain-chant son originelle pureté? Dom Pothier en a condensé la substance en quelques principes publiés comme introduction au *Compendium* de Solesmes : le rythme repose sur l'accentuation; il faut en chantant faire valoir l'un avec l'autre et l'un par l'autre le texte et la mélodie. Dans un mot, la syllabe accentuée porte l'*arsis* (étymologiquement *arsis* signifie temps levé, — les anciens, au contraire de l'usage moderne, marquant l'accent par un mouvement levé), — c'est-à-dire l'effort de la voix; la finale, la *thèsis*, est faible (2). Les syllabes préliminaires à l'arsis sont prononcées avec netteté, mais sans arrêt comme sans précipitation « en allant d'un trait à l'arsis, mais sans y courir ». Il faut éviter de frapper sèchement la syllabe accentuée, de l'écraser en pesant sur elle, d'en retarder le mouvement, enfin de la renforcer, par un gonflement de la voix. La syllabe qui suit l'accent, lorsque celui-ci est à l'antépénultième, est entraînée sans secousse dans le mouvement de l'arsis. La respiration se fait après la thèsis et à ses dépens (3).

La notation bénédictine rétablit l'usage des figures neumatiques sur la portée de quatre lignes, mais en spécifiant bien que, dans *aucun neume la forme de la note n'est un signe*

(1) Albert Dériot : *Grégoriens et Antigrégoriens. Du Gallicisme au Germanisme.* — Tablettes de la Schola, fevrier 1912.

(2) Dom Mocquereau, écrit Hugo Riemann, a traduit littéralement mes termes *Schwer* et *Leicht* par *lourd* et *léger*, mais, dans le cours de sa propre exposition, il y a substitué ceux, assurément bien meilleurs, d'*élan* (pour *Auftakt*) et de *repos* (pour *Schwerpunkt*), expressions qui lui ont été suggérées par les termes antiques d'*arsis* et de *thèsis*, élévation et abaissement (poses) du pied. *Elan* et *repos* sont des termes beaucoup plus universels et ont une portée philosophique beaucoup plus grande, puisque, tout à la fois, ils font comprendre d'eux-mêmes quelle est la corrélation des deux éléments quand on les fait suivre dans cet ordre : *élan-repos*, et montrent que si l'on intervertit les termes, on obtient un résultat contre nature. » (*Ein Kapitel von Rhythmus.* — Die Musik, 1903-1904, cahier 15).

(3) *Compendium, ou Chants ordinaires de la messe* (Solesmes, 1892). Principes pour la bonne exécution du chant.

de durée. Son but est de donner à chaque groupe sa physionomie propre et traditionnelle. Elle réagit contre la tendance moderne à introduire dans le plain-chant une mesure de durée artificielle en dehors du rythme naturel et fait justice de la valeur arbitraire attribuée à la caudée, à la carrée et à la losange. Elle conserve l'usage de la barre et de la double barre, indiquant les divisions de la phrase musicale en Incises et Kola, et utiles pour guider la respiration, — mais ne divisant aucunement, comme la barre de mesure, la phrase en éléments d'égale durée.

Cette notation, qui semble au premier abord un peu confuse, a, comme le remarque Henri Quittard, l'avantage de diviser nettement la phrase en groupes mélodiques dans les longues vocalises des Allelluia, des Kyrie, etc. Elle phrase le chant comme on phrase un discours, en observant le sens des mots, en accentuant ce qui doit être accentué, en groupant les notes qui sont évidemment réunies et inséparables, sans pour cela tomber dans le système des brèves et des longues, qui a l'inconvénient capital d'altérer le caractère grave et digne, les allures calmes, suppliantes et soumises de la prière chrétienne.

Dans cette notation les neumes « sont les mots de la phrase musicale ». Elle ne prétend pas tout indiquer,— car, « vouloir tout noter, tout indiquer, serait faire un grimoire indéchiffrable, compliquer les choses les plus simples, gêner les exécutants, et aboutir, en somme, à une exécution guindée et ridicule par l'exagération des nuances » (1).

En résumé, on peut dire avec Dom Mocquereau que le chant grégorien n'a pas de mesure, mais qu'il a du rythme. La notion antique du mouvement rythmique, qui informe toute musique, toute parole, *sans autre régulateur que le plaisir de l'oreille*, en est la loi. Hors de cette loi, toute mélodie, toute parole, toute harmonie demeure matière inerte et morte.

Ces travaux nous ont-ils restitué le plain-chant dans toute sa pureté ? Ils ont réagi, à l'heure où, sous prétexte de musique, on osait chanter à l'église des cantiques dont les airs étaient empruntés aux vaudevilles grivois du Théâtre des Variétés, à l'heure où Castil-Blaze « arrangeait » une *Messe de Rossini*, — dont Rossini n'est point responsable : « Le *Kyrie*, écrit

(1) R. P. Antonin Lhoumeau : *Rythme, exécution et accompagnement du chant grégorien*. Lille, Tournai, Desclée-Lefebvre, 1892, in-8°, xx-320 p.

Joseph d'Ortigue, est sur la marche d'entrée d'*Otello*. Le *Gloria* débute par le chœur d'introduction du même ouvrage qui fournit encore quelques autres fragments jusqu'à la seconde moitié du verset final : *Cum Sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen*, paroles que l'arrangeur a ajustées sur la strette du quintette de la *Cenerentola*, morceau bouffe d'une gaîté désopilante, allegro rapide à trois temps. On ne peut se représenter l'effet extravagant et grotesque de ce texte, *cum Sancto Spiritu*, débité syllabiquement, une syllabe par croche, sur ce mouvement accéléré. Le reste est à l'avenant. Le *Credo* s'ouvre par la romance du *Barbier de Séville* : *Ecco ridente il cielo*, puis viennent des duos guerriers de *Tancrède*, d'*Otello*, un *Resurrexit* sur des roulades à grand ramage, et enfin l'*Et vitam venturi sæculi* sur le motif d'Arsace du final de *Semiramide*.... (1) »

Berlioz — et beaucoup d'autres avec lui, se sont refusés à comprendre « comment le plain-chant, fils de la musique grecque, de la musique des païens, peut paraître digne de chanter les louanges du Dieu des chrétiens, quand la *musique* [polyphonique], découverte moderne des chrétiens eux-mêmes, avec ses richesses de toute espèce que le plain-chant ne possède pas, ne peut y prétendre ». Il ajoute que la musique n'est point coupable du mauvais usage qu'on a fait de sa puissance et de ses richesses.

Il est vrai. Mais toute la question — réglée définitivement par le *Motu proprio* de 1904 et par la publication du Graduel et de l'Antiphonaire Vatican en 1912 — est fort bien résumée dans ce mot de Pie X :

Comme un prêtre romain se plaignait devant lui des condamnations portées par le célèbre *Motu proprio* sur la Musique et demandait : « Mais alors, Saint-Père, que chantera-t-on *pendant* l'office ? — Mon fils, repartit le Pape, on ne chante pas *pendant* l'office, *on chante l'office* (2). »

Et l'office doit pouvoir être chanté par tous les fidèles — musiciens ou ignorants — *una voce, uno corde*.

On discutera sans doute encore longtemps sur le manuscrit de Saint-Gall et l'origine des neumes, — mais l'œuvre des bénédictins marque indiscutablement un retour aux saines traditions.

(1) Joseph d'Ortigue : *La musique à l'Eglise*.
(2) Cité par E. Borrel

VI

Quel est le mouvement régulateur du rythme dans le plain-chant ? Saint Augustin propose pour terme moyen le battement du pouls d'un homme en bonne santé ; mais il va sans dire que c'est là une valeur toute relative. On se ferait étrangement illusion si l'on pensait que le plain-chant à notes égales devait être exécuté avec une rigueur et une précision mathématiques, de telle sorte que chaque note ait toujours la même valeur. Pousser les principes à ces extrémités, c'est tomber dans l'absurde.

Guy d'Arezzo compare la voix qui exécute les séries de notes ascendantes à un cheval traînant avec un certain effort une charge sur une route qui s'élève. « Si, au contraire, les notes expriment des séries descendantes, l'effort de la voix sera beaucoup moindre. Elle éprouvera même une sorte d'entraînement qu'il lui faudra modérer un peu : le cheval descend, précipite sa marche et finirait même par ne plus aller au pas, s'il n'opposait quelque résistance à la pente qui l'entraîne. Le rythme se trouverait altéré. »

Il semble vrai que dans les vocalises des Graduels, des Traits ou des Alleluias, le neume indique par lui-même une division rythmique correspondant à une incise. Ces phrases musicales n'ayant point de paroles échappent à l'accent oratoire. Mais vouloir, comme G. Houdard, trouver en chaque figure de neume l'équivalent d'une de nos mesures modernes semble un abus.

La parole de Platon : « Dans le chant, le rythme c'est tout », convient parfaitement au plain-chant, survivance de la musique grecque. L'Eglise veut un chant qui ne fasse pas perdre de vue le sens des paroles, mais qui serve plutôt à en augmenter l'impression et la fécondité : *Qui sensum litteræ non evacuet, sed fecundet.* Il suffit d'entendre, entre bien d'autres, les sublimes chants de douleur et d'effroi de *l'Ave Verum* et du *Dies Iræ* pour se convaincre qu'elle le possède (1).

(1) Cf. le commentaire de J.-K. Huysmans dans le premier chapitre d'*En route* et le rapprochement qu'il fait du plain-chant avec l'architecture et les autres arts du moyen âge : « Créé par l'Eglise, élevé par elle, dans les psallettes du moyen âge, le plain-chant est la paraphrase aérienne et mouvante de l'immobile structure des cathédrales ; il est l'interprétation immatérielle et fluide des toiles des Primitifs ; il est la traduction ailée et il est aussi la stricte et flexible étole de ces proses latines qu'édifièrent les moines, exhaussés, jadis, hors des temps, dans les cloîtres. »

VII

Les chantres qui crurent, comme les *Cantores figmentarii* du IXe siècle, embellir et perfectionner la mélodie grégorienne en l'enrichissant de rythmes compliqués et nouveaux, ou bien en substituant à l'unisson le déchant et le faux-bourdon, ne réussirent qu'à en altérer la sérénité. Le plain-chant pouvait se corrompre, mais non se perfectionner. Son origine le condamnait à une majestueuse stagnation. Quand les premières communautés chrétiennes empruntèrent à la musique antique ses motifs et ses rythmes pour les adapter au culte nouveau, elles ne prirent que ce qui convenait à l'esprit de ce culte et éliminèrent tout ce qui, par la variété ou la vivacité du rythme, présentait un caractère trop profane. Cette musique, comme le remarque R. Wagner, en perdant la plus grande partie de sa mobilité rythmique, perdait aussi la plus grande part de ses moyens d'expressions (1).

Ne pouvant enrichir la musique religieuse en surface, on fut conduit à l'enrichir en profondeur, et l'on inventa l'harmonie polyphone sur le principe de l'accord à quatre voix.

Les efforts de ces chantres nous paraissent volontiers, aujourd'hui, quasi sacrilèges, parce que nous sommes tentés de ne voir en eux que la corruption du plain-chant qu'ils ont provoquée ; ils ont été cependant les premiers balbutiements de la musique moderne. Les « agréments ingénieux », les « accompagnements plaisants », même le « machicotage », — du nom de Machicot, son inventeur, contribuèrent à créer la polyphonie. Dans l'Europe tout entière, à la fin du moyen âge, la musique profane se développe tantôt dans l'Eglise même, tantôt à côté de la musique religieuse. Minnesinger et trovatori, troubadours et ménétriers, recherchent de nouvelles combinaisons sonores et perfectionnent la cantilène primitive. D'abord exclusivement vocale — ou presque — la musique s'adapte aux instruments. La polyphonie progresse. Le canon, la fugue, le contrepoint offrent au développement de la pensée musicale des ressources nouvelles et sans cesse grandissantes.

Petit à petit, les dernières difficultés sont résolues, qui

(1) Richard Wagner, *Lettre à M. François Villot sur la musique*, servant de préface à *Quatre poèmes d'opéra traduits en prose française* (Paris, 1860), p. XXVII.

avaient embarrassé des générations entières. La crainte du *triton* (quarte augmentée), le *diabolus in musica*, disparaît le jour où l'on comprend que la résolution des dissonances est pour l'oreille une source de plaisir (1). Le système des *muances*, — si compliqué, — perpétué durant trois siècles par cette terreur, laisse la place à l'appellation moderne beaucoup plus simple (2).

Parallèlement, dans tous les pays, s'accomplit le même travail.

Tandis qu'en Italie, avec Palestrina et l'espagnol Vittoria, la musique harmonique reste plus spécialement religieuse, dans les pays du Nord, en Allemagne principalement, l'impulsion qui portait à séculariser la musique, à l'affranchir du plain-chant acquiert une importance spéciale (3). Sans doute, la Réforme n'est pas étrangère à cette particularité. « Les Maîtres allemands revinrent à la mélodie rythmique originelle, telle qu'elle s'était maintenue dans le peuple sans interruption sous forme d'airs de danse nationaux. Ces maîtres s'efforcèrent de donner à l'harmonie une perfection nouvelle en l'associant à la mélodie rythmique d'un mouvement très vif. Ils s'efforcèrent de parvenir à combiner étroitement le rythme et l'harmonie pour renforcer l'expression mélodique. De la sorte, la polyphonie à mouvement indépendant ne fut pas seulement conservée, elle fut portée à un point de perfection tel que chacune des voix put, grâce à l'art du contrepoint, contribuer avec indépendance à rendre la mélodie rythmique, et il résulta que la mélodie ne fut plus confinée, comme au début, dans le *Canto fermo*, mais se déploya aussi dans chacune des voix concertantes. De là des effets d'une puissance irrésistible. Pour attester à quel point le chant religieux lui-même, dans tous les passages où l'essor lyrique poussait à la mélodie rythmique, pouvait atteindre, grâce à ce système, à des effets

(1) C'est Monteverde (1568-1643) qui, pour la première fois, employa de manière systématique l'accord de septième de dominante ; mais il convient de remarquer que cette révolution, dont la portée fut considérable, avait été longuement préparée (Cf. L. Danion, *loc. cit.*)

(2) On appelait *muance* le changement d'une note en une autre pour aller au delà des six anciennes notes, soit en montant, soit en descendant. Dans le système des muances on appliquait aux notes les noms en usage depuis Guy d'Arezzo, de manière à faire tomber toujours, quel que soit le ton, le *mi* et le *fa* sur les deux degrés formant un demi-ton.

(3) En Angleterre, dès le XIIIe siècle, Walter Odington parle de l'accord parfait avec redoublement de la tonique à l'octave (Cf. J. Combarieu : *La musique, ses lois*, p. 120).

d'une variété tout à fait inouïe et exclusivement propre à la musique, j'en appelle sans crainte à tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre une belle exécution des compositions vocales de J.-S. Bach, parmi lesquelles je désignerai spécialement le motet à huit parties : *Singet dem Hernn ein neues Lied.* (Chantez au Seigneur un chant nouveau). Dans cette œuvre, la mélodie rythmique, emportée par l'élan de la poésie, retentit à travers les flots d'un océan d'harmonie(1). »

VIII

La musique religieuse avait — en dehors du plain-chant, bien entendu — bénéficié de cet enrichissement rythmique et polyphonique. Il se signale dès les premiers siècles, en Italie surtout, par une complication intense : « Des parties reliées avec un artifice extrême — dit Blaserna, — des chants différents associés ensemble avec des règles très compliquées et peu claires, tel est le caractère de la musique polyphonique jusqu'au temps de Palestrina (2). » On dirait que, fiers de posséder un moyen d'expression nouveau, les compositeurs ont voulu en user toujours au maximum. A ce point de vue Palestrina apparaît comme un réformateur dont le bon goût et la simplicité sont la loi.

Là où s'étend le protestantisme, les chorals, les chants larges et simples remplacent les complications et les fioritures. « Tous les fringots et fredons de la papisterie, dit Calvin, et tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite et chants à quatre parties, ne conviennent nullement à la majesté de l'Eglise (3). » Toutefois, c'est surtout la musique profane qui, à partir du XVIe siècle, témoigne des progrès les plus considérables dont l'aboutissant sera la symphonie : la mélodie primitive de danse évolue peu à peu, étend sa forme. Le quatuor à cordes se perfectionne, et en même temps prévaut, en Allemagne surtout, la tendance qui porte à traiter d'une façon indépendante les diverses parties, tandis qu'en Italie l'orchestre devait généralement rester jusqu'à nos jours réduit au rôle de simple accompagnateur de la mélodie. L'opéra italien consacre cette orientation et la perpétue.

(1) Richard Wagner : *Ecrits et Poèmes*, VII (*La Musique de l'avenir*), p. 147, Fritzche, Leipzig.
(2) Blaserna, p. 151.
(3) Calvin : *Institution de la Religion chrétienne*, 711 (Genève, 1561).

Mais, comme le plain-chant, la musique polyphonique, religieuse ou profance, fut d'abord essentiellement rythmique. La notation mesurée, telle que nous la pratiquons de nos jours, n'apparut qu'au xviie siècle ; jusqu'à la fin du xvie, le rythme naturel avait suffi. Pourtant, le moment vint où l'on sentit la nécessité d'un système de notation plus rigide dans le but de faciliter et de perfectionner l'exécution d'ensemble.

Au début la mesure ne fut qu'un moyen commode d'obtenir le synchronisme des parties ; elle laissa au rythme sa liberté. Dans les transcriptions modernes de la musique du xvie siècle, on constate l'absence à peu près complète des temps forts et des temps faibles, mais on trouve au contraire des accents analogues à ceux du plain-chant, et qui tombent indifféremment sur tous les temps de la mesure. Pourtant, à la longue, la barre de mesure imposa au compositeur une tyrannie arbitraire.

Dans la notation mesurée primitive on peut voir des exemples de notes coupées par la barre de mesure, ou encore de notes pointées dont la durée s'étend sur deux mesures consécutives, — ce qui prouve bien que le premier temps de la seconde mesure ne porte pas, par lui-même, une accentuation nécessaire. Et il ne s'agit pas là de syncopes, d'un effet rythmique voulu et prémédité. Ces passages montrent simplement que le compositeur ne concevait pas la nécessité de subordonner le rythme de sa phrase à la mesure.

C'est uniquement le hasard qui, à cette époque, amène la coïncidence du 1er ou 3e temps d'une mesure à quatre temps ou du 1er temps d'une mesure à 3 temps avec une note accentuée. Plus tard il parut plus commode de faire concorder les accents avec les temps « baissés » de la mesure figurée dans l'espace. Ces temps baissés devinrent ainsi les temps forts, tandis que les temps levés devenaient les temps faibles. On en vint petit à petit à leur attribuer une vertu rythmique intrinsèque et même à subordonner le rythme à la mesure. C'est de là que sont venues l'erreur et la confusion qui durèrent si longtemps.

« Cette identification du rythme avec la mesure a eu pour la musique des conséquences déplorables, dit M. Vincent d'Indy. C'est même une des plus fâcheuses inventions que nous ait laissées le xviie siècle, si fertile en fausses théories. Sous prétexte de reconstituer l'ancienne métrique à l'aide de

quelques vieux documents plus ou moins bien interprétés, on a complètement perdu de vue à cette époque les lois plus larges et pourtant tout aussi anciennes de la rythmique, seules compatibles avec l'art véritable. Ainsi le rythme soumis aux exigences restrictives de la mesure s'est appauvri rapidement jusqu'à la plus désolante platitude, telle dans un arbre une branche qui, comprimée fortement par une ligature, s'étiole et s'atrophie, tandis que ses voisines absorbent toute la sève (1). »

Comme on était plein de mépris pour la « barbarie gothique » des cathédrales, on dédaigna le plain-chant. Même on ne comprit plus la beauté de la musique palestrinienne. Et cette incompréhension grandit pendant deux siècles. Une curieuse préface, qu'un compositeur genevois du XVIIIe siècle, Jean-Pierre Le Camus, plaça en tête de ses *Psaumes du Roi Prophète David*, et que M. J.-G. Prod'homme a publiée (2), montre que le mal dont souffrait la musique religieuse à l'époque de J.-S. Bach., de Haendel et de Rameau s'étendait aux pays protestants non moins qu'aux catholiques. Le sens du rythme naturel semblait perdu : « Dans notre musique [religieuse], y lit-on, on n'aperçoit aucune mélodie et la perte de l'haleine sert de règle pour la mesure, c'est ce qui fait qu'il est aussi impossible d'entendre les paroles, les accents étant égaux, que de distinguer le psaume qu'on chante, à moins d'une routine consommée... J'espère que par le moyen des tons de mon plain-chant, facile, *mesuré*, et j'ose dire mélodieux, il sera aisé de donner à la jeunesse du goût pour cette science [musicale] si estimée des Anciens, et aujourd'hui de toutes les nations policées, de la remettre en vigueur, et lui donner en quelque sorte son lustre chez nous. »

IX

Pourtant l'école devait asservir la musique à une conception plus étroite et plus rigoureuse encore de la mesure. Du retour périodique de phrases d'une égale durée les théoriciens déduisirent cette prétendue loi de la *Carrure*, conséquence extrême, mais logique de la loi de concordance de l'accent et du temps fort : toute mélodie devait se composer de motifs égaux sub-

(1) Vincent d'Indy, *loc. cit.*

(2) J.-G. Prod'homme : *Ecrits de musiciens, XVe-XVIIIe siècles* (Paris, Société du Mercure de France, 1912).

divisés en phrases elles-mêmes égales. Par exemple, une incise de quatre mesures étant donnée, doit être suivie d'une autre incise égale pour former une phrase de huit mesures. Et le développement de cette phrase doit encore donner naissance à des phrases égales, multiples, de quatre et de huit mesures. Les combinaisons d'autres thèmes s'ajoutant à la mélodie primitive restent, eux aussi, soumis aux mêmes exigences.

« Dans une série sonore composée de notes d'inégale valeur la détermination des accents sera donc subordonnée à une opération préparatoire : ramener à l'unité ces éléments irréguliers, disposer ces valeurs diverses en groupes ou temps égaux en durée, ce qui n'est pratiquement faisable que si elles se trouvent dans des rapports assez simples. Chacun de ces groupes sera pris pour unité de la série ainsi créée. Les accents d'intensité viendront alors ordonner cet ensemble uniforme. Les deux opérations fondamentales sont donc :

1° Assembler des notes inégales en groupes d'égale durée ;

2° Sérier les unités semblables ainsi obtenues en donnant à certaines la prépondérance par accents d'intensité régulièrement disposés (1). »

La carrure détermine non seulement la symétrie et l'égalité périodique des valeurs de durée (mesures), mais encore la symétrie et le retour périodiques des accents coïncidant avec les temps forts (baissés) des mesures.

Tout en évoluant vers la symphonie, l'air de danse primitif nettement rythmé se pliait aisément à ces lois. Bach, Haydn, Mozart y soumirent presque toutes les inventions de leur génie, sans qu'elles parussent trop souffrir de la contrainte imposée. Pourtant l'évolution de la musique amenait progressivement la liberté. Déjà, avant Bach, on avait réuni les airs de danse dans un ordre « où l'agrément devait naître du contraste des rythmes lents et vifs, de la succession des mesures ternaires et binaires » (2). On appela *suites* ces compositions et l'on eut l'idée d'y varier un thème donné, au lieu de juxtaposer des thèmes différents. La Suite conserva son unité de rythme, grâce à la *variation*, c'est-à-dire au changement des ornements et des notes de passage ; dans les nouvelles phrases ainsi

(1) Henri Quittard, *loc. cit.* — Cf. aussi Fétis : *La Musique mise à la portée de tout le monde.*
(2) J. Combarieu, *loc. cit.*, p. 205.

obtenues, l'ossature de la mélodie primitive se reconnaît aisément : « L'allemande, thème initial de la suite, dit Walther, est une proposition d'où les autres danses, telles que la courante, la sarabande et la gigue, découlent comme parties d'un tout. »

L'art de la variation, permettant d'apporter quelque diversité, tout en respectant la carrure, joua un grand rôle aux XVIe et XVIIe siècles. L'histoire musicale témoigne à chaque pas de son importance : « Bach, imitateur en cela des Italiens, dit M. J. Combarieu, a écrit dans la quatrième partie de sa *Clavierübung* trente variations sur une sarabande. Sur un motif de chaconne en *sol* majeur, Haendel en a écrit soixante-deux, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art musical. A la suite de Haydn et de Mozart, Beethoven a beaucoup cultivé le même genre... De Schubert et de Schumann on pourrait rappeler des œuvres très belles. Dans une lettre à Klingemann Mendelssohn déclare qu'il a écrit des variations en même temps qu'une Passion et qu'il s'y est *divinement amusé*. C'est un jeu, en effet, mais un jeu qui, trois cents ans auparavant, occupait l'effort des plus grands et grâce auquel l'esprit de combinaison, c'est-à-dire presque tout l'esprit musical, s'est peu à peu rendu maître de la matière sonore (1). »

De la *suite* naquit la *sonate*. Les airs de danse y atteignirent leur « dernier degré de désappropriation, mais non sans léguer à la musique symphonique des rythmes et des cadres de mesure encore aujourd'hui reconnaissables » (2). On les retrouve aisément dans presque toutes les œuvres symphoniques antérieures à la période contemporaine.

Certes, les compositeurs des XVIIe et XVIIIe siècles, voire même du XIXe, ont produit des chefs-d'œuvre tout en restant dans les limites étroites auxquelles les contraignait le respect de la *carrure*. Mais cette forme, aujourd'hui archi-usée, prêtait bien à toutes les critiques que Wagner, par le truchement de Walther et de Hans Sachs et par la parodie des lois de la sacro-sainte tablature, lui adressa dans ses *Maîtres Chanteurs*. Et comme le rythme s'était déjà précédemment libéré des restrictions que lui imposaient l'organum ou le déchant, il étouffa dans les lisières trop serrées où la carrure prétendait le con-

(1) J. Combarieu, *loc. cit.*, pp. 74-75.
(2) Id., *Ibid.*, p. 205.

tenir. Le xixe siècle, revenant à une conception plus libre et plus large de l'art, l'en devait affranchir (1). Le rythme fut traité par les compositeurs non plus comme une « arithmétique hygiénique », — mais comme un « équilibre subtil où la durée, l'intensité, la hauteur et le timbre contribuent à parts égales » (2).

X

L'évolution de la musique marque un retour au rythme naturel, — loi d'ordre et de proportion, succession nécessaire et non fortuite, dont on ne peut pas dire qu'elle est soumise au temps, mais qu'elle contient le temps (3).

Nous assistons à un affranchissement de l'art, hors des anciennes contraintes longtemps imposées par la tyrannie d'une scolastique maintenant désuète.

Après n'avoir, pendant de longs siècles, connu que l'unisson et l'octave, notre musique s'est enrichie de la quinte et de la quarte, puis de la tierce et enfin de la septième. Les dissonances d'hier sont devenues les consonances d'aujourd'hui, suivant l'ordre même où se succèdent les sons harmoniques. Mais, comme l'écrivait récemment M. Louis Laloy, il ne faut pas croire que cette remarque livre le secret total de l'harmonie (4). L'art évolue sans cesse. Bien des combinaisons sonores qui choquent encore aujourd'hui nos oreilles feront les délices de mélomanes à venir.

Naguère, l'incessante modulation des pages les plus suaves de *Tristan* ne nous avait-elle pas préparés à goûter le charme fluide des compositions de Claude Debussy ? Une tendance parallèle à se libérer de la conception théorique de la mesure est manifeste. Cette libération, que d'aucuns présentent comme un mouvement anarchique, doit être bien plutôt envisagée comme un retour aux sources saines et pures, sans que ce retour marque pour cela un renoncement aux enrichissements apportés par les derniers siècles.

(1) De Beethoven, par exemple, nombreuses sont les compositions dont le début est traité en respectant les lois de la carrure et dont le développement évolue plus librement ensuite. D'autres en sont totalement affranchies. — Cf. les remarques de Berlioz sur la carrure, à propos de *l'Obéron*, de Weber. (*A travers chants*, p. 243) : « L'emploi exclusif de la carrure contribue si cruellement non seulement à faire naître la monotonie, mais à produire la platitude .. »

(2) Cf. Louis Laloy, *loc. cit.*

(3) Schelling, cité par M. Combarieu, *loc. cit.*, p. 98.

(4) Louis Laloy : *Consonance et dissonance* (*Comœdia*, jeudi 30 avril 1914, feuilleton musical : La musique chez soi).

Et M. Vincent d'Indy a pu très justement écrire cette phrase, par laquelle je veux clore cet essai : « La mystérieuse puissance du rythme n'a jamais cessé d'agir sur les destinées de l'art, et il n'est pas déraisonnable de penser que, libre dans l'avenir comme il le fut dans le passé, le rythme régnera de nouveau sur la musique et la libérera de l'asservissement, où l'a tenue pendant près de trois siècles la domination usurpatrice et déprimante de la mesure mal comprise. »

RENÉ DUMESNIL.

POÉSIES

COMPLAINTE DE LA GUENILLE

A quoi rêvez-vous, mes frères hors la vie ?
La nuit va tomber...
On va pouvoir un peu s'évader
des deux panneaux de terre
qui sont la maison
et tout l'horizon,
le bon cimetière
des hommes de cette guerre.

A quoi rêvez-vous, mes frères les morts ?
Affalé au bord d'une tranchée,
la glaise lentement me happe les reins
et le front s'alourdit dans les paumes;

cela pèse plus qu'un madrier
un crâne d'homme tout plein des songes
de quatre années de guerre.

A quoi rêvez-vous, mes frères hors le temps ?
L'échine harassée,
le ventre criant famine,
me hantait le songe,
pesant et tranchant
comme un éclat de silex,
que j'étais un vivant.

Lentes, plus lentes encore
se sont faites les minutes...
A quoi bon regarder sa montre ?
l'éclatement sourd des marmites
et la fièvre que donne la vermine
suffisent bien à scander les heures...

Et vous,
en attendant que tout entier
les vers vous aient rongé...

A quoi rêvez-vous, mes frères hors le temps ?
A quoi rêvez-vous, mes frères les morts ?

Ah ! béni soit le jour
que la glaise gluante
me happera tout entier,
car me hante le songe
que je suis un vivant.
Depuis que cette drôlerie
s'est fichée dans mon crâne
comme une balle dans un sac
avec un claquement sec
« pac »,
mon front soudé dans les paumes
s'est fait plus lourd qu'un madrier...
mon front derrière lequel il n'y a plus
qu'une grande lâcheté.

Ah ! béni soit le jour que la glaise gluante me happera tout entier !
Vous seuls avez le droit de me juger,

Ne m'en veuillez pas trop, mes frères les morts.

Où es-tu,
cœur joyeux
de te donner
pour ton pays ?
Où es-tu,

corps joyeux
de t'évertuer
pour ton pays ?
Ame, cœur, corps,
tristes seulement
de n'avoir à donner
qu'une seule vie...
Qu'êtes-vous devenus ?

Ah ! je ne sais, ce soir,
se fait trop puissante
la complainte des membres las,
du ventre qui crie famine,
de la peau rongée de vermine,
et des nerfs qui disent :
« Assez ! »
Ah ! je ne sais, ce soir,
l'air est trop chargé de relents de gaz et de cadavre
et trop souvent nous nous sommes demandé
à chaque obus
s'il allait être trop court ou trop long,
ou bien s'il fallait dire :
« Amen ! »
Ah ! je ne sais, ce soir,
quelle si vaine haine me torture
de cet horizon d'où montent des fusées,
de cette plaine où s'est tant abattue
la trombe des obus,
qu'elle est plus trouée
qu'une peau vérolée.

Ah ! je ne sais, ce soir,
pourquoi je n'ai pas la haine
de ma lâcheté ?

Il n'est pas encore venu
le jour que la glaise gluante
me happera tout entier...

Vous ne voudriez pas parmi vous
de cette loque affalée
au bord d'une tranchée,

Mes frères les Morts.

Somme, 1918.

11 NOVEMBRE 1918

Eh quoi !
Tout s'effondre devant nous !

Nous voici haletants encore
du rude effort
et le front tout ridé des plis
creusés par notre vie
hors la vie.

La Grand'œuvre parachevée,
quelle œuvre viendra
pour nos bras ballants ?

L'exil et les rancœurs
nous avaient pourtant
taraudé le cœur
de tragiques ennuis
et la peur
agrippé les tripes
avec des griffes d'acier,
certains jours qu'il faut avouer...
tout au long de cette guerre.

Mais quelle joie viendra s'épanouir dans nos cœurs
après la joie
de la Grand'œuvre
parachevée ?

Mais quelle joie vaudra la sombre joie
de bondir avec les chars blindés
hors l'enfer d'une tranchée de départ :

l'acier n'ayant émoussé la volonté
que des tués ?

Mais quelle joie vaudra la sombre joie
d'un regard d'homme à homme échangé,
d'un regard de parfait amour,
d'un regard plongeant dans l'âme splendide
d'un inconnu,
alors que la vie de chacun
valait moins qu'une douille vide ?

Mais quelle joie vaudra la sombre joie
des retours à ce que l'on aimait d'amour ;
si courts que tout était beau sans mesure :
la nappe blanche,
des paroles toutes simples,
quelques notes mal égrenées
dans la nuit d'un silence ?

Allons, il est temps,
dis adieu à toutes les souffrances
qui t'avaient fait moins laid !

Allons, il est temps,
scelle une dernière fois ta paume
dans la paume de ton frère des mauvais jours
et puis lui dis adieu !

Souviens-toi de sa face
si pareille à ta face
après de certaines nuits...
et puis lui dis adieu.

Demain s'effacera de ton front comme du sien
le rude pli de la volonté de vivre
au-dessus de soi.

PIERRE-LOUIS DUCHARTRE.

Paris, 11 novembre 1918.

L'ÉDUCATION DES OFFICIERS

(*Suite* [1])

—

Le soldat français apprécie comme il convient la supériorité intellectuelle et l'étendue de l'instruction militaire ; il admire l'officier qui lui donne l'exemple de l'activité et du courage; il obéit sans hésitation à l'ordre du chef, mais il veut plus encore. Il veut que l'officier soit celui auquel il peut se fier et se confier, auquel il peut s'adresser sans crainte, certain d'en être compris. Il veut que le respect qu'il lui doit et la déférence qu'il lui témoigne se doublent d'une affection véritable. L'officier français doit posséder cette qualité, plus belle, plus difficile à acquérir et bien française: l'art de se faire aimer de ses soldats.

C'est une tâche compliquée que celle de se faire aimer par des centaines d'individus de caractère, d'éducation et de milieux différents, sans jamais compromettre sa dignité, sans avoir recours à une popularité facile, sans rien abandonner de son autorité. Il nous semble, cependant, qu'il est certaines règles dont un officier ne doit pas se départir sous peine d'échouer totalement près de ses hommes. S'il les méconnaît ou les néglige, il pourra forcer leur admiration, les obliger à constater ses qualités militaires, jamais il n'aura leur confiance et leur estime. Le rendement de sa troupe sera médiocre, nul peut-être.

Le soldat pardonne ou excuse assez facilement la sévérité ou la faiblesse, la paresse ou la négligence, la minutie ou l'intransigeance, mais il exige de ses chefs la justice absolue. Il

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 513.

considère qu'il a des droits et ne supporte pas qu'on les oublie. Il déteste la faveur, le passe-droit et taxe d'injustice formidable la plus légère atteinte à ce qu'il appelle son droit. C'est un des traits du caractère français : la manie de l'égalité. Le soldat qui a commis une faute comprend très bien qu'il est naturel d'être puni ; il admet même que la sanction soit sévère, mais à condition que le camarade qui commettra la même faute soit « salé » aussi énergiquement. Il en est de même des récompenses, des fatigues, des corvées, etc... Si la faveur accordée à un camarade ne le lèse en aucune façon, il en est mécontent. Ce sont des histoires de roman-feuilleton que ces récits de gens qui se font tuer à la place d'un camarade, alors qu'il faut voir, en réalité, avec quelle âpreté chaque troupier défend son tour de permission à vingt-quatre heures près.

Sur ce chapitre de ses droits, l'homme de troupe est intransigeant. Il veut sa permission à la date fixée, il veut sa demi-boule de pain (même s'il ne la mange pas toute), il veut ses deux heures de faction à son tour, bref, il veut faire respecter son droit. Si tout le monde est malheureux, il ne trouve rien à redire ; si nul ne part en permission, c'est regrettable, mais il s'en console (pendant quelque temps) ; si tout le monde attaque, « il y va » comme les autres, mais il est furieux de constater qu'il n'en est pas toujours ainsi. Il y a dans cette manie égalitaire une grande part de crainte du ridicule, de peur d'être traité de « bonnes poires ». Quoi qu'il en soit, l'officier doit éviter toute inégalité et même toute apparence d'inégalité. Les capitaines et les colonels ont tous les jours de véritables cas de conscience à résoudre : c'est un emploi moins dangereux pour un homme dont la situation est digne d'intérêt, sans cependant être de celles que la loi a prévues, c'est le devancement d'un départ en permission pour se rencontrer avec un parent, c'est une permission exceptionnelle non autorisée par les règlements, etc... Combien d'injustices ne commet-on pas au nom de la justice absolue en refusant ces demandes? Combien d'hommes ont tendance à considérer comme étant le résultat de la faveur ou de recommandations des mesures qui ne sont que stricte justice? Pour que le prestige du chef demeure intact, il faut que le soldat ait une confiance absolue en sa justice et en sa loyauté. Il faut que sa réputation de droiture et d'intégrité soit solidement établie.

Mieux vaut être juste, exagérément juste, brutalement juste que de laisser croire un instant que tous les hommes ne sont pas égaux devant la loi et les règlements militaires.

La franchise et la loyauté vis-à-vis de ses inférieurs, envers soi-même et envers ses supérieurs, constituent le caractère. Pout gagner l'estime de ses hommes, l'officier doit avoir du caractère, être un homme.

L'officier qui a du caractère a le goût des responsabilités. Il ne cherche point par des phrases ambiguës, par des artifices de style, à se ménager une possibilité de justification : il ignore « la lettre de couverture » ou l'habile et vague incidente qui lui permettra de se tirer d'affaires en « dégageant sa responsabilité ».

Avec ses supérieurs, il expose simplement et nettement sa façon de penser sans chercher à plaire ou à déplaire, sans âpreté et sans flatterie. Avec ses inférieurs, il parle franchement, sincèrement, prenant à son compte les ordres qu'il donne et en acceptant toute la responsabilité. Les chefs aiment à trouver chez l'officier auquel ils s'adressent franchise et loyauté. Les gradés subalternes savent qu'ils seront couverts, même s'ils se trompent ; aussi, ils font preuve d'initiative, travaillent avec zèle et ardeur. Quant au soldat, il se confie d'instinct à celui qu'il sait être un homme sur le caractère duquel on peut compter.

Enfin, et ceci résume tout, pour être aimé de la troupe il faut la connaître, la comprendre et l'aimer.

Il faut d'abord montrer qu'on s'intéresse à elle en s'occupant de son bien-être. Pendant la guerre, on eut parfois d'autres soucis et il fallut parer au plus pressé. De plus, il faut bien l'avouer, nous vivions sur le vieux refrain de Sambre-et Meuse : « La nuit, ils couchaient sur la dure, avec leur sac pour oreiller. » Cela parut tout naturel. Quand on s'est mis au travail, un peu tard, on a réalisé des installations relativement confortables.

Le moral accepte le coup de fouet des exemples et des discours, mais il se soutient surtout par une bonne cuisine et un logement acceptable. L'officier qui désire obtenir l'estime de ses hommes doit commencer par s'occuper de leur nourriture, de leur habillement, de leur cantonnement et de leur hygiène. Il doit songer à eux tout le temps ; à lui quand il a le temps.

Je ne connais pas d'impression plus désastreuse sur les hommes que celle de la troupe qui attend harassée, fourbue, boueuse, trempée à la porte de son cantonnement, tandis que l'officier est déjà rasé, lavé, astiqué, tiré à quatre épingles. Le premier devoir de l'officier, c'est de se préoccuper de la troupe qu'il commande, de s'assurer de son bien-être avant de s'occuper du sien, de s'oublier pour ses hommes, sans forfanterie, naturellement, par devoir. L'homme met assez longtemps à s'apercevoir de cette sollicitude active et modeste, puis, peu à peu, il constate qu'il est mieux nourri, que la viande est cuite et distribuée équitablement, que le vin n'est pas trop baptisé, que ses souliers sont réparés, que la paille est fraîche et il devine l'action efficace, persistante, jusqu'alors ignorée de son officier.

Combien de soldats ignorent encore combien il a fallu lutter, batailler, faire de démarches, mettre de gens en branle, et même réagir contre eux-mêmes pour obtenir une amélioration à laquelle ils prennent à peine attention et qu'ils croient tomber du ciel ! Et quelle joie pour l'officier de constater que, grâce à lui il y a quelques heureux de plus !

Pour s'intéresser aux hommes, il faut se plaire parmi eux, il faut aimer la troupe.

On apprend beaucoup en fréquentant la troupe ; on y apprend même l'essentiel de son métier : la connaissance du cœur humain et la psychologie des foules.

C'est en vivant avec la troupe qu'on apprend à la commander, en comprenant l'importance de certains facteurs qu'on considérait comme négligeables. En s'intéressant à ses hommes, à leur métier, à leur famille, à leurs projets d'avenir, l'officier gagne leur confiance et leur amitié. Ils ont besoin de raconter à celui qui s'intéresse à eux ce qu'ils ne peuvent dire à tout le monde. Quel est l'officier, qui, au cours de sa carrière, n'a pas reçu de véritables confidences et ne s'est pas momentanément transformé en directeur de conscience !

En fréquentant la troupe, on apprend l'art difficile de conduire les foules, on sait quelles cordes il faut faire vibrer, à quels sentiments il faut faire appel. On apprend à leur parler, on acquiert le doigté qui permet de choisir les expressions qui frappent, les mots qu'il faut dire, et surtout ceux qu'il faut éviter. Combien d'inhabiles ont commis « la gaffe irré-

parable » et se sont aliéné le cœur du troupier à tout jamais, en croyant au contraire se les attacher pour toujours. On sait, en un mot, être l'ami sans jamais être le camarade, et en restant le chef auquel on doit respect, obéissance et soumission.

Le métier d'officier peut paraître ingrat ou monotone à ceux qui ignorent quelles profondes satisfactions l'on goûte avec une troupe qu'on aime et dont on se sent aimé. Quand on a la passion de son métier, on garde longtemps son fanatisme de sous-lieutenant : il le fallait quand on était 14 ans lieutenant et 15 ans capitaine. On reste fanatique, parce que, chaque année on essaye de mieux réussir encore, parce que, chaque année, ce sont de nouveaux jeunes gens qu'il faut instruire et former, de nouveaux caractères qu'il faut étudier, de nouveaux cœurs qu'il faut conquérir. C'est un véritable apostolat qu'il faut entreprendre. Et rien n'y manque : ni la prise d'habit, ni le vœu de pauvreté !

Nous avons pu voir à l'œuvre et fréquenter les officiers d'autres armées : nous n'avons jamais trouvé chez eux des sentiments d'affection profonde pour leurs hommes que nous avons toujours constatés chez l'officier français. Les qualités de l'officier allemand, par exemple, sont appréciables. Son amour du métier est indiscutable; sa bravoure personnelle est un fait qu'il serait injuste de ne pas reconnaître ; sa valeur professionnelle est réelle; mais, pour lui, le soldat allemand est une machine à faire la guerre et rien de plus. Parmi les officiers allemands prisonniers, jamais un mot pour plaindre leurs hommes, jamais une phrase de louange à leur adresse ; au contraire, pour se justifier et pour sauver leur honneur personnel, ils les accusent.

Aimer ses hommes, chercher à lire sans cesse dans leurs yeux la reconnaissance, l'estime, la sympathie et l'affection, voilà la grande préoccupation de l'officier français ; c'est parce que l'officier est aimé de sa troupe que celle-ci l'a toujours aveuglément suivi et ne lui a jamais marchandé ni ses efforts, ni ses sacrifices. Partout où va l'officier français, il est certain d'avoir sa troupe à ses côtés. Dans l'armée française, il s'est créé de longue date, entre l'officier et sa troupe, une amitié réciproque si solide qu'elle a pu résister à toutes les tentatives de dissolution. C'est elle qui, en tempérant les rigueurs d'une discipline sévère, en a fait en même temps comprendre la

nécessité et accepter les conséquences. Aimons nos troupiers, nos merveilleux soldats de France; ils le méritent tant. Et vous, soldats français, qui avez compris toute l'affection de vos officiers, donnez-leur la vôtre. Ils n'en demandent pas davantage.

§

Il est de toute évidence que la fin du système de la nation armée va nécessiter une transformation profonde de notre organisation militaire. Que le militarisme prussien soit chose inhérente à l'âme allemande, c'est certain; qu'un parti puissant ne médite et ne prépare une revanche, c'est vraisemblable; que la Société des Nations puisse difficilement soutenir un rôle de Croquemitaine, c'est possible : il n'en est pas moins vrai que la France ne peut soustraire un demi-million d'hommes à la bataille économique de demain, en entretenant sous les armes les mêmes effectifs qu'avant la guerre. Le danger imminent qui nous menaçait depuis vingt-cinq ans est écarté, une nouvelle base s'impose à notre organisation militaire. Et où peut-on en chercher les principes, sinon dans l'étude des enseignements de la guerre actuelle? Les esprits audacieux ne sont pas à craindre, mais les esprits faux le sont terriblement.

« A défaut de l'expérience du combat, c'est la cohésion, la confiance réciproque, l'habitude de la vie commune, l'instruction et l'éducation militaire, et surtout les cadres, qui font la valeur de la troupe... Aussi les meilleures troupes sont-elles les troupes du recrutement national, quand elles sont animées d'un patriotisme ardent, solidement encadrées et instruites. » Quel que soit l'édifice militaire que nous construirons, il ne vaudra qu'autant que vaudront les cadres qui en formeront l'ossature.

Nous pensons avoir suffisamment insisté sur les qualités de vigueur et d'activité physiques qui doivent être exigées des officiers. La sélection ne saurait être assez rigoureuse, c'est l'avis de tous.

Par contre, les opinions diffèrent au sujet de l'instruction générale. Scientifiques et littéraires se livrent volontiers bataille. La question a son importance quand on songe que l'officier gardera pendant toute sa carrière une empreinte profonde de son éducation scientifique ou littéraire. Tel général, ancien Polytechnicien, est habile stratège et froid calculateur;

tel général, ancien Saint-Cyrien, est excellent tacticien et parfait psychologue. On pourrait en citer d'illustres exemples.

Pour ceux qui pensent que la victoire est uniquement une question de matériel nombreux et perfectionné, la supériorité de la culture scientifique ne fait aucun doute. La guerre a utilisé les dernières découvertes ; elle en a même suscité. Tout ce qui était dernier cri, à peine sorti du laboratoire était immédiatement appliqué en grand dans les usines et aux armées. Ceux-là veulent non seulement des scientifiques, ils insistent même sur la nécessité d'une spécialisation à outrance dont la guerre a montré la nécessité.

Nous avons indiqué, dans les pages qui précèdent, les qualités essentielles de l'officier. Nous ne croyons pas qu'une instruction exclusivement scientifique soit susceptible de les leur faire acquérir. Par contre, nous sommes persuadé qu'un officier sera incapable de bien connaître son métier si une solide instruction scientifique lui fait défaut.

L'instruction générale donnée aux officiers doit être conçue dans un esprit très éclectique. Réduite au bagage littéraire d'un bon élève de la classe de philosophie, elle est manifestement insuffisante. Elle rend l'officier incapable de rien comprendre à l'importance de découvertes scientifiques récentes, ignorant même la signification des termes qu'il entendra sans cesse employer par ses canarades, incapable d'expliquer à ses hommes la valeur des nouvelles méthodes et des récents matériels, incapable de tenir une conversation avec l'un de ses soldats. Quelques années après sa sortie de l'école, il paraîtra ignorant, routinier, borné, ridicule.

L'instruction scientifique à donner aux officiers ne doit pas être considérée comme un but en soi, mais bien plutôt comme un moyen de former des esprits clairs, réfléchis, aimant l'exactitude et la précision, raisonnant vite et juste.

Il importe moins de faire appel à leur mémoire en leur fascinant le cerveau de noms, de dates, de chiffres, de formules que l'on trouve dans n'importe quel manuel, que de leur donner des bases précises et bien établies qui leur permettront d'acquérir ensuite par le travail personnel le complément nécessaire à la connaissance parfaite de leur spécialité. Le danger, c'est de faire des demi-savants, des primaires supérieurs, qui ne peuvent vivre le présent qu'en l'assimilant à une date

historique, barrent la route à l'avenir avec une formule et enferment l'âme humaine entre les signes d'une équation.

La culture littéraire doit précisément contribuer à former des esprits ouverts, aux idées larges et généreuses, des chefs au jugement droit, capables de diriger, de comprendre et d'aimer leurs hommes. C'est elle qui leur apprendra les grandes idées françaises de respect de l'individu, de libre recherche et de science désintéressée. C'est elle qui leur dira, comme on le rappelait récemment aux élèves de l'École Normale Supérieure, « les trésors amassés par la France au cours des âges, le reliquaire de ses souvenirs, la culture qu'elle a reçue de la Grèce et de Rome, les humanités qui ont formé l'âme de nos pères et qui nous ont donné à nous-mêmes, avec le goût des principes généraux, le sens de l'ordre et des proportions ». La culture littéraire n'a pas l'application pratique immédiate de la culture scientifique, mais ses effets sont plus profonds, plus durables et des plus heureux.

A cette culture littéraire il faut rattacher l'étude des questions économiques et sociales, dont l'officier entend sans cesse parler autour de lui. Comment admettre aujourd'hui que l'officier puisse remplir sa mission de conducteur d'hommes, s'il ignore les préoccupations qui les agitent et les théories qui les sollicitent? Il est véritablement curieux de constater qu'on nous oblige à nous intéresser aux spéculations de Law ou à la constitution de l'an II, et que bien peu savent ce que c'est qu'une Banque d'émission ou l'histoire du mouvement social au XIXe siècle. Pour s'entretenir avec ses soldats, pour leur expliquer le danger de certaines théories funestes pour la France, l'officier doit pouvoir utiliser d'autres textes que ceux des journaux que l'homme lit comme lui, et appuyer son raisonnement sur d'autres arguments que ceux qu'on invoque dans les salons.

Notre enseignement secondaire, puis celui des classes spéciales préparatoires aux grandes écoles militaires, est tout indiqué pour donner aux futurs officiers l'instruction générale dont nous avons donné un aperçu. Il apparaît comme indispensable de donner aux professeurs le temps nécessaire pour préparer leurs élèves. Il est téméraire de prétendre juger les aptitudes physiques et intellectuelles d'un jeune homme de 17 ans. Nul ne devrait pouvoir se présenter à un examen

sérieux avant 20 ans. On serait sous-lieutenant à 23 ans. Quoi d'extraordinaire à cela, puisqu'il s'agit de commander à des jeunes gens de 21 ans? Quel est le malade qui aurait confiance en un médecin de 20 ans? Avec les limites d'âge inférieures actuelles, nous assistons à une véritable course d'enfants. Jadis, il était fort honorable d'être bachelier à dix-huit ans. De nos jours, il n'y a plus que des petits prodiges qui sont tous bacheliers à 16 ans! Or la capacité d'absorption intellectuelle est limitée par le temps. Comme il est vraisemblable que les fils ne sont ni beaucoup plus intelligents, ni beaucoup plus travailleurs que leurs pères, il faut en conclure que leur instruction édifiée à la hâte est fragile, approximative, strictement limitée au programme et même aux manies des examinateurs. Il est dangereux et vain de prétendre construire sur de telles bases.

Nous pensons que la guerre a grandement augmenté le nombre des partisans de l'école militaire unique. Avant et surtout pendant la guerre, tous les règlements et toutes les instructions ont insisté sur la nécessité de la liaison des armes, sur le rôle primordial de l'infanterie au profit de laquelle toutes les armes doivent travailler. Connaître l'infanterie, ses propriétés, son armement, ses méthodes de combat, ses faiblesses, sa force, ses exigences, telle est la base de l'instruction des officiers. D'autre part, le nombre et l'importance des armes spéciales se sont accrus dans des proportions insoupçonnées, — d'où nécessité d'avoir des officiers parfaitement spécialisés dans leur arme.

Un système analogue à celui de l'Ecole Polytechnique nous semble indiqué, c'est-à-dire celui d'une école où les élèves recevront une instruction générale complémentaire et une éducation militaire communes, puis iront poursuivre dans des écoles de perfectionnement les études nécessaires à l'exercice de leur spécialité. Quant à l'École Polytechnique, elle ne nous paraît pas indispensable pour former des artilleurs ou des sapeurs. Chacun sait que la situation d'officier d'artillerie était pour beaucoup de Polytechniciens une position d'attente, et que chaque promotion comptait à peine une dizaine d'officiers d'active quelques années après sa sortie de l'école. Il est donc logique d'envisager le fonctionnement d'une grande école purement militaire, où artilleurs, fantassins, télégraphistes,

aviateurs, sapeurs, tankistes recevraient la même instruction, apprendraient à connaître les diverses armes, acquerraient des notions de diverses spécialités, de manière à permettre à chacun de choisir selon ses goûts et ses aptitudes, afin d'aller ensuite les développer par l'étude et l'entraînement dans une école de perfectionnement.

Une école unique au niveau intellectuel élevé réalisera dès l'origine la liaison des armes si difficile à obtenir. Une école analogue, avec des programmes d'entrée plus faciles, pourrait fonctionner pour les élèves provenant du rang. Ce serait dangereuse chimère que de chercher un nivellement par le bas, et ce serait donner à penser que les principes démocratiques ne peuvent trouver leur satisfaction que dans une médiocrité générale.

C'est par la pratique journalière, bien plus que par l'enseignement, forcément théorique des écoles, que les officiers perfectionneront leurs qualités d'instructeurs. Le soldat français a l'esprit éveillé et curieux. C'est en lisant dans les yeux de son auditoire que l'officier s'apercevra de l'efficacité de son enseignement et découvrira le procédé le mieux adapté à la spécialité qu'il enseigne et à la mentalité de ceux qui écoutent. Il apprendra à oublier les formules des manuels et des cours pour y substituer le mot qui porte, la comparaison qui frappe, l'expression que l'homme retient. Il s'apercevra qu'en évitant le langage trop technique ou trop prétentieux il peut instruire en causant, semer pendant un repos quelques idées justes et saines, dont il restera toujours quelque chose. Ce n'est pas dans les écoles qu'on apprend l'art de dire simplement les choses compliquées, ni la manière de concrétiser les choses les plus abstraites, mais on apprend à les connaître, et, en matière d'instruction de la troupe comme ailleurs, ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Il faut en outre remarquer que la guerre actuelle a montré la nécessité de disposer de camps d'instruction étendus, dans lesquels les militaires sont maîtres chez eux. Le souci d'éviter les dégâts aux cultures, aux abords des garnisons, rendait avant la guerre excessivement difficile toute instruction sérieuse. Et il n'était cependant pas sans cesse question à ce moment-là de tranchées, crapouillots et tanks. L'instruction intensive, qui sera la conséquence nécessaire de la réduction

de la durée du service, nécessitera de vastes terrains où la troupe pourra évoluer librement avec ses canons, ses tanks, ses voitures, ses avions, réalisant ainsi effectivement la liaison, des armes au combat. Certaines parties de l'ancien front particulièrement arides ou dévastées, presque impossibles à remettre en valeur, pourront être ainsi utilisées. C'est dans ces camps vastes et bien aménagés que les officiers pourront perfectionner l'instruction de leur troupe, en même temps que la leur, c'est là surtout que se développeront l'estime et la confiance réciproques qui sont pour l'officier la meilleure récompense de ses efforts, et pour l'armée une certitude d'avoir rempli sa mission.

Les qualités morales que nous avons considérées comme indispensables aux officiers ne sont le privilège d'aucune classe sociale; ce sont les qualités par excellence de tous les Français. Nous aimons à croire que le vieux cliché de l'officier défenseur né du Trône et de l'Autel, aristocrate par définition bourgeois par principe et réactionnaire par éducation, a désormais complètement disparu de la circulation. Les cinq années qui viennent de s'écouler ont permis à chacun de se rendre compte de la mentalité des officiers. Nous affirmons, au contraire, que le corps des officiers est le plus accessible aux idées nouvelles et généreuses, à condition qu'elles soient réalisables et françaises. Nulle part l'indépendance d'esprit n'est plus absolue et nulle part l'opinion de chacun n'est plus honnêtement respectée. Fils d'aristocrates et de bourgeois ! qu'on consulte plutôt la liste des généraux actuels et l'on sera édifié à ce sujet. Le mot connu : Saint-Maixent est l'école des fils de généraux et Saint-Cyr l'école des fils de gendarmes, contient beaucoup de vérité, malgré son apparence paradoxale. Il faut avoir moins de fortune pour devenir officier que pour devenir avocat, médecin ou député. Défenseurs du trône et de l'autel ! Ils les ont alors bien mal défendus. Défenseurs de la France, tout simplement, défenseurs de tout ce qui est juste, noble, généreux comme l'âme française. Soit qu'il s'agisse d'enseigner aux conscrits de France leurs devoirs de citoyen et de soldat, soit qu'il s'agisse de les conduire à la bataille pour sauver la liberté menacée, l'officier n'a nul besoin d'être inscrit à un groupe politique ou d'appartenir à un parti. Il n'a nul besoin d'un stimulant supplémentaire pour s'acquitter loyalement de

sa fonction ou pour remplir bravement son devoir ; une haute valeur morale, un sentiment élevé de sa mission, un amour sincère pour ses hommes, un patriotisme ardent lui suffisent. La guerre l'a prouvé.

Nous avons évité, au cours de cette étude, de faire une distinction entre les officiers d'active et les officiers de réserve. Tout ce que nous avons dit s'applique également aux uns et aux autres. Cette guerre a montré suffisamment l'importance du rôle des officiers de complément pour qu'il importe de les choisir et de les instruire avec soin. Les Anglais, qui ont en aussi haute estime que nous la bravoure personnelle, ont eu quelques déboires en voulant faire des promotions trop hâtives, et ont tenu ensuite grand compte de la situation sociale de leurs officiers de réserve. Les Américains, qui sont tout aussi démocrates que nous, ont été amenés, sous peine d'impossibilité à obtenir une discipline de leurs hommes, à ne désigner que des gens ayant, dans la vie civile, l'habitude de commander et de diriger.

Dans l'armée française nous possédions des habitudes assez fortes et une discipline assez bien établie pour nous permettre d'être moins exclusifs dans ces désignations. Nous avons bien fait, et les officiers de complément ont été tout simplement merveilleux. Désormais, il faudra faire intervenir d'autres considérations, puisque nous n'aurons plus la consécration immédiate du champ de bataille. C'est parmi les jeunes gens possédant une solide instruction générale, parmi ceux qui sont habitués à donner des ordres, à conduire des travaux, à diriger l'opinion, qu'il faudra recruter les officiers de réserve. La solution peut déplaire aux idéalistes à tout prix, mais il faut voir le but, envisager la réalité et se plier à ses exigences, au lieu de se heurter à l'irréalisable et de conduire aux pires échecs.

§

Les officiers français forment un corps qui a ses traditions, ses habitudes, son esprit, ses principes. Les magistrats, les professeurs, les industriels n'ont-ils pas eux aussi les leurs et ne subissent-ils pas eux aussi l'inévitable déformation professionnelle ? Il faut reconnaître que ce traditionalisme est favorable au développement des sentiments de conscience professionnelle qui les imposent au respect de tous. C'est grâce à

cet esprit d'union que l'armée a pu traverser, sans être trop affaiblie, cette période tourmentée pendant laquelle elle fut d'autant plus violemment attaquée qu'elle se défendait moins. Près de son chef, près de ses camarades, près de ses hommes, chacun trouvait affection, estime et encouragement.

C'est aussi dans l'intimité de la famille que chacun trouvait le mot qui réconforte et la parole qui donne l'espoir, parce que l'officier trouve toujours dans sa famille le même idéal, le même sentiment du devoir, le même souci de tout sacrifier à l'honneur professionnel. Il ne nous appartient pas de dévoiler ici toutes les misères cachées, toutes les privations supportées en commun des nombreux ménages d'officiers sans fortune, lesquels, nous le répétons, sont légion. Avec un traitement de famine, pour sauver les apparences, mari, femme et enfants ont connu des jours douloureux. Seules, les femmes pourraient dire par quels miracles d'économie, par quels prodiges d'art féminin elles ont pu donner l'illusion du confortable et même du luxe. Faisant partie de la grande famille militaire, elles s'étaient attachées à lui conserver ses traditions et sa dignité. On a pu tracer de vivants portraits de la colonelle autoritaire et de la commandante atteinte d'avancité. Mais les héros de romans sont toujours des exceptions. A côté de ces femmes superbes, il y avait la foule de celles dont on ne parle jamais, parce que la modestie convient au travail et à la pauvreté ; à côté, il y avait la misère dorée, dont la dorure fanée n'attirait même plus personne. Le temps des brillants partis était passé et nul père ne se souciait de donner sa fille à un officier qui n'apportait que sa loyauté, quelques espérances, fort peu de prestige et 210 francs par mois.

Nous touchons ici le point essentiel. A notre avis, les préoccupations actuelles des officiers sont plus d'ordre moral que d'ordre matériel. Sans doute, ils attendent avec impatience que la solde d'un capitaine se rapproche autant que possible de la paye d'un balayeur et que celle de commandant soit comparable au mois d'un bon ajusteur. Mais ils attendent surtout que l'armée et le corps des officiers français retrouvent, à l'issue de cette guerre, la confiance, le respect, la considération qu'ils ont tant mérités. C'est là la véritable raison de la crise que nous avons connue. Avant la guerre, l'armée ne trouvait plus à recruter ses cadres, tant l'indifférence était grande.

Les candidats aux écoles militaires étaient en nombre si infime qu'on en fut réduit à admettre des candidats ayant obtenu la moyenne de 7 sur 20 ; les officiers de complément étaient introuvables, et il fallut faire aux jeunes gens des avantages inouïs et d'une inégalité choquante pour en découvrir quelques centaines, alors qu'il en manquait des milliers ; d'excellents officiers quittaient l'armée avec amertume et allaient chercher ailleurs liberté et fortune. La crise était grave, bien moins parce que les traitements étaient insuffisants, que par suite de la diminution du prestige de l'officier. L'indépendance d'esprit était menacée, la franche camaraderie allait diminuant, les satisfactions de métier étaient minimes, les honneurs et le prestige quasi nuls, les adversaires chaque jour plus audacieux et menaçants.

Nous voulons espérer que la guerre et la victoire auront changé quelque chose, et que les officiers trouveront désormais les satisfactions matérielles et morales auxquelles il leur semble raisonnable de prétendre. La nouvelle loi sur les soldes vient de leur donner une précieuse satisfaction.

Les officiers ne veulent nullement former une caste. Il ne leur vient pas à l'esprit de demander les lois spéciales de l'aristocratie allemande. Ceux qui ont la hantise du coup d'Etat peuvent se tranquilliser. Ils ne sont d'aucun parti et demandent même qu'aucun parti ne les revendique comme étant les siens. Ils sont Français, républicains et hommes de bonne volonté.

Ils demandent à être respectés, aidés et encouragés. Ils ne veulent plus être sournoisement attaqués et médiocrement défendus. Ils désirent la confiance et l'estime auxquels un long passé d'honneur et de dévouement leur donne quelque droit. Ils désirent enfin être aimés par le peuple de France qu'ils ont sauvé de l'esclavage et conduit à la victoire.

Pour cela, il faut qu'ils conservent leurs traditions de patriotisme profond, de respect de la loi, de respect de l'individu, de culte de l'honneur. Il faut qu'à la qualité d'officier s'attachent les idées de loyauté, de probité, de conscience et de dévouement qui en ont toujours été les attributs. La propriété du grade que la loi de 1832 leur a conférée devra être soigneusement respectée, et aucun abus ne devra être toléré. Il est regrettable, à mon sens, que les journaux fassent grand

tapage autour du capitaine X, du lieutenant Y et du sous-lieutenant Z, inculpés dans quelque louche affaire. On s'aperçoit ensuite que le capitaine X est un politicien qui a quitté l'armée depuis longtemps, que le lieutenant Y est avocat et que le sous-lieutenant Z est un mauvais sous-officier, dont le colonel n'avait pas voulu accepter le rengagement. Mais le paysan ou l'ouvrier qui ignorent ces détails en concluent seulement qu'il y a des officiers qui sont des traîtres. Et cette conclusion fausse nuit énormément à l'ensemble. On généralise vite en France.

Il faut, en outre, que les officiers méritent par leurs qualités professionnelles la confiance et le respect qui s'attachent d'habitude au savoir. Dans l'armée de demain il faudra préférer la qualité à la quantité. Les prochaines lois militaires devront assurer le recrutement de l'armée et celui de ses cadres. Il est évident qu'elles imposeront aux officiers de nouvelles obligations : participation à l'éducation de la jeunesse, stages aux armées d'occupation, qui auront seules des effectifs suffisants pour permettre l'instruction dans de bonnes conditions, séjours à l'étranger, aux colonies, déplacements fréquents, etc... Une sélection s'imposera tout en ménageant les droits acquis, et l'on peut en apercevoir la possibilité par l'abaissement des limites d'âge, les retraites proportionnelles, les emplois civils, l'offre de situations honorables et convenablement rétribuées.

Il faut enfin que les éducateurs de la jeunesse, parents et professeurs, apprennent à leurs élèves à aimer la France et l'armée, à respecter ses officiers et ses chefs. Le père de famille, tenant son enfant par la main, lui apprendra à se découvrir devant le drapeau, et nous espérons qu'au lieu de lui dire comme jadis : « Enfant, ne regarde pas. Ce sont des buveurs de sang et des traîneurs de sabre », il lui dira : « Enfant, regarde et souviens-toi. Grâce à eux, tu seras citoyen libre de la France victorieuse. »

ROGER MAURICE.

PROPOS SUR LE CINÉMA

—

Une question se pose souvent, à laquelle il ne nous semble point possible de répondre. Comment nos parents pouvaient-ils se passer des commodités ou des distractions qui nous sont devenues indispensables ? Comment remplissaient-ils les heures vides, ceux-là qui ne connaissaient ni les joies de la bicyclette, ni la rapidité de l'automobile, ni les péripéties du brigde, ni les plaisirs du tango, du tennis, du fox-trott ou du golf ?

A mesure que la civilisation devient plus raffinée, l'homme cherche plus d'auxiliaires contre l'ennui qui le menace. Plus se complique le mécanisme de sa pensée, plus il a peur de penser. Quand on songe aux journées interminables où le barbare restait en face de lui-même à ne rien faire ! Ne rien faire, l'homme de nos jours ne s'y résigne pas. Si agitée, si fiévreuse, si encombrée d'occupations vaines que soit sa vie, il trouve encore des instants à combler avec des occupations plus vaines encore. Faites-lui cadeau d'une distraction nouvelle, il s'arrangera pour lui donner toute la place qu'elle mérite, sans pour cela négliger une seule de celles qu'il avait adoptées.

Car il ne faut pas rester en face de soi. Voilà l'essentiel. Il ne faut pas avoir le temps de ne rien faire, le temps de rêver, ni de réfléchir, ni de regarder le spectacle de la vie, ni d'en écouter les silences impressionnants, ni d'en subir l'angoisse ou l'exaltation.

Contre tout cela, appelons à notre secours toutes les forces du dehors. Jadis on causait, on fumait, on buvait de l'alcool, on allait au café. Aujourd'hui, mêmes plaisirs, auxquels

d'autres s'ajoutent, qui deviennent immédiatement aussi nécessaires.

Imaginez la détresse de certains fervents du bridge auxquels le droit de jouer serait soudain retiré. Certes, vous avez vu, pendant la guerre, de ces gens qui, jadis, ne concevaient pas une journée sans une course ou une promenade en auto. Quel désarroi pour eux lorsque s'ouvrit l'ère des restrictions ! Avec trois heures de bridge et deux heures d'auto, on a la satisfaction d'un après-midi bien rempli. Rien à regretter. Le destin est magnifique... Et, le soir, cinéma.

Le cinéma, ressource suprême ! Dernière invention ! Inestimable présent du Destin ! Avec le cinéma, que le film soit bon ou mauvais, la salle confortable ou pitoyable, l'orchestre imposant ou réduit à l'unique piano, n'importe ! Vous êtes sauvé. La soirée est escamotée. La digestion se fera dans la béatitude, et vous atteindrez à votre insu les bonnes heures nocturnes où l'on est enfin préservé contre l'inutile pensée, les heures où l'on dort.

Le jour suivant, ou la semaine suivante, on recommence. La tentation est trop forte. Comment résister ? C'est là, tout près, au bout de la rue. Pas de toilette à faire : « On y va comme on est. » La dépense est minime. Quoi qu'il, arrive on ne regrettera pas son argent.

Et l'on y va. Oh ! sans grand enthousiasme. La plupart du temps on ignore le programme du spectacle. Sauf en de très rares occasions, rien de spécial ne nous attire, pas la moindre curiosité d'art ou d'intelligence, pas même l'espoir de sensations violentes ou la perspective du fou rire. Rien. En réalité, on ne quitte pas sa maison pour aller au cinéma, on va au cinéma pour quitter sa maison.

On y va par lâcheté, et par lâcheté on y reste. Au théâtre, si la pièce est mauvaise, vous sifflez ou vous vous retirez. Avez-vous jamais vu quelqu'un manifester son irritation au cinéma, ou s'en aller parce que le film dépasse les bornes de l'absurde et de la bêtise ? On se cramponne jusqu'au bout. On espère jusqu'à la dernière minute.

Espère-t-on même ? Non. On se résigne. On accepte. « Dieu que c'est idiot ! » Et l'on sourit avec complaisance. On reste obstinément.

Et l'on y retourne même ! On y retourne cent fois encore !

Et cependant, vous qui succombez à la tentation, vous êtes un artiste, un homme cultivé, tout au moins un brave bourgeois qui a du goût, ou bien un ouvrier qui choisit son plaisir et l'apprécie à sa juste valeur.

Alors ne devons-nous pas admettre qu'il y a, tout de même, sur l'écran, autre chose que ce que l'on y voit au premier coup d'œil ? et dans le spectacle du cinéma autre chose que ce que l'on y va chercher ? Quelque chose de plus subtil, de plus mystérieux, de plus complexe et de plus simple, de plus vulgaire et de plus ingénieux ?...

§

C'est un dimanche. En province. Un jour de fête. Un jour de pluie. On pourrait dire quatre dimanches superposés ! Une somme d'ennui intolérable...

Les cloches brutales, joyeusement péremptoires, entrent dans ma chambre, abîment le silence et défigurent les choses familières. Par la fenêtre un paysage de banlieue s'offre, morne et gris, sous un voile d'eau. Une pluie fine et assidue. Celle qui attriste, mais n'emprisonne pas.

Que faire ? Comment lire, rêver, travailler dans ce tapage et cet ennui ? Comment lutter contre la rigueur d'un tel sort ?

Au bout de l'avenue, le tramway passe. Il mène au cinéma. Pourquoi pas ?...

Sur la grande place la foule se presse. A l'entrée du théâtre on refuse du monde. L'affiche est pourtant bien inquiétante. D'un symbolisme exaspéré, elle présente un cœur saignant, un calvaire, un casque et une épée, des sabots d'enfants dans une grande cheminée, au-dessus de laquelle se dresse, barbu et couronné, un imposant père Noël. Evidemment, c'est très risqué. Mais il faut bien le tuer, ce dimanche !

Et j'entre, et je demeure là trois grandes heures. Et je regarde des films où il n'y a aucune ingéniosité, aucune imagination, aucune lueur d'esprit, aucune aventure extraordinaire, de ces films qui tombent dans les ténèbres de l'oubli sans qu'il en reste rien au creux de notre mémoire.

Qu'est-ce donc alors ? Quelles sont les causes pour lesquelles je m'en vais de là avec la conscience de n'avoir pas perdu mon temps, et pour lesquelles j'y reviendrai au prochain dimanche, au premier jour où pèsera sur moi la tristesse des heures ?

§

C'est de la vie d'abord ! La vie, qui nous intéresse toujours par-dessus tout. La vie, quelle qu'elle soit, médiocre ou magnifique, pauvre ou exaltée, subtile ou grossière, belle ou laide. La vie sous toutes ses formes. Des êtres, des bêtes, des insectes. Arbres, plantes, fleuves, mer, pluie ou soleil. La terre et tous les éléments. Et tous les mouvements de toutes ces forces, mouvements inconscients ou volontaires, sublimes ou absurdes, misérables ou infinis ! Ah ! que m'importait tantôt l'affabulation niaise qui se déroulait devant moi ! Les images multiples se succédaient sans relâche, m'apportant des flots de vérité et de réalité.

Au service d'un travail médiocre l'objectif aveugle, avide, avait dérobé des trésors, des horizons magnifiques, des espaces lumineux, des bois palpitants, des prairies adorables, des montagnes grandioses, des stalactites de glace. Et surtout, et sans cesse, il avait volé du soleil! partout le soleil se glissait et s'insinuait, jouant sur les formes et sur les choses pour les exalter et les glorifier. Il y avait aussi des créatures qui passaient, riant, pleurant, blasphémant ou chantant. Je ne sais pourquoi, mais c'était la vie ! La vie qui est tout et qui n'est cependant qu'une cire molle et malléable entre les mains de chacun.

Je l'ai vue ce jour-là, sur l'écran, cette vie qui nous appartient, que nous maudissons sans cesse, et que nous devrions remodeler avec amour à chaque nouvelle aurore. Pauvrement, en noir et blanc, sur un petit carré de toile, sans le secours des mots, en dépit d'une histoire sotte, elle m'est apparue dans ses aspects multiples, admirables ou stupides, toujours immenses et respectables.

Je l'ai vue, non pas factice et transposée comme au théâtre où la vérité s'échappe par la brèche d'un quatrième mur illusoire, mais simple, réelle, entre les quatre murs d'une chambre, d'un salon, d'une mansarde, où, comme un œil indiscret, l'objectif s'introduit pour surprendre un peu de cette humanité qui nous passionne.

Je l'ai vue dans sa diversité infinie. En un moment j'ai parcouru le monde entier, mes yeux ont voyagé du pôle nord au pôle sud, connaissant tout, pénétrant partout. Sans chercher, sans vouloir, sans réfléchir, sans tourner des pages, sans le

moindre effort, j'ai remporté le maximum de visions vraies, d'images naturelles. La science nous amuse, le document nous intéresse, les voyages nous divertissent, et si, trop souvent, le drame allie l'ingénuité d'un Berquin au romantisme le plus absurde, nous le supportons cependant, car il ne peut détruire la force du réel et du vrai dans lequel il se déroule. Nous en sommes quittes pour songer une fois de plus combien les conflits des hommes sont misérables en regard de la nature superbe et des bêtes paisibles.

Et c'est d'abord à cause de cela, de cette glorification de la réalité que l'on pourrait, il me semble, définir le cinéma : une expression merveilleuse qui prend place entre l'art et la vie, mais plus près de celle-ci que de celui-là.

§

Ce n'est pas seulement la vie qui nous apparaît au cinéma dans sa profonde réalité. C'est la nature elle-même. Nous l'y admirons et la goûtons autrement, car nous la surprenons sans qu'aucun de nos sens en soit ému.

Si je me promène dans un champ, dans une forêt, dans un jardin, je participe aux choses qui m'entourent. J'en suis traversée avant que d'en être avertie. Leur charme, pour moi plus ou moins grand, subit mon humeur plus ou moins heureuse. Si je les respire, si je les touche, elles se transforment. Le souffle qui passe sur la neige, en glaçant mon visage, modifie ma vision. Le soleil me heurte. La pluie me gêne. Le printemps m'angoisse. Au cinéma, la grâce personnelle des choses m'est révélée, car mon plaisir est détaché. Je considère et je décompose en ses éléments la force déchaînée du terrible vent qui ne me bouscule pas. L'autre jour j'ai vu sur l'écran une vague qui tenait tout le cadre, une vague immense qui s'élevait transparente, géante, dans la lumière. Je ne saurais décrire son aspect féerique et formidable, mais je savais la traîtrise de la mer, et je l'ai vue! J'ai vu en cet instant sa face hypocrite et mauvaise, superbe et si dangereuse.

Ainsi de mille beautés, que nous voyons sans cesse, et que nous voyons mal, parce que nous les sentons en même temps. « Mon Dieu! faites que je sorte de toutes choses pour mieux les contempler! » s'écriait je ne sais plus quel philosophe. N'est-ce pas juste ? Quand nous croyons contempler, nous subissons encore, nous échangeons. Pour vivre totalement,

nous sommes trop armés, ou pas assez. Il nous faudrait des antennes, des tentacules, le flair des chiens, et tant d'autres armes encore! Il nous faudrait surtout pouvoir en isoler à volonté le fonctionnement, afin de posséder la puissance entière de chacun de nos ressorts. Mais c'est à la fois que je sens, que je touche, que je respire et que j'écoute. N'est-ce pas trop, ou n'est-ce pas trop peu ?

Au cinéma, il y a unité de perception. Un seul de nos sens est en éveil, et c'est le plus exercé et le plus indulgent. L'ouïe ne reste-t-elle pas très souvent au repos? Indifférentes aux mille bruits qui constituent notre silence habituel, nos oreilles vivent dans une certaine oisiveté et sont moins contaminées par la banalité. Mais nos yeux! Il faut bien toujours voir, toujours regarder, toujours subir des spectacles que nous ne choisissons pas. Les rues, les maisons laides, les magasins remplis d'objets déplaisants, les couleurs offensantes, les affiches, les réclames, les images criardes, autant d'injures et de coups pour notre vue. Sans compter les contrastes déplorables, la chambre d'hôtel et le musée, les coulisses et le spectacle, le palais et l'hôpital, la campagne et la gare, et tout ce que l'on aperçoit, que l'on devine, que l'on ne peut pas ne pas voir! Nos pauvres yeux contents ou pas contents enregistrent toujours. Ils sont tellement adaptés à ce travail forcené que, la nuit encore, abandonnés à eux-mêmes, quand notre conscience a fui sous le double manteau des ténèbres et des paupières, ils fabriquent encore des visions!

Et c'est pourquoi ils acquièrent une bienveillance qui leur fait supporter des visions élémentaires et possèdent une éducation qui les ramène par lassitude aux images simples, aux formes réelles que l'art ne transpose ni n'ennoblit.

Cependant, j'avoue que j'ai souvent fermé les yeux au cinéma. Le spectacle était trop niais et l'ombre si propice!

Et c'est ainsi, en libérant mes regards à l'aventure, qu'il m'a semblé surprendre les agréments épars et divers qui inconsciemment nous retiennent là, passifs et résignés... Un bois nous apparaît, si parfaitement surpris que nous croyons sentir l'odeur de la terre humide. Une plaine ondule sous le soleil, et c'est tout l'été. Un enfant joue, un chien court, un navire s'élance. Voici des Japonais dans un paysage inconnu, des Arabes dans une rue éclatante. Et, tout à coup, c'est une femme

qui pleure. Nous ne savons pas pourquoi, nous n'avons pas suivi le drame, nous l'ignorons, c'est une inconnue, et pourtant elle nous émeut quelquefois plus qu'une héroïne de théâtre, qui, pendant trois actes, aura crié, peiné, gesticulé, pour capter notre cœur.

§

Et voilà aussi une des grandes beautés du cinéma. Il nous apporte, telles des pierres précieuses, les plus petites nuances du plus profond de l'âme. Quand nous passons dans la rue, et que nous voyons une femme ou un gamin qui pleurent, avons-nous besoin de savoir leur histoire pour être émus? Non, c'est la toute-puissance des larmes qui nous prend le cœur. La grande, l'irrémédiable pauvreté du théâtre, c'est que les mouvements secrets y sont perdus. Ils sont trop loin, ils tombent en route. L'âme véritable est dissimulée sous un texte qui lui est étranger, comme les traits sont dissimulés sous le fard. Certes, je l'avoue, le grossissement des visages sur l'écran est peu esthétique, mais combien il nous apporte de vie intense et profonde! On pourrait presque dire que c'est de l'anatomie psychologique, tant il décompose les mouvements de l'émotion, de la douleur ou de la joie. Il nous les montre presque par l'intérieur à force d'en grossir l'aspect. D'ailleurs, toute expression trop marquée est une grimace, la discrétion est indispensable. L'artiste doit sentir vivement et laisser voir très peu.

Cette femme qui souffre est complètement immobile, je vois son menton qui tremble à peine, et sa lèvre qui frémit. Son visage incliné de côté, ses cheveux rejetés en arrière, me présentent l'une de ses tempes où les veines se gonflent. La contraction légère de son cou me fait deviner sa gorge serrée par la douleur, et cette douleur me gagne souvent plus profondément que celle de l'actrice qui parcourt la scène, déchire son mouchoir, tord ses bras, halète, palpite, vocifère, se démène frénétiquement, désespérément, pour envoyer à vingt-cinq mètres de sa poitrine la représentation d'une émotion qui ne saurait y habiter.

Est-ce pour ces raisons que le cinéma laisse passer l'âme mieux que le théâtre ? Cela vient-il aussi du silence des personnages ? Croyons-nous davantage aux regards sans voix ? aux sourires sans paroles ? Les âmes sont-elles plus nues de

se montrer seulement vêtues de formes ? Sans doute, car l'écran est révélateur des races et de leur psychologie. Grâce à lui, par cet aspect démesuré qu'il donne au frisson d'une lèvre, à la contraction d'un muscle ou d'une paupière, nous saisissons, plus vite et plus exactement que dans leur pays, les caractères différents d'un Américain, d'un Anglais, d'un Italien ou d'un Norvégien.

Il est intéressant de constater que, au cinéma, la beauté ne nous attache pas par elle-même. C'est un coffret précieux, mais hermétique. En revanche la plus légère indication de bassesse et de vulgarité nous devient odieuse. Ce que nous appelons le rayonnement d'un être est inscrit sur l'écran plus et mieux que dans la vie. Une multitude de gens cinématographiés restent plats dans notre souvenir et s'effacent bientôt. Quelques-uns ont un relief, une force vitale. Au delà de notre rétine, ils ont frappé notre esprit et même notre sympathie. Nous ne saurions les oublier.

§

Il y a quelques mois, on donnait sans grande réclame, car la bande avait été jugée trop réaliste, un film intitulé « Châtiment ». C'était un épisode de la guerre en Orient, très simple, très vraisemblable, exprimé dans une suite de tableaux de maîtres, avec des coups de lumière à la Rembrandt... Des scènes admirables se déroulaient à l'ombre d'un vieux couvent, où des soldats ennemis, ivres de chair et de sang, faisaient soudain irruption. A leur tête, il y avait un soldat kurde, doué d'une expression si extraordinaire que je ne pense pas qu'il puisse émaner d'un être plus d'intensité et plus de pensée *visible*. Je regardai le programme. Le rôle était interprété par un artiste américain.

Je crus alors que, pour faire vivre un type avec autant de vérité, cet homme avait dû être choisi entre tous comme ressemblant exactement au personnage fictif. Or, peu de temps après, dans un autre film ayant pour titre « Le Défenseur », il me sembla le retrouver, jouant un rôle où il était absolument métamorphosé. Autre caractère, autres gestes, autres expressions, et même autres traits. Persuadée que, derrière ce masque inconnu, habitait une force, une volonté, je dirai presque une âme, qui déjà m'avaient émue, je consultai l'affiche.

En effet, c'était le même artiste, le soldat kurde au profil d'oiseau de proie, à la bouche vorace, au regard terrible, qui animait de sa magnifique allure le drame du vieux couvent, et qui nous présentait maintenant, à travers les péripéties du « Défenseur », un homme au profil plat un peu kalmouk, un avocat au regard incisif et glacé, à la lèvre fine et sceptique.

A quoi l'avais-je reconnu ? A ce quelque chose de mystérieux, d'insaisissable, que l'objectif semble dérober au plus profond des humains, et que l'écran révèle et accuse ; ce quelque chose qui fait l'ascendant d'un orateur, la domination d'un acteur, le magnétisme d'un psychiatre, le pouvoir d'un homme d'Etat, la séduction, l'emprise ; ce quelque chose que nous appelons l'âme et qui est en vérité notre force psychique avec ses vertus secrètes, plus ou moins fortes, étranges ou subtiles.

Lorsque nous connaîtrons toutes les ressources d'un mécanisme capable d'extérioriser des nuances aussi profondes, les plus intéressantes visions pourront être réalisées.

§

En attendant que ces problèmes soient abordés et résolus, contentons-nous de ce que nous offrent les modestes ressources du cinéma actuel, et, sans arrière-pensée, prenons plaisir... aux films américains. La naïveté, la fraîcheur, la jeunesse de la race leur prêtent des qualités qui expliquent leur succès autant et plus que la supériorité des moyens matériels. Les hommes sont de grands gars au sourire honnête, simples et sans cabotinage. Leur rayonnement sympathique captive la salle. Les femmes sont enfantines, vives, claires, leur beauté n'est rien moins que fatale. Tous sont sportifs, ou pourraient l'être, leurs mouvements sont souples, précis, bien ajustés à l'intention.

Un grand acteur français disait un jour à l'un de ses élèves : « Allez donc au bout de l'intention ! » Evidemment, mais il faut pour cela une plénitude de force et de santé, un organisme équilibré. Il faut que la machine humaine soit en parfait état. Les Américains donnent cette impression physique agréable de jeunes créatures saines et puissantes. Ils sont mus par une mécanique neuve dont les ressorts ne « jouent » pas encore, et ils animent ainsi de leur grâce et de leur jeunesse

des films dont les moindres valent par le naturel des personnages et par la richesse de vie qu'ils mettent au service de l'objectif. Des cavaliers fous traversent les pampas, de superbes brutes luttent à coups de poings dans les mines et font songer aux bronzes héroïques du grand Constantin Meunier, des batailles se livrent, il y a de la force, des muscles, de l'allégresse, de l'ardeur, du sang, et, au milieu de tout cela, ingénue, fragile et candide, une enfant blonde qui ne comprend pas...

Est-ce de l'art ? Qu'importe ! Encore une fois, c'est de la vie, et voilà l'essentiel.

§

Et d'ailleurs, l'art est-il possible au cinéma ? N'y a-t-il pas antinomie entre les deux termes, et contradiction entre ce que l'un et l'autre ils représentent ? L'art est une transposition. Il voile, atténue, choisit, interprète, met en valeur. Le cinéma ne transpose pas. Il montre, insiste, accuse, s'acharne avec cruauté. Il ne mentira jamais assez pour s'élever au rang de l'art. C'est son honneur de n'accepter que le vrai, et de grossir jusqu'à l'absurde les pauvretés de l'artifice. Il a une façon implacable d'exposer à nos yeux les ruses d'un grand acteur, alors qu'il magnifie les larmes d'un enfant, l'indifférence d'une bête, ou la placidité d'un champ dans le soleil.

Et voilà sa condamnation aux yeux de beaucoup d'artistes qui pensent, comme Oscar Wilde, que toute beauté, toute poésie, sont encloses dans le mensonge, le secret, le mystère... Que ceux-là ne craignent donc rien ! Les forces secrètes (hélas ! et heureusement) ne font que grandir à mesure que nous en reculons les limites. Qu'on le veuille ou non, il y en aura toujours assez autour et au-dessus de notre vie. La quantité de vérités que nous pouvons amasser constitue un foyer que nous alimentons sans cesse de nos erreurs et de nos illusions. Sur la cime des flammes commenceront toujours l'indéfinissable, l'inconnu.

Si le cinéma, aujourd'hui, nous semble difficilement conciliable avec l'art, ne peut-on pas l'orienter vers d'autres conceptions et d'autres réalisations ? Auprès d'aventures romanesques, qui n'auraient pas de mal à être mieux traitées, d'autres films ne pourraient-ils s'ajouter, féeriques, documentaires, biographiques et même philosophiques ?

Bien des choses sont à tenter sur l'écran ! Si le théâtre paraît avoir donné sa mesure ; si l'on y a tout essayé, jusqu'à mêler les spectateurs aux acteurs, la scène et la salle ; si la division semble faite une fois pour toutes entre les pièces jouables et les pièces « non jouables » ; si l'esprit doit trouver toujours une pâture plus infinie et plus profonde dans la lecture qu'au théâtre, le cinéma, par contre, est si jeune que l'on peut difficilement prévoir toutes ses possibilités et toutes les satisfactions que nous avons le droit d'en attendre au point de vue intellectuel. La pensée n'est-elle pas dans la suggestion, et ne peut-on pas tout suggérer par l'image ? Ne pensons-nous pas à l'aide de visions et de mots, et la succession soudaine, multiple et infinie des aspects, n'est-ce pas le cinéma seul qui peut l'enregistrer ?

Alors que lui manque-t-il pour nous procurer des spectacles capables de contenter notre esprit ?

§

Que lui manque-t-il ? D'abord l'établissement qui n'accepterait que des films choisis, et le directeur averti qui saurait attendre l'affirmation de sa bonne renommée pour assurer ses bénéfices. Quant aux auteurs, ils viendront en foule, lorsqu'ils ne seront plus obligés de se soumettre aux formules vulgaires.

Jusque-là le programme est si facile que l'on s'étonne qu'une affaire aussi avantageuse n'ait pas été déjà réalisée. Mais la tâche malaisée serait le recrutement d'interprètes qui ne soient ni des artistes, ni surtout des acteurs, les principes scéniques, pour toutes les raisons que nous avons étudiées, étant contraires aux lois de l'expression cinématographiée. Ici la création d'une école s'imposerait comme en Amérique. Il ne suffit pas de choisir des êtres doués des qualités physiques et psychiques nécessaires. Il faut encore leur apprendre à s'extérioriser en restant simples, à penser fortement et de façon visible, à développer l'intensité des émotions tout en gardant une extrême mesure dans le geste et l'expression. Il faut aussi qu'ils aient du charme plus que de la beauté. Certaines vedettes américaines nous attirent, quel que soit le film, par une autorité particulière, quelque chose de concentré et de dominateur. D'autres nous émeuvent par l'humanité qu'elles dégagent. Leur visage possède une sensibilité merveilleuse qui reflète tous les états d'âme, tous les mouvements du cœur.

Avec des miroirs aussi sensibles que le sont ces visages, on arriverait, j'en suis sûre, à traduire les drames les plus subtils de notre vie intérieure, car c'est surtout l'insuffisance de l'interprète qui borne les scénaristes en France. Ils ont dû se maintenir jusqu'ici à une psychologie de premier plan, à celle qui ne va pas au delà de l'action visible. On a pu se permettre certains mouvements secrets, à condition qu'ils fussent nettement catalogués et « d'un usage très répandu », tels que la jalousie, la traîtrise, la ruse, la malice, ou bien le sacrifice, l'abnégation, la bonté méconnue, la générosité cachée. Ainsi l'objectif a été voué aux vérités élémentaires, et l'on a cru qu'en dehors de ces grandes lois primordiales qui mènent l'humanité il n'existerait plus.

Evidemment, vérités et lois seront toujours les mêmes, mais elles nous apparaîtront dans leurs aspects multiples, si l'on en traduit les nuances infinies. La passion d'une Hermione, d'une logique si souterraine dans son incohérence, sera mille fois plus difficile à exposer aux yeux que celle d'une Phèdre, qui va tout droit du malheur au tombeau. Pour traduire Hermione, il faudrait joindre à des qualités exceptionnelles une valeur psychique et une force énergétique peu communes. Mais le féminisme n'a pas encore détruit les Hermione, et si l'on fondait une école à Paris, comme en Amérique, les sujets instinctifs et passionnés ne manqueraient point.

Ont-ils tous passé par l'école, les centaines d'interprètes qui rendent supportables les aventures enroulées autour d'une intrigue policière quelconque et de beaucoup d'autres bandes du même genre ? Ils sont si nombreux qu'il est permis d'en douter. Serait-ce alors une question de race, de dispositions naturelles ?...

§

Nous avons reconnu tout à l'heure que, pour constituer des spectacles intellectuels dans un établissement choisi, les scénaristes ne manqueraient pas. Afin de commencer cette entreprise sans risques inutiles, de tels spectacles pourraient n'être proposés au public que deux ou trois fois par semaine, les autres jours restant consacrés aux banalités habituelles. On verrait ainsi jusqu'à quel point ils sont désirés.

On a souvent parlé d'un cinéma-éducateur. Pourquoi n'aurait-il pas ici son après-midi ? Je ne parle pas de films pour

enfants, mais simplement d'un programme sérieux, c'est-à-dire scientifique, philosophique, psychologique, biologique. On pourrait faire d'intéressantes choses, si l'on mettait en œuvre dans ce sens toutes les possibilités de l'objectif, si l'on nous montrait, par exemple, la conception de telle ou telle loi morale, diverse dans chaque pays. Ne serait-il pas curieux de superposer les renversements d'un même problème, proposé de même façon et dans la même anecdote? On en suivrait à chaque fois la courbe différente, donnant lieu à des états d'âme imprévus, et aboutissant à une solution nouvelle. Puis, en réduisant véridiquement au minimum la nécessité de cette loi, on nous en présenterait la face inéluctable.

Que le cinéma-éducateur nous aide ainsi à la connaissance de l'esprit humain. Qu'il fasse un parallèle entre l'histoire d'un peuple et celle d'un individu. Qu'il décompose la vie d'un héros, de façon à rendre compréhensible d'abord l'homme, la nature, le caractère, le terrain dans lequel vont sourdre les énergies nécessaires qui feront lever l'inspiration et qui mettront en marche sa volonté. Qu'il nous montre par une anecdote psychologique les véritables ressorts de la chance, selon la si juste définition d'Alfred Capus : « La chance est la faculté de s'adapter instantanément aux événements. » Qu'il définisse les dangers de l'imagination, en représentant la vision erronée à côté de la vision réelle. Qu'il analyse au cours d'une aventure la façon dont se désagrège peu à peu un caractère soumis à des influences diverses. Qu'il nous expose encore l'intention d'une action, puis cette action modifiée par les circonstances, par le milieu, et finalement sa réaction.

Par exemple, la cause de l'aboutissement misérable d'une série de gestes généreux et justes, cause quelquefois infime, que le héros n'aura même pas soupçonnée. Ou bien le contraire, si souvent constaté : la montée glorieuse d'une vie dont les calculs secrets ne sont guère avouables...

De tels films demanderaient, bien entendu, à être conduits avec une logique implacable. Si l'art, sous ses formes diverses, nous semble volontiers supérieur dans le désordre, nous voulons au cinéma l'ordre et la clarté, et nous nous irritons quand « ça ne tient pas debout ». Or, jusqu'à ce jour, les films dénués de psychologie ne nous ont représenté que le squelette des événements, nous privant ainsi de l'enchaînement qui cons-

titue la logique, souvent invisible, mais toujours présente, dans cette réalité où il n'y a pas d'effet sans cause. Et nous sommes d'autant plus mécontents que nous sentons mieux les prodiges que, dans ce sens, pourrait accomplir le cinéma.

La nécessité de rester dans l'image, mais la possibilité d'enchaîner ces images sans interruption, en montrant à la fois les causes et les faits, leurs répercussions justes ou fausses, tragiques, absurdes ou plaisantes, leurs déformations ou leurs interprétations, et les anneaux en apparence insignifiants qui relient entre eux les événements opposés, tout cela nous forcerait à considérer justement ce que nous appelons assez pompeusement notre Destin, lequel est comparable à un réseau dont chaque maille nous relie les uns aux autres. Les chanceux, les habiles sont ceux qui ont la science instinctive du mouvement juste, qui savent mesurer les rapports, évaluer les effets, ne pas tirer trop à droite ni trop à gauche : n'est-il pas là, tout simplement, le secret de la réussite ? Les violents passent au travers du réseau, déchirent les mailles, et l'on souffre autour d'eux. Les délicats, les sensibles comprennent et n'osent pas toujours agir quand et comme il le faudrait. On dit qu'ils ont peur des contingences : ils ont peur de tirer sur les mailles d'autrui...

En résumé, on pourrait profiter du cinéma pour donner aux jeunes esprits la connaissance de certaines lois irréductibles qui constituent le mécanisme de la vie. Il ne suffit vraiment pas de s'en tenir à la punition des méchants, à la récompense des bons, à l'affirmation du Bien, du Mal, du Bon, du Juste ou de l'Injuste. On fabrique ainsi aux consciences un petit monde d'appuis illusoires au milieu de quoi elles circulent jusqu'au jour où elles s'aperçoivent qu'il n'y avait rien là que des majuscules. Le bien et le mal ne sont pas des entités. Pour le prouver, qu'on nous montre les lois auxquelles le bonheur et le malheur paraissent généralement attachés.

Et que l'on ne nous dise pas qu'après toutes les démonstrations possibles l'essentiel échappera toujours. Hélas ! oui. Mais pourquoi exigerait-on ici ce qu'aucune puissance ne pourra jamais nous révéler ? Quel est l'art, le moyen, la science, qui ne laissera pas de place à l'inconnu ? D'ailleurs, un professeur pourrait commenter le film, et des causeries intéressantes ou amusantes expliqueraient et développeraient les idées trop

abstraites pour l'écran. Et puis, après avoir subi docilement tant d'histoires absurdes, lamentables et incohérentes, quelle serait notre mansuétude pour les erreurs qui se commettraient au nom d'un effort nouveau !

§

Les pièces de théâtre arrangées pour le cinéma perdent généralement beaucoup, et ne donnent pas à l'objectif les éléments qu'il réclame, toujours pour cette raison que le cinéma est plus près de la vie que de l'art. Une des rares pièces émouvantes dont j'aie vu la traduction en film est *La Course du Flambeau*, le chef-d'œuvre de Paul Hervieu. Je dois même avouer que la très grande idée de ce drame, si noble, si tristement humain, m'a semblé sur l'écran plus douloureuse que sur la scène. Gagne-t-elle en intensité par la délivrance d'un texte trop livresque ? On est prêt à le croire quand on songe aux pièces d'Henry Bataille si admirablement mises en scène sur des bandes italiennes, et qui perdent cependant beaucoup à être dépouillées d'un dialogue souple qui accomplit le miracle d'être beau sans jamais arrêter le mouvement. J'ai vu au cinéma peu de choses aussi navrantes que la fin de la *Course du Flambeau*. La mort très simple de la grand'mère, qui s'éteint dans la neige au cœur d'un paysage magnifique, au moment même où sa fille envoie un dernier baiser à sa petite fille, est admirable. Nous avons là, en pleine vérité, une superbe synthèse de l'idée de Paul Hervieu, alors qu'au théâtre nous sommes gênés par la toile tremblotante du châlet suisse, par le carton découpé des sapins, et par le choc impitoyable des cannes sur le plancher.

Pourquoi ne tenterait-on pas aussi la féerie, toujours si précaire sur les planches ? Quelques essais de ce genre n'ont rien donné. On avait choisi des thèmes trop enfantins et trop connus. Mais si l'on essayait, par exemple, de certains contes de Tennyson, de certaines légendes de la Chine ou du Japon, on aurait certainement des résultats curieux.

Le cinéma est, en général, plus proche du roman, et le serait encore davantage des biographies. Ne serait-il pas intéressant d'en faire l'expérience ? Quand on songe avec quel amour nous allons à la recherche des personnalités qui nous charment, combien nous serions heureux de les voir vivre, travailler, aimer, souffrir, et puis disparaître !

Le bon vieux Fabre l'entomologiste, au milieu de ses insectes, dans son paysage et sa maisonnette, entouré de ses petits-enfants, aidé par eux, constituerait un film bien amusant.

Avec quel plaisir les fervents de Jean-Jacques Rousseau suivraient sa vie sur l'écran ! Quelle joie de le voir grandir aux Charmettes, sous l'égide souriante de la délicieuse Mme de Warens !

Ah ! l'amour au cinéma, non pas l'amour imaginé et toujours un peu factice, mais l'amour de deux êtres qui ont vécu, l'amour des grands amants dont la douleur et l'exaltation ont bouleversé l'humanité ! l'amour de Pétrarque et de Laure, de Racine et de la Champmeslé, l'amour de La Vallière, l'amour de Mlle de Lespinasse, l'amour de George Sand et de Musset, les amours de Victor Hugo d'après le beau livre de M. Louis Barthou !...

Au théâtre les émois les plus touchants sont perdus et les paroles prononcées gênent souvent. Le mélange des sensibilités les plus délicates y produit de la dureté et de l'ironie.

Mais, au cinéma, chaque sensibilité garde son acuité personnelle. Et c'est à l'oreille, pour nous seuls, en grande confidence, que nos semblables nous chuchotent leurs peines, et nous révèlent les secrets douloureux de leurs âmes...

GEORGETTE LEBLANC.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

SECONDE PARTIE

Mme Aymeris, afin de garder son fils auprès d'elle pendant la fin d'une existence que seul il lui rendait supportable, convertit une orangerie, dans le parc, en un atelier où Georges ferait son œuvre. Quand le local fut orné de boiseries, blanches comme les pages d'un cahier neuf, l'artiste en y entrant pour la première fois s'écria : « Est-ce donc ici que se passera ma vie ? J'y créerai quelque chose d'énorme, ou je crèverai ! » Il y avait de la solennité dans cette prise de possession ; Aymeris pénétrait dans ce local vierge, ainsi qu'il eût épousé une femme, avec dévotion.

Darius Marcellot n'était pas encore admis au Jockey Club, Georges ne l'avait pas introduit dans le monde, — mais le snobisme de Darius avait ravivé chez notre ami ce qui était son instinct : un goût des irréguliers et de ceux qu'on appelait alors les « humbles ». Plus exactement, c'est de bohêmes qu'il s'entoura. La soi-disant Malabaraise ayant engendré une fille au lieu d'un fils, Darius essaya d'une Rosa, d'une Myrtile, d'une Dolorès. Ces compagnes du *Directeur* devinrent celles de Georges Aymeris.

Sur l'ordre de la princesse Peglioso, le vide s'était fait autour de lui ; elle l'avait représenté comme un malotru et qui sortait de son milieu bourgeois pour porter des coups de bou-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 510, 511, 512 et 513.

toir contre une société trop complaisante à cet orgueilleux sans talent. M. Blondel rampait toujours au pied de Lucia, il ne sut, ou ne voulut rien empêcher. Jean Delfosse feignit d'avoir provoqué Georges en duel, pour insultes aux « Monstres » et à la Patronne ; Blondel, en cette seule circonstance, s'était interposé par commisération pour les vieux Aymeris ; ils ignorèrent la cabale dont leur fils était la victime. Les nombreuses illustrations que Georges entreprit pour la *Revue Mauve* de ce Darius, qui était à la fois marchand d'estampes, lui furent un prétexte à prendre des habitudes casanières. Il se dit fatigué, le soir, et sortit moins souvent. Il rédigea son journal, fit des vignettes pour d'autres revues d'avant-garde, exécuta une série de gravures sur bois et s'occupa beaucoup de musique. Darius Marcellot et les femmes l'accaparèrent. Il émigra dans le pays de Bohême.

Mme Aymeris insistait : — Je ne verrai donc pas ta « mention » avant de mourir ? Tu n'auras jamais de récompense au Salon !

Georges, pour ne point désobliger sa mère, lui cela que ses espérances, ses goûts étaient ailleurs ; on ne le verrait jamais couvert de croix et de rubans honorifiques, comme les Baudemont-Degetz et les Charlot. Son cœur filial était endolori par cette pensée : Maman, à qui j'ai tout sacrifié, je ne puis même pas avoir d'illusions sur elle ; de l'enfant sensible que j'étais, elle voulut faire un faux artiste, un Baudemont. Elle m'a conduit chez ce charlatan, puis chez la Princesse ! Ignoré de mon père, j'aurais été, de maman, *insuffisamment* compris et mal jugé par mes confrères et mes camarades. Trouverai-je un jour, en une épouse, l'aide dont un artiste a besoin, la collaboratrice de toutes les minutes ?

Cette préoccupation est marquée dans ces pages du journal.

Grasse, Grand Hôtel. 90 Jour de Pâques.

La toux de mon voisin de chambre m'a empêché de dormir. C'est à peine si je puis croire à ma présence dans cet hôtel, en compagnie de l'ex-Dolorès de Darius Marcellot, lequel exige six toiles pour juin et douze dessins pour la Revue. Pourquoi suis-je venu à Grasse ? Pour prendre quelques vacances, après cet odieux « envoi au Salon » qui les agite tant là-bas, comme si mon nom devait figurer sur un misérable palmarès, aux dernières pages du catalogue officiel. Vinton, lui-même, croit encore à ces balivernes, lui qui a grandi à côté

de Manet et des Impressionnistes ! J'ai eu envie d'embrasser Degas, quand il m'a dit : — Aymeris, on expose chez le marchand de vins. Il aurait pu ménager maman, mais peut-être les grands artistes mangent-ils les petits, comme les requins avalent les autres poissons au passage. Ménager ! ménager ! Me voilà, après la trentaine, avec un nom connu, mal classé, déclassé, je le crains, et plus seul qu'aucun vagabond de la route, moi qui eus tant de « facilités » et d'occasions pour devenir celui que j'eusse voulu être, et, dans mon apparente félicité, ne serais-je qu'un mécontent ? Bien pis qu'un raté inconscient : un mécontent sans bonnes raisons à donner aux autres de son aigreur. Pas une circonstance de ma vie n'est digne de pitié... mes essais de confidence m'ont appris à connaître les hommes. Et je *recommencerai* tout de même ! Pour celui qui peine à placer sa copie, — qu'il sorte du ruisseau ou qu'il chante son manoir démantelé, la gloire abolie de ses ancêtres, — rien ne compte, hormis la gêne quotidienne ; ceux-là ont leurs raisons, mon cœur est avec ceux qui ont faim. S'ils savaient les mille autres façons de souffrir communes à l'humanité entière, peut-être auraient-ils plus de patience avec ceux qu'ils appellent les *heureux de ce monde*. Evidemment, mon lit est bon, la chambre est claire, le paysage divin, la Méditerranée, ce matin, d'un bleu de javelle, semble accrochée aux palmiers du parc, cette vieille petite ville si blanche et si rose pourrait être Tunis, l'odeur des orangers monte jusqu'ici, étourdissante. Dans un instant, je sonnerai pour le déjeuner, une Luxembourgeoise me l'apportera avec de bons pains croquants et de la confiture de mirabelles ; rien à faire, si ce n'est de me plaire ici jusqu'à ce soir, et demain, et quinze jours, et toujours si je le voulais. Impossible !

Le Faune de Mallarmé voit le soleil à travers les peaux du raisin, mais ma journée s'annonce « morale chrétienne », et peu conforme aux préceptes païens de Darius. Je pourrai connaître la joie (je le sais maintenant), avec mes frénésies, mon optimisme indéracinable, mais je suis un *heureux de ce monde*, avec des menottes au poignet, bafoué, châtié dès que j'ouvre la bouche, ou que je souris. La franchise n'est permise qu'à celui qui couchera, ce soir, sous les ponts...

Y aurait-il deux *moi* ? L'un qui se dirige à gauche, et l'autre à droite ? Je dois être un homme de *dialogue* et mon interlocuteur ne peut être que moi-même — ou Darius ? Mais encore !...



Quelle fut l'influence de ces réflexions mélancoliques sur l'œuvre de mon ami ? Comme un prisonnier, s'il fait le tour du préau, revenant sans cesse à son point de départ, Georges ne

voit qu'à de rares instants les murailles dressées autour de lui, et alors rempli de fierté, sentant sa force, il les veut abattre ; il s'est évadé déjà. Il est *parti*. L'enfant prodigue était, alors, un sujet à la mode. Il se voit comme le biblique gardien de pourceaux dans le tableau de Puvis de Chavannes. Pourtant il attend encore une épreuve dont il redoute la périodique récurrence : sa mère l'oblige à exposer ses œuvres au Salon annuel, ces graves assises dont l'importance sociale diminuait à peine à la fin du XIXe siècle. Un *Groupe de littérateurs de la Revue Mauve*, le premier succès qui mit en évidence le nom d'Aymeris, avait rasséréné les centenaires de Passy.

A partir de ce printemps-là, une bienveillance générale semblait acquise à Georges ; on l'invitait à exposer aux « Sécessions » d'Allemagne, où il avait vendu quelques toiles. Je l'abonnai à un service de Presse dont Mme Aymeris fit ses délices ; une mère ne demeure pas indifférente à l'amusement de lire, chaque jour imprimé, le nom de son fils, qu'on le loue ou le critique en plusieurs langues. Georges « réfrigéra » Mme Aymeris :

— Ne te fais pas d'illusions, ma bonne chérie... la plupart de ceux qui signent ces « découpures » ne savent ce dont ils parlent. Si, par hasard, j'ai « conquis leurs suffrages », qu'importe? Attends, ma prochaine toile fera oublier le *Groupe de la Revue Mauve ;* si elle le rappelle, on la trouvera inférieure à la précédente ; si elle est différente, on dira que je ne suis plus moi-même. Il faudrait dorénavant peindre chaque année le même groupe, comme Vinton-Dufour, ou le même paysage, comme Didier-Puget ses bruyères. Si l'on surprend le public, un beau jour, il ne vous permettra plus, le lendemain, qu'on le surprenne, dès que ce public associe une certaine image à votre nom.

Mme Aymeris s'avouait toute « requinquée » par les succès de Georges : — Enfin, j'eus raison de te rendre studieux malgré toi. Te rappelles-tu nos leçons sur les marches de l'escalier, quand je te persécutais pour apprendre tes notes de musique? Et ces répétitions du soir? Ton père haussait les épaules : « Laisse-le donc tranquille ! Il est si chétif, ne le fatigue pas », disait-il... Et te voilà aussi robuste qu'un autre, et un homme connu, un artiste fêté !

Georges souriait : — Je ne voudrais pas te faire de la peine,

mais « fêté » est de trop, maman. Il y a les bons petits amis, il y a... ce qui n'arrive pas jusqu'à toi... il y a...

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Ne me mets pas martel en tête... Mais si, au fait, je veux savoir : Qu'y a-t-il ?

— Eh bien ! il y a que je suis un amateur, un « fils à papa », l'ennemi, quoi !

— Ennemi de qui ? Ton père et moi, que je sache, nous n'avons jamais fait que du bien. Pourquoi, mon adoré, dis, aurions-nous des ennemis, dis, pourquoi en aurions-nous?

Georges se taisait comme sur chaque sujet brûlant, mais sur lequel, avec sa mère, il eût voulu s'étendre. Des silences opprimants se prolongeaient, la pensée fixe du fils et de la mère se rejoignait sur ce seul point : bientôt, nous ne serons plus ensemble.

Or, les années s'écoulaient, et Mme Aymeris était toujours là. M. Aymeris, trop Parisien que de se tromper lui-même, redoutait pour son fils la revanche des confrères, après le succès du Salon de 90.

Magnard, le directeur du *Figaro*, demeurait à Passy; M. Aymeris et son voisin, rentrant parfois à la même heure faisaient un bout de route ensemble. François Magnard proposa de conduire Albert Wolff chez Georges. Georges n'avait rien de prêt à lui montrer.

L'année suivante, il envoya douze « numéros » au *Champ de Mars*, *Sécession* française, où l'auteur du *Groupe de la Revue Mauve*, sociétaire-fondateur, avait droit à un nombre illimité de toiles; il exposa, entre autres, un groupe de jeunes filles qui disposaient une nature-morte sur une table ; par la fenêtre on découvrait un paysage maritime, une plage où jouent des enfants. Vinton-Dufour était venu jusqu'à Passy pour juger de cet *envoi* et s'était dit content, quoiqu'il préférât la composition du groupe de 90. Des marchands, des critiques défilèrent chez Georges, et à son grand déplaisir, mais il ne put s'opposer à cette invasion de barbares. Magnard prévint M. Aymeris que son critique d'art insistait; Georges refusa une deuxième fois l'honneur de sa visite; M. Aymeris le supplia de ne point mécontenter un éminent critique, dont il n'avait qu'à se louer; Georges rappela à son père l'histoire du Corot.

Le jour du vernissage était attendu avec impatience par la

famille Aymeris. A l'heure des journaux, M. Aymeris, qui se lève tôt, va lui-même ouvrir la boîte aux lettres, près de la loge du concierge. C'est un jour radieux, les cinéraires et les myosotis bordent la petite allée ombreuse qui conduit à la grille; la chienne Trilby, que réveille le soleil de mai, a quitté le lit de sa maîtresse, pour suivre son maître. M. Aymeris fait sauter la bande du journal, s'asseoit sur un banc, les jambes molles; sa main un peu tremblante joue avec ses clefs dans les poches de sa longue robe de chambre-redingote, taquine le gland de sa calotte de soie, signe de trouble, parcourt les premières colonnes de l'article d'Albert Wolff. Rien! Rien! Rien dans le compte rendu des salles où il sait accrochées les toiles de Georges. Ses yeux congestionnés, il va prendre sa loupe, quand le nom de son fils apparaît en grosses lettres ; et, en tête d'un paragraphe, ce « chapeau » : *Déchets.* Et il lit ces lignes :

Nous serions-nous trompés en saluant, l'an dernier, M. Georges Aymeris comme l'un des grands espoirs de l'Ecole française? Nous nous sommes trop hâtés. Très rares, les épaules assez solides pour résister au grand succès. Le morceau excellent que M. Georges Aymeris nous donna, il y a douze mois, et que l'Etat se hâta d'acquérir pour le Luxembourg, fut un ouvrage d'autant plus remarqué, que chacun sait, dans Paris, que l'auteur, fils de notre grand avocat, universellement célèbre, n'a pas besoin de son métier pour vivre. M. Georges Aymeris est l'un des heureux de ce monde, que les fées comblèrent à sa naissance. Son esprit facile était connu avant l'aurore de son talent de peintre. Que se passa-t-il depuis mai dernier? Nous ne voudrions pas encore renier ce que nous avons écrit alors. Il eût été préférable de passer sous silence une erreur totale, mais les amis de l'artiste ne nous en laissèrent pas le loisir. Puisqu'on m'oblige à parler, je vous donne un conseil, M. Georges Aymeris : Travaillez, réfléchissez, brillant causeur, et ne vous croyez pas encore l'émule de Bastien-Lepage. Excusez les critiques qui applaudirent trop tôt : nous ne savions pas le favori que vous êtes dans le monde où l'on s'ennuie, et dans celui où l'on s'amuse.

M. Aymeris pâlit; il fit un effort, appela le jardinier qui l'aida pour se relever du banc.

M. Aymeris s'enferma dans son bureau, tandis qu'Antonin, envoyé par Mme Aymeris, impatiente d'avoir *son Figaro*, cherchait son maître dans le jardin.

A l'heure où il recevait la visite de ses clients, Maître Ayme-

ris avait dit à Antonin : — Je n'y suis pour personne. — Le Patron écarta Antonin, s'habilla seul ; dès midi, prétextant un rendez-vous, s'en alla rue de la Ferme pour s'entretenir avec Mme Demaille sur l'inqualifiable « éreintement » d'Albert Wolff.

Le fidèle serviteur, aujourd'hui plus courbé, comme son patron, fouilla partout, et, ne trouvant pas *le Figaro*, avait porté à sa maîtresse *le Gaulois*, *l'Echo de Paris* et quelques « feuilles » à deux sous où Georges était « éreinté ».

Les autres journaux du matin avaient pris le ton du juge suprême, qui rendait la justice les trois semaines « d'accrochage », pendant lesquelles des professeurs de rhétorique préparaient leur « salon », morceau de littérature, alors, dont Paris s'entretenait jusqu'aux grandes vacances ; la bonne ou la mauvaise humeur du chroniqueur prussien, ses mots d'esprit faisaient loi. Georges, très fier, mais peiné par le souci de Mme Aymeris, qui s'était fait acheter le *Figaro-Salon*, s'employa de son mieux à la consoler. Hélas ! chacun d'eux était dans un plan trop différent de l'autre. Mais quels reproches ne lui fit-elle pas ?

— Pourquoi n'as-tu pas reçu ce Monsieur dans ton atelier ? Tu lui aurais donné une étude ! Tu feras toujours des bêtises, mon pauvre enfant ! Que n'as-tu pris conseil de moi ? Ton père a la haine de la publicité...... Il me reproche sans cesse ma manie, si je souhaite que tu te répandes. Je connais tes idées nouvelles, la Bohême, les Indépendants, les feutres-mous..... C'est la faute de Darius, de ta *Revue Mauve*, cette saleté de torchon ! On ne voit pas ton Darius, mais il est toujours derrière toi, il te fait gigoter comme une marionnette ! Ne me l'amène jamais ! Il est trop *ridicule*.

Il faut avoir entendu le mot *ridicule* prononcé par des parents. *Ridicule* était alors la pire de leurs injures.

— Maman, mon instinct me pousse à gauche, on m'a forcé d'aller à droite ; aux uns je déplairai, j'inquiéterai les autres...

— Ça, Georges, c'est du Darius tout pur ! Je me méfie des gens chez qui l'on dîne, sans potage, d'une langouste et d'une soupière de crème à la Chantilly..... Quant aux parents, ils ont le mauvais rôle. Est-ce que je ne m'y connais pas, moi ?

— Vieille chérie ! Je vous adore et tiens tout ce que vous faites pour le mieux du monde ; mais ne vous rendez donc pas

misérables, vous et papa, pour un article du *Figaro !* Et ne ris pas des modestes pique-niques de Darius, méchante!.... la crème Chantilly est merveilleuse, chez lui, elle a un goût de vanille.

— Je crains pour ton père, avec ces découpures de presse, les propos rapportés par je ne sais quels maladroits ! Ton père change à vue d'œil. On m'a crue malade depuis dix ans, ne dis pas le contraire ! Je le sais Eh bien ! c'est moi qui dois encore remonter ton père, car je ne me sens pas tout à fait au bout de mon rouleau. Quant à tes tantes.... un mur à créneaux avec des mousquets chargés.

Je devins confident, Georges me raconta des scènes.

Léon Maillac, dans sa sérénité olympienne, presque aveugle, souffrant les pires douleurs physiques, heureux cependant, puisqu'il était encore sur cette terre, présentait un admirable exemple de philosophie à Georges qui sentait la disproportion de ses peines, comparées à celles de ce Sage. Il voulut partir en voyage, fuir Paris avec Darius. Sa mère le supplia :

— Mon fils, ne m'abandonne pas ! Tu auras encore si longtemps à vivre, après que tu m'auras conduite au cimetière !

★

Nous avions rendez-vous chez la comtesse Pokiloff pour que Darius lui présentât Whistler. Femme de l'ambassadeur de Russie, la Comtesse donnait des séances de spiritisme, et, ce soir-là, une réception en l'honneur d'Oscar Wilde, qui ferait une conférence, non pas à l'Ambassade, mais à Neuilly, dans un hôtel avec jardin où la Comtesse, morphinomane, faisait tourner les tablés et évoquait l'esprit de Platon et d'Alcibiade. Une foule bigarrée de journalistes, de peintres amateurs des douairières et des diplomates circulaient dans les salons où fulgurait l'organisateur de ce gala, Darius Marcellot, en gilet rouge, pantalon gris et frac à boutons d'or. Georges se garait de cette cohue, quand s'avança M. Carolus Duran, frisé, la poitrine étincelante de croix et de plaques, comme s'il était chez Son Excellence l'Ambassadeur.

Georges avait pour ce virtuose un peu moins de vénération que le maître n'en exigeait de ses cadets comme de ses clientes ; mon ami hésita s'il saluerait Carolus. Beaudemont vint prendre l'illustre mandoliniste par la taille, lui glissa quelque

fadaise, puis, nous apercevant, M. Duran, dans un geste de défi :

— Ah! vous voilà, monsieur Aymeris...... Eh bien, vous n'êtes pas très content? Vous êtes trop génial, mon cher!.... et vos toiles ont un kilomètre de long... on n'a pas pu accrocher votre groupe de femmes dans les galeries..... mais il tranche en montant l'escalier, parmi les projets d'architecture...

— Je ne me suis pas plaint, s'écria Georges.

Alors le peintre hispano-lillois bondit sur Aymeris, et de sa voix grasse de baryton :

— Monsieur Aymeris, — dit-il, — je tiens à ce que vous le sachiez, j'ai moi-même donné l'ordre de vous mettre dehors, puisque les amis de votre honoré père ont eu la faiblesse de vous nommer sociétaire, avec l'élite de notre profession; c'est moi-même qui ai relégué votre scandaleuse tartine dans les pour tours, puisque le règlement s'oppose à ce qu'on la refuse. Votre assurance n'égale que l'impertinence de vos jugements sur vos maîtres. Je prends toujours nos confrères à témoin. Vous devriez être prudent, car on rapporte vos propos. Ne niez pas, on ne prête qu'aux riches.

On faisait cercle autour de nous, et c'était une troisième édition du « shampooing » dont MM. Bouguereau et Gérome avaient lavé la tête de Georges.

Le vice-président de la Société Nationale s'échauffait :

— Messieurs, n'êtes-vous pas de mon avis? M. Aymeris devrait être mis au ban de notre chère Société!....

Le bonhomme s'emportait dans une colère comique.

Oscar Wilde commençait sa conférence. Georges, pâle, d'une voix blanche, balbutia de vagues paroles; je l'emmenai. Carolus Duran nous poursuivit jusque dans le vestibule, vociférant, trépignant; des dames crièrent : silence, silence, maître!

Cette anecdote fit encore une fois le tour de Paris. Georges observa dorénavant une retraite rigoureuse. Mme Aymeris pensa : Toujours la faute de son Darius! Le plus atteint fut M. Aymeris : il prit en peu de temps l'apparence d'un spectre.

Sur ces entrefaites, le critique du *Figaro* vint à mourir. Francis Magnard raconta à son voisin ce que son amitié lui avait dicté de faire..

— Wolff avait conçu une véritable haine pour votre fils. J'ai pris sur son bureau, le lendemain de sa mort, une chronique folle ; votre fils aurait, du coup, été célèbre comme Garibaldi. Vous n'aimez pas cette gloire-là, mon cher Maître ? donc, ma foi ! la corbeille à papier ! Mais, voyez-vous, Aymeris, il faut comprendre l'état d'esprit actuel. Les *peintres abusent*, il n'y en a que pour eux, dans nos colonnes, ils prennent une place aussi prépondérante que celle du théâtre, cette magnifique source de revenus pour nos actionnaires... Les amateurs, qui font de la peinture par plaisir, tout en se donnant pour des professionnels, vous l'avouerai-je ? Enfin... notre critique, notre éminent mais très nerveux chroniqueur, allait entamer une campagne contre eux. Je ne veux pas que votre nom soit prononcé... que votre fils prenne donc un pseudonyme !

— Je vous arrête, mon cher voisin, fit Me Aymeris ; mon fils n'est ni brillant, ni heureux, et moi, vous me tuerez !

Nous étions à l'heure où allaient s'établir des rapports désastreux entre les artistes, la Presse et le Monde. La maison Aymeris ne s'ouvrit plus aux visiteurs. Le chemin en était trop connu ! Georges allait disparaître. Darius loua pour notre ami un atelier à Montparnasse.

— Au pays de la Bohême ? — dit Mme Aymeris, qui ne désarmait pas et intriguait dans l'ombre. Les « études » ne lui représentaient rien de sérieux, elle croyait innocemment aux tableaux vendables, aux commandes de l'Etat ou du Conseil Municipal. L'Hôtel de ville, livré aux peintres, chaque plafond, chaque pan de mur allait être un champ de bataille. Se rappelant les œuvres de Delacroix et de M. Ingres, qu'avaient détruites les incendies de la Commune, elle imagina que Georges serait « pris au sérieux » le jour où il serait un peintre d'Histoire, comme ces grands hommes de jadis, et complota avec le professeur Blondel, ami de plusieurs ministres, membre de l'Académie des Sciences, pour que son fils fût chargé d'exécuter un plafond, ou plusieurs. Cette tentative échoua.

★

Parmi les maintes sultanes qui succédèrent à la Malabaraise sur les divans de la *Revue Mauve* était une Rosemary, que Darius avait poussée à « faire du théâtre », — disons de la pantomime, car plusieurs dents manquaient à cette fille, son

bredouillement eût peut-être convenu pour la farce ; or, son visage était tragique ! Sur les grosses lèvres de Darius, collées par la salive, ce nom moyenâgeux sonnait comme un olifant : *Rosemary !* Il me disait avec mystère : — Pourquoi, dites, cher, pourquoi notre ami Aymeris ne peint-il des portraits de cette étonnante taciturne, plus suggestive que les damnées de Baudelaire, avec sa peau de miel, ses yeux qui commandent le suicide ? Ne la verriez-vous pas, cher, avec, dans une main, la boule de verre où nos Destins se marquent, et dans l'autre, la balance de la *Mélancholia* de Dürer ?

Georges, pour lui donner du travail, la fit poser en clownesse, et non point en *Mélancholia ;* d'abord par complaisance pour Darius, il la prit à la semaine, mais il se sentit bientôt attiré par l'inconnu. Ayant découvert que cette créature, rebelle à divulguer ses origines, était la fille naturelle d'un banquier de Hong-Kong, et si cette histoire était banale, l'imagination d'Aymeris allait en faire un roman magnifique de mystère, de douleur, d'injustice sociale. Abandonnée à 14 ans, avec une demi-instruction, Rosie avait « travaillé » dans un « tea-room » de Marseille. Certains parents, négociants à Londres et à Bordeaux, assurait-elle, l'avaient appelée tour à tour chez eux ; elle s'était enfuie pour venir à Paris « vivre sa vie ». Elle gardait, de chez ses bienfaiteurs, le mépris et l'effroi de la richesse, un besoin d'insulter ceux qu'elle croyait être ses supérieurs. Modiste sans adresse, incapable plumassière, partout insuffisante et déplacée, il était fatal qu'elle échouât chez un peintre et se fît modèle. Elle avait hérité de ses ancêtres anglais le sens du devoir, « my duty », et le sien, disait-elle, était un peu celui du mercenaire exact, régulier dans son emploi, le « duty » des serviteurs britanniques et qu'accompagne une orgueilleuse humilité, parfois si gênante pour leurs maîtres. Rosemary était ponctuelle ; mais n'eût point dépassé de cinq minutes le « temps dû » pour les cinq francs que coûtait alors une séance.

Elle rappelait à Georges, par ses silences embarrassants, sa Jessie Mac Farren. Plutôt laide, selon l'idéal parisien, Rosie avait un type de bar-maid irlandaise ; son masque ravagé, mais d'une blancheur laiteuse de rousse, était, je l'avoue, pictural. L'autre en raffolait. Ses lèvres pâles faisaient une moue délicieusement ironique, quoique l'ironie fût bien le dernier de ses

défauts. Ses cheveux roux et mats étaient tendus derrière sa tête en un « bun » de Coster Girl. Elle aurait pu être une chiffonnière de White-Chapel, tant elle était mal tenue, mais préparait bien le thé et nettoyait les pinceaux en perfection, ce qui n'est pas facile, vous diront les peintres.

Faut-il que Georges fût abandonné par le monde, et tout à l'étude, pour qu'il louât un affreux studio, à son intention choisi par Darius au fond de ce Montparnasse, que Rosie appelait Montpernot ? Il n'en sortait plus, et ce fut moi qui l'entraînai désormais vers son père et sa mère. Nous fûmes en froid, quelques semaines, parce qu'il me reprochait d'être un « mouchard ».

Un soir, j'allai au bout de l'avenue du Maine conclure la paix avec Georges. A la terrasse d'un mastroquet, il était attablé avec Rosemary. Je les aperçus silencieux ; elle, devant un verre d'absinthe, lui devant une menthe à l'eau. Je m'assis et j'eus avec Georges — pourquoi ? à propos des vieux parents et de Passy ? — une fraternelle discussion, qui dégénéra en une controverse sur le portrait de la mère de Whistler. Rosemary avait le nez court et les pommettes saillantes de la « Maud », un autre-chef-d'œuvre du maître américain, mais qu'Aymeris ne connaissait pas.

Aux tables voisines, des Gugusses du quartier rigolaient avec des filles : Rosie s'ennuyait avec nous.

Je lui demandai, bêtement, si elle avait posé pour Whistler. Elle me répondit : — Qu'est-ce que c'est ça ? — détourna la tête et bâilla.

Georges, comme si je n'étais plus avec lui, se mit en frais pour sa compagne.

— Rosie, pourquoi cet air si mécontent ?

Et en anglais :

— *You have a dissatisfied look, too pathetic! Tell me, dear, what's the matter ?*

— Qu'est-ce que ça voo regarde, Georges ? Fiche-moi le paix! Est-ce que je te demande pourquoi vous avez ce *ravine* le long de ta joue et ton air *stioupide* ? Si on disait ses affaires aux autres, on ne pourrait pas toujours se tenir. Est-ce que je voos embête jamais, moi ?

Georges supplia :

— Dis, tout de même ! Tu sais que je voudrais que tous les gens fussent heureux autour de moi. Tu t'ennuies ?...

Georges, j'en suis certain, profitait de ma présence pour lui parler ainsi. Il s'enhardit, comme je lui faisais signe de ne pas se gêner. Viendrait-il dîner avec moi, emmènerions-nous Rosie ? Il n'était que six heures. Je fis semblant de lire mon journal en attendant qu'il en fût au moins sept.

Georges reprit :

— Mais, vois-tu, tu n'as pas les façons des autres femmes, il y a du mystère plein toi, je ne sais quelle réserve dont on aimerait à te faire sortir... Enfin, qui es-tu ? A certains instants, tu nous lâches des lambeaux de phrases, et puis tu te tais ! J'adore ta pudeur. Mais parle !

Et s'adressant à moi et à elle, tour à tour :

— N'est-ce pas qu'elle est belle? J'ai pour toi, ma vieille, une franche sympathie, je veux que tu le saches! Ah ! si plus souvent elle m'exprimait ses petites idées ! Elle en a de si jolies ! Oui, oui, tu en as. Mais on ne t'a pas encore permis *d'être toi*. Ils sont si méchants! Tu es une brave bougresse! je ne suis pas méchant non plus, n'est-ce pas? Dis à monsieur comme nous passons des journées entières, gentiment, l'un avec l'autre. Eh bien ! quoi? Dis ? Je voudrais autre chose que cette indifférence *extérieure*, elle n'est qu'une apparence, je le sais bien, je suis certain que je peux compter sur toi, comme tu peux compter sur moi. Nous sommes deux cœurs purs, n'est-ce pas, Rosie? Tu le sais, dis que tu le sais!

Georges lui avait donné un bon baiser par-dessus la table. Les clients du bistro faisaient des plaisanteries. Rosie l'écarta rageusement :

— Je ne suis pas une de ces filles qui courent les ateliers, comme celles-là! Si je suis avec toi, c'est que j'ai à gagner mon pain; j'ai peu envie de me le procurer autrement qu'en posant, puisque je suis modèle ; je fais mon besogne pour les dix francs par jour, ce que tu me payes ; c'est comme si je servais dans une café ou dans un maison particulière ; si tu crois que je me laisserais peloter par le cliente ! Je suis une « lady », moi, et aussi fière que tu l'es de ta famille, j'ai des parents aussi chics que les tiens : on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas, quand on est pauvre? D'abord, je retournerai chez Lautrec, si tu m'embêtes!

Georges me regarda comme pour que j'attestasse qu'il disait le vrai :

— Moi, fier de ma famille? Dites donc à Rosie que je n'ai *aucune prétention de ce genre!* Rosemary! je vois toute l'humanité sur le même plan! je ne méprise que lès hypocrites et les méchants! Il y a des êtres cruels... mais il s'agirait de savoir si leur amertume n'a pas souvent sa raison d'être, je les excuse...

Rosie interrompit : Ça, c'est vrai! — et Georges, encouragé :

— Je suis sûr que nous nous entendrions... oui!... oui! je devine celle que tu es! Tu as des sentiments comme les miens! Tu te caches, tu dissimules, à quoi bon? Et puis... tu n'es pas heureuse, et cela suffit à m'émouvoir; j'ai souffert aussi, je me suis tu, nous sommes très proches, toi et moi... Parle donc, ma vieille, parle, je t'en conjure!

— Taisez-voos, immbecile! N'est-ce pas que Georges est bête, monsieur?

Je m'aperçus que Georges en était encore aux préliminaires d'un nouvel amour. La suite n'allait plus être du service commandé par Darius Marcellot. Rosie renversa son verre, qui se brisa. Elle commanda une autre absinthe, et ordonna à Georges, encore une fois, de se taire. Il s'excusa.

— J'ai une trop longue habitude de me renfermer, pour commettre l'imprudence de la perdre ainsi, et devant un ami à moi... Plus qu'un mot... Alors je ne suis pas ton copain, Rosie, ton ami à toi?... réponds, oui... je suis si sincère, Rosie!

— Aoh! immbecile! *sincerity!* Cela est pour les pauvres.

Je commençais à regretter d'être venu; cette scène aurait-elle eu lieu, sans moi? Georges, un de ceux-là qui parlent devant un tiers, et ne se livrent pas dans le tête-à-tête avec la femme aimée, profitait de ma présence, eût voulu que je me portasse garant de sa *sincerity*, et il me montra Rosie comme un jeune auteur fait d'un manuscrit dont il n'est pas sûr, en le lisant à des amis plus expérimentés, et qui défend surtout les parties qu'il en sait les plus faibles.

Elle se leva :

— Un copain? Aymeris, tu seras toujours, pour moi, le *patron. I know what my duty is!* — Chacun à sa place! Je ne suis pas une oie! (*I am not a goose.*) Moi, j'ai mon honneur. Tu as toujours été chic avec moi. Tiens, voilà ma main, *shake hands!* Vous entendez, monsieur? Allez donc dîner avec Georges au boulevard! Moi, j'ai trimé, je prendrai un

bouillon et me coucherai. A demain matin, Georges : je serai « punctual » ! *half past eight, sharp!*

Rosemary tendait à Georges ses mains osseuses, il les baisa. Elle perla un rire enfantin, qui dut persuader Georges de l'innocence de cette âme, primitive selon lui, mais non point pour moi, qui la devinais complexe, et je tâchai d'emmener le pauvre garçon vers de la lumière et de la gaieté ; il fit avec moi quelques pas, puis :

— Ah ! non ! un autre soir, reviens, dit-il. Je suis trop fatigué, je rentre aussi.

L'ambition mondaine de Mme Aymeris pour son fils avait valu à Georges ses aventures avec la Princesse Peglioso ; une autre ambition de la bonne dame, bien plus que l'influence de Marcellot, allait installer Georges au « Pays de la Bohême ». Depuis son retour de Longreuil, après la maladie, son journal et ses lettres, comme la langue qu'il parlait, avait pris un ton précieux ou grossier parfois. Entre Montmartre et Montrouge, avec Forain, Toulouse-Lautrec, Jean de Tinan, épris des livres de Huysmans et des autres adeptes de l'Ecole de Médan, il jouait un rôle nouveau, malgré lui dépouillant ce qui lui restait de l'enfant de Passy ; l'élève de Beaudemont, le soupirant de l'avenue Montaigne, entrait en lutte avec sa mère. Il allait prendre une manière.

Nous voici parvenus à une date où les jeunes artistes observent une attitude, se groupent par « tendances ». Il sera question désormais d'être ou n'être pas de l'« *avant-garde* », ce sera la période des « Petites Revues », des « Petites Expositions », des « Chapelles », des théories de ces Cénacles restreints, où un Manet n'eût plus osé dire qu'il voudrait peindre comme Chaplin et recevoir des récompenses. Chaque lustre allait produire une école, qui publierait des manifestes. Du « Culte du Moi » et du Symbolisme, les jeunes gens tomberaient dans *l'humanitarisme*. Georges Aymeris avait, en trop peu de temps, subi trop d'influences, et nulle d'elles ne semblait devoir être féconde.

Dès ce moment, c'en était fait ! Ces deux êtres si disparates, que rien n'eût jamais dû rapprocher, et si éloignés, peut-être encore, quand je les avais vus à la terrasse du bistro, je les avais unis pour leur mutuelle punition. J'entrevis tout de suite les mornes tableaux d'un lamentable collage, l'ennui, le brouil-

lard, le gris d'une existence médiocre, désaccordée, et dont cette scène n'était que le prélude, un de ceux où le compositeur pose les premières notes des thèmes qu'il entremêlera au cours de l'ouvrage, et qui éclateront ensemble, en tout leur pathétique, avant la chute du rideau, à la mort du héros.

*

Le sentiment de Georges s'était formé comme une tumeur interne; depuis des mois atteint, il l'ignorait, sa passion avait été subite, cruelle, violente et haineuse ; je crus à l'un de ces amours dont nous guérissons quand ils ne nous tuent pas. D'abord, je crus à une crise d'altruisme, aggravée de littérature — bien de l'époque — d'*Un amateurs d'âmes*, à une « soif de sympathie » qu'aurait mon ami pour un être plus à plaindre qu'il ne l'était lui-même à ses yeux (et aux miens). Rosie avait la bizarrerie que goûtaient tant les artistes d'alors, elle n'était point parmi les « heureux de ce monde », et de quels abîmes, de quelle fange n'était-elle sortie, humiliée et vengeresse, pour être venue, de Hong-Kong, s'échouer dans un bouge de Montparnasse! Georges, en fils de bourgeois, était subjugué par le mélange de cynisme et d'innocence, par la verdeur de langue toute métisse, comme par la vision des choses *directes*, disait-on, qu'avait cette fille garçonnière et si féminine, dont la peau, tel qu'un camélia, se duvetait de reflets verts, ou se colorait d'un rose métallique, sous une crinière violette et jaune, réservoir d'effluves que les plus durables parfums échouaient à dominer. Quand elle arrivait avant son peintre à l'atelier, et que nous revenions ensemble de chez Lavenue, Georges me disait, dès le seuil : — Je suis en retard, je sens sa peau !

J'appris d'un de mes modèles que Rosie avait un amant, typographe; qu'elle amassait de l'argent et le plaçait pour lui à la Caisse d'épargne, s'occupant, chez elle, à des travaux de broderies ecclésiastiques dont elle apportait de menues pièces chez « ses » artistes. Une moitié de chasuble, à fond d'or, sur papier de soie, traîna toute une semaine dans le cabinet de Georges. Darius fit suivre Rosette, apprit que « le type » abusait d'elle, la maltraitait et qu'elle ne pouvait se passer de ces rudes hommages.

Voyant Georges s'engloutir dans cette amitié qu'il croyait

sans partage, convenait-il d'exciter sa jalousie ? L'affaire Peglioso m'avait révélé un Aymeris incendiaire. Darius le jugea trop oublieux de la *Revue Mauve*, et s'avisant qu'il faudrait le distraire de Rosemary, lui révéla, bien mal à propos que l'innocent n'avait que « les restes d'un autre ».

— Cher ami, me dit-il, mais c'est plein de péril, cet envoûtement ! Bon pour « le Drageoir aux épices » de notre Joris-Karl Huysmans ! Notre ami y perdra sa distinction native !

Darius fit surprendre le type et Rosie chez un traiteur où les amants se retrouvaient après leur travail.

Georges n'en ressentit que plus de pitié ! Comment la sauverait-il ? Comment pourrait-il jamais élever cette fille au-dessus du bas-fond où elle semblait vouloir croupir ? Soudain, Georges, admirateur de Dostoïevski, s'exalta sur la religion de Tolstoï, nous dit que son père avait, lui aussi, le « culte des infortunes ». Georges devenait un prudhomme fort ennuyeux, et parla d'art utilitaire, d'art populaire, d'éducation des humbles. Rosemary avait un faible : le théâtre. Où Georges pourrait-il l'envoyer pour l'instruire ? Il l'avait jusqu'ici conduite dans des bouibouis et des music-halls où personne de son monde ne les rencontrerait, car il avait tout de même honte de sa compagne. Rosie insinuait : l'Opéra-Comique, « le Français », elle n'avait que trop l'habitude des « boîtes » de quartiers extérieurs, des revues, des saynettes dont elle fredonnait les refrains imbéciles. Comment lui ferait-il perdre cette manie de chantonner, sans gestes, en insistant sur les paroles tendres ou grivoises ? Rosemary ne riait pas et gardait sans cesse le front plissé par la dernière, ou pour la prochaine colère.

Pauvre petite ! Elle avait trop bonne mémoire... Le « patron » la pressa d'apprendre des vers par cœur ; elle choisit *la Grève des Forgerons* et *l'Hymne à l'Epée*, toute fière de déclamer du François Coppée et des strophes de la *Fille de Roland*.

Georges insista pour de la poésie anglaise, relut, en songeant à elle, les *Idylles du Roi*, par Tennyson ; Rosie les absorba comme du Bornier, mais il s'en lassait à mesure que Rosemary se familiarisait avec les Elaines et les Marjories préraphaélites auxquelles elle donnait trop de longueur, dont elle faisait des « Mimi ». Il risqua les ballades de Kipling ; l'argot soldatesque de la marine se pimentait d'un savoureux comique,

avec l'accent, plus anglais que français, mais ni l'un ni l'autre tout à fait, et montmartrois plutôt, de Rosie, la « bar-maid ».

Comme maîtresse de Georges, elle dégageait pour moi la mélancolie spéciale des êtres inférieurs et incultes dont l'amitié est si pesante pour ceux-là mêmes qui les aiment, et Georges, honteux, ne m'attira plus chez lui, à moins qu'il ne fût davantage en peine que de coutume ; il me disait alors : — Tu ne peux pas juger Rosie comme moi qui vis avec elle. Elle est *extrêmement intelligente !* Ses parents sont ignobles de l'avoir abandonnée.... Elle a des raffinements, une délicatesse dans des riens.... Je vais de decouvertes en surprises, elle est rafraîchissante comme une pluie douce en août.

Je demandais, discrètement, des exemples.

— D'abord, elle refuse tout de moi, ayant l'horreur de l'argent ; je règle ses notes, mais elle exige que ce soit anonymement ! J'adresse le montant de sa semaine de pose à la poste restante ; du jour où elle m'eut accordé *quelque chose*, elle me défendit que je la payasse de la main à la main.

— Prends garde, mon ami, lui disais-je, tu deviens...

— Gâteux ? Tais-toi, tu ne comprends rien aux choses simples. Elle est si près de la nature, *si humaine !* Vous êtes tous sophistiqués.

— Je ne trouve pas cela humain, Aymeris ! mais imbécile et je ne puis voir ce à quoi riment ses pudeurs...

— Peu importe, elles me plaisent... Mais ne parlons que de son intelligence. Elle fait des remarques si justes ! Comme les gosses !

— Exemple ?

— Eh bien, Rosie a un sens épatant de la forme ! Elle m'a dit : « Tu m'as fait la cuisse plus courte que le mollet, parce que, pour peindre, tu t'étais assis au-dessous de moi. » Est-ce étonnant ? Quel œil ! Elle me corrige. Elle a l'instinct de la forme même pour les vers. Elle m'a dit (je lui ai fait entendre *le Cid* et *Phèdre*), elle m'a dit : « Ton Corneille, c'est de la rocaille, au lieu que Racine c'est doux, ça vous chatouille comme le zéphir. » Pas joli, ça ? Voyons ! naturellement, zéphir lui vient de quelques chansonnettes... mais l'emploi qu'elle en fait est tout à fait exquis. C'est ainsi que l'art se renouvelle. Elle est *directe*.

Il la parait de toutes sortes de falots petits mérites modestes,

s'étonnant de ses « réponses inattendues » dans les occasions les plus banales, et pâlissait, si, par malheur, une réplique sans aucun sens faisait, dans un éclair, voir à son amoureux qu'elle était vraiment irrémédiablement condamnée à l'épaisse torpeur faubourienne. Mais prêtais-je à Georges des pensées qui ne lui venaient pas ? Il reconstruisait les phrases de son modèle, en donnait des gloses comme d'un sonnet de Mallarmé ; ou, si elle ne disait rien, me priait de regarder les yeux verts de cette « chatte de Baudelaire en lesquels sommeillait un monde » que lui seul avait su découvrir.

Darius et moi définissions les silences de Rosemary, ceux d'une boîte qu'on secoue et qui est vide.

Georges étant si épris d'elle, Darius invitait le morne couple à de petits dîners de littérature, dans l'espoir d'entretenir une intelligence supérieure d'artiste et qui s'alourdissait.

Un soir, devant Mallarmé, Georges fit réciter par Rosie quelques vers d'*Hérodiade*. Bientôt elle se rebiffa :

— Tout ça vaut-il la peine que je me grouille ? On ne se f... pas du peuple comme ça. Moi, j'aime la *Grève des Forgerons*. Un de mes amis l'a dit, c'est siôuperbe !

— Quel ami ? demanda-t-on.

— Sauras... sauras pas ! Un ami de Montpernot !

On devinait que Georges avait froid à l'échine. Cette fois, je crus qu'il avait envie de s'en aller sans Rosie. Mais il me dit en sortant : Pauvre petite ! Si je l'avais connue il y a dix ans, quelle artiste en eussè-je fait ! Elle était intimidée, la pauvre fille, car elle peut être sublime dans *Hérodiade*, quand elle ne se trouble pas.

Le plus souvent ils s'entretenaient en anglais. Aymeris me donnait alors des explications, flatteuses et puériles, du vocabulaire indigent de sa protégée. Sa chaleureuse pitié, insensiblement, substituait à Rosie un personnage idéal qu'il fabriquait de toutes pièces ; autour de la « fière et malheureuse épave » il dessina un jardin magnifique ; la richesse des plantations la recouvrit, les fleurs parfumèrent l'atmosphère pour le maître paysagiste, mais non point pour les promeneurs.

Un de nos plaisirs consistait à choisir pour Rosie des livres dont Georges lui lisait certains fragments, la suppliant de les achever quand il serait dehors. Mary, vaniteuse, s'efforça de lire, mais n'en dépassa pas souvent le premier quart, ou bien, le

volume fermé, soit encore au retour d'un spectacle classique où elle prétendait s'être plu, Georges la priait, par façon d'exercice, de lui résumer l'ouvrage, de lui en exposer le scenario à sa manière ; et quel bonheur trahissait-il au moindre signe de compréhension, quand, par hasard, elle parvenait à enchaîner quelques phrases qui eussent un sens tant soit peu net !

— La pauvre enfant, qu'elle est judicieuse !

Combien de fois Georges et moi la laissâmes-nous seule dans l'atelier, non sans qu'il lui recommandât de « lire ferme », et, comme M. Aymeris à Mme Demaille, de n'aller dehors sans être bien couverte. Elle s'enrhumait facilement, ne savait prendre pour elle-même les plus élémentaires précautions, et bravait Georges, qui avait été élevé dans de l' « ouate rose », car si toute femme, même sans le reconnaître, est au début flattée par les prévenances, les attentions gentilles, Rosie, qui s'était d'abord laissé choyer, se lassa bientôt, si bien qu'à une question affectueuse de Georges elle répondit devant moi : « Tu m'emm... avec ton insistance, on perd la boule à être traitée comme une gosse ! On a plus d'expérience que toi, j'ai vécu *dans plus de mondes ;* les riches croient tout savoir, même la médecine, mais nous autres, on en sait plus long qu'*eux*, en pratique. »

Georges retournait en arrière ! Et il ne travaillait plus, tout absorbé par sa Rosette, comme jadis par Jessie. Sa passion était là, très dangereuse : l'inconscience, et qui se prend pour de la pitié, pour un sentiment que rien de charnel ne rabaisse.

★

M. Aymeris, chaque jour un peu plus morose et plus faible, ne quittait guère son cabinet que pour se rendre chez Mme Demaille ; l'indestructible nonagénaire lui survivrait, nous commencions à la croire immortelle.

Mme Aymeris restait dans son jardin, s'il faisait beau, ou près du feu, avec sa Trilby. Elle se desséchait, sans que les médecins constatassent une recrudescence de son mal. L'avocat feignait d'ignorer le traitement du docteur roumain que Georges avait rappelé ; mais M. Aymeris, lecteur, tu le sais, *ne parlait pas*. Quant à lui, il se laissait mourir, respectueux des desseins de la Nature. Mme Aymeris se remit à lire son

vieux Missel latin, se fit conduire en voiture aux offices avec plus d'exactitude que jadis ; elle priait à voix basse, en remuant les lèvres comme les écoliers qui se répètent à eux-mêmes leurs leçons. Georges la surprit un jour agenouillée et comme en conversation douloureuse avec le crucifix de grand'mère, un souvenir de la rue d'Ulm. Il pensa : Je n'ai jamais vu maman remplir ses devoirs, même à Pâques ; le catholique qui ne communie pas est-il en règle avec l'Eglise ? Il y a des ecclésiastiques si compréhensifs, si habiles ! Un directeur pourrait être utile à maman, qui, j'en suis sûre, n'ose plus se confesser.

A chacune de ses visites, il remarquait que sa mère, avec le geste d'une femme qui se couvre, si quelqu'un frappe à la porte de son cabinet de toilette pendant qu'elle se lave, cachait des livres dans sa chancelière, dès qu'il entrait. Un volume, les *Provinciales*, dans une reliure du XVII[e] siècle, timbrée d'armoiries, était en évidence sur la tablette du bureau. Une fois, il surprit d'autres ouvrages : *Madame Guyon* et *Fénelon*, l'*Explication des maximes des Saints* et un *Traité du Quiétisme*.

Georges, après avoir interrogé Léon Maillac, si familier avec le XVII[e] siècle, interrogea sa mère :

— Avez-vous un directeur, maman ? Voyons ! Vous n'êtes pas une janséniste, comme bonne-maman ? La terrible férule que celle de Jansénius ! Mais j'aperçois là un *Traité du Quiétisme*... si je ne me trompe, Fénelon, imbu d'hellénisme, est indulgent aux pécheurs et tolérant pour nos émotions trop vives ? Le Jansénisme impose trop d'austérité, de perfection, pour nous... oh ! maman, comment, vous, chérie, comme janséniste, m'auriez-vous ouvert la cage et désiré pour moi tous les bonheurs... au lieu que ce fût papa, avec son peu de religion, qui ait eu si grand'peur de la vie ?

— Laisse-moi, mon Georges ! Ne parlons pas de religion ; chacun la pratique à sa manière, bien peu atteignent la perfection. J'ai peut-être eu trop peur de *Lui*, parce que j'étais trop éloignée de la perfection ! Je me rattrape sur le tard. Tu en viendras là... mais laisse-moi à mes petites pratiques. Je lis, je m'instruis. En tout cas, *je crois !*

— Faites-vous donc faire la lecture par un bon prêtre, mais un prêtre jeune !

— Merci de tes conseils, mon enfant ; quand je ne lirai plus moi-même, Nou-Miette remplira cet office.

— Alice, disaient les tantes, a toujours été une originale. Ses chagrins ne sont point sans avoir contribué à la rendre ce qu'elle est aujourd'hui.

Cet état de concentration fiévreuse inquiétait Georges, si ce nouveau mysticisme sans sérénité occupait sa mère, qui semblait moins seule dans sa solitude et ne posait plus à son fils de questions relatives au travail, à ce qu'il faisait, à la santé de Mme Aymeris dont tous, elle à part, s'alarmaient, car elle ne pensait plus qu'à soi-même et les félicités éternelles lui semblaient être hors d'atteinte pour l'humble pécheresse qu'elle était.

Si ses belles-sœurs s'asseyaient auprès d'Alice, pour la journée, avec leur tricot et la *Revue des Deux Mondes*, cette assiduité l'interrompait dans ses prières, et la bonne dame, qui avait encore des secondes d'emportement, ordonna à ces demoiselles de la laisser seule ; elle avait besoin de dormir, ce qu'elle ne pouvait faire sans un ronflement dont elle était humiliée, au réveil.

— Et puis, mes bonnes amies, vous me regardez trop. Ai-je donc si mauvaise mine ?

Quelqu'un de très observateur eût deviné le frémissement religieux, l'angoisse de Mme Aymeris ; mais Georges me dit, beaucoup plus tard, que ce drame de conscience pathétique, il l'avait suivi dans un rêve, car il était comme stupide et tout absorbé par sa Rosie.

Blondel, rappelé par Mme Aymeris, interrogea Nou-Miette, qui sortait avec sa maîtresse. Où allait Mme Aymeris ? Le professeur recommanda à la Nivernaise de ne quitter Madame non plus que son ombre. Nou-Miette lui apprit que Madame allait dans les paroisses et les couvents à la recherche d'un prêtre, d'un curé de campagne, d'un brave homme qui la rapprochât des Sacrements ; Madame aurait pu s'adresser aux tantes ; quant à ces demoiselles, Madame avait peur, par rapport à la secrète « conversion » de Madame.

Blondel, théologien, devina les causes de la crise morale au début de laquelle tremblait encore sa cliente et amie. Il confia à Georges :

— Ta mère, Jojo, a vécu dans l'état d'âme effrayant des

solitaires ; je l'ai connue jadis telle qu'un Saint-Cyran, courbée par la crainte, et tu sais que Sacy, qui fut le maître spirituel de ta grand'mère, corrigeait tout ce qu'il y a d'atroce et d'épouvantable dans la Bible et saint Augustin ; ensuite, son jansénisme a mis ta mère en état de révolte, par amour pour toi, et afin de se justifier en te lançant dans la vie mondaine, elle a, je crois, tout rejeté de sa religion de jeune fille. Personne n'a suivi le drame intérieur de cette âme passionnée ; aujourd'hui, le cerveau, comme une machine qu'on surmène, a des arrêts ; ta mère s'échauffe, discute avec des prêtres sur les différences d'écoles et la pratique des confesseurs, elle paye d'une façon bien noble, mais au centuple, l'austérité de sa vie, les soucis que lui donna son désir de te libérer, tout en n'offensant pas le Bon Dieu. Songe à ce qui doit s'agiter dans cette tête qui se désorganise...

Mme Aymeris changea cinq fois, cet hiver-là, de confesseur. Chacun de ceux qu'elle fit venir à elle, au bout de quelques jours, lui paraissait insuffisant, ou trop « supérieur ».

Georges, peut-être l'esprit le plus a-religieux que j'aie rencontré, s'irrita en assistant à cette diminution quotidienne ; l'idée du néant ne le tourmentant point pour lui-même, il avait à certaines heures de détresse appelé la mort, dans l'espoir qu'elle fût suivie de l'inconscience, sous la terre où son corps se confondrait. J'ai entendu Rosemary se récriant quand il parlait de l'anéantissement de la chair et de l'esprit, en protestante respectueuse des devoirs dus aux « parents », et ce m'était pénible de songer que, lasse parfois de la présence continuelle de Georges, ce fût elle qui l'expédiât à Passy, où Mme Aymeris, — disait-elle sérieusement, — a besoin des conseils d'un fils, pour qui elle ne compte plus.

Si j'évitais les occasions de rencontrer Georges et sa maîtresse, Georges ne me les offrait non plus. Darius m'en donna plusieurs et qui suffirent à me convaincre que notre ami était, pour Rosemary, ce qu'il avait été naguère avec Mme Aymeris.

Il s'était mis à peindre, d'après son modèle des figures nues, chastes d'intention, mais d'une magnifique sensualité. A une fin de séance, je pénétrai dans le vestibule de l'atelier, attendis que Rosette passât un peignoir : elle le grondait, il ne soufflait mot.

— Je n'aurai plus même de respect pour toi, Georges.

Les Français sont *toutes* pour la rigolade; vous ne croyez pas en Dieu. Dieu vous châtiera comme vous le méritez. Les riches n'aiment pas la famille. Si, au lieu de Rosie, vous aviez pour amie une vraie Française, iriez-vous voir votre mère? Vous êtes *ignôbel!* Tantôt, je prends le train avec vous, je vous mène de force chez votre mère... Vous m'embêtez tant avec vos soins.... la pauvre lady en a besoin plus que moi; pendant que vous ferez votre « duty », je resterai sur le pont, regardant la rivière; oui, je suis *poétique*, moâ!

Georges consentit :

— Mais tu pinceras une bronchite! Non, j'irai seul, je te le jure.

— Je ne suis pas malade, Georges, mais votre mère *est* malade, elle. Vous êtes *ignôbel!* I'll teach you how to behave (je vous apprendrai à vous conduire).

Enfin, il m'ouvrit la porte, l'air confus.

— Tu drogues là depuis quand? Rosie, tu l'as entendue, me flanquait un suif. Elle a un sens du devoir, j'en suis à plat!

Ainsi Georges passa-t-il quelques soirées à la maison Aymeris, au lieu de traîner Rosie de restaurant en restaurant. Comme Rosie négligeait de faire un bout de toilette après son travail, il choisissait des traiteurs de Montmartre ou de Montparnasse pour s'y sentir mieux à l'aise, et où ils ne fussent pas répérés. La question du repas soulevait des tempêtes. Rosie ne s'habillait pas, mais elle disait :

—Tu as honte? Tu pourrais bien me balader sur les grands boulevards; pourquoi tu prétends que tu me respectes, si tu ne me conduis qu'auprès des grues et des « poseuses »? Je suis une *dame!* I was born a lady, mon cher, comme toi un gentleman!

Et Georges reprenait le chemin de Passy en songeant au jour où il serait seul avec sa maîtresse, impuissant à s'en arracher, la suivant pas à pas, désemparé, honteux et vaincu...

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

A. t'Serstevens : *Les Sept parmi les hommes*, Albin Michel. — C.-F. Ramus : *Les Signes parmi nous*, Crès. — Albert Adès et Albert Josipovici : *Le Livre de Goha le simple*, Calmann-Lévy. — Neel Doff : *Keetge*, Ollendorff. — André Maurois : *Ni ange, ni bête*, Grasset. — Jeanne Leuba : *L'Ombre nuptiale*, Plon. — Henri Davignon : *Jean Swalue*, Plon. — Maurice Morel : *Titote*, Plon. — Eveline le Maire : *Le Cœur et la Tête*, Plon — Alexandre Larisson : *Bouyssol le marin*, Pierre Lafitte. — Jean d'Heures : *La fournaise*, Ollendorff. — Pierre Veber : *Mademoiselle Fanny*, Flammarion. — Arthur Cantillon : *Yvette Bohr*, Cahiers indépendants. — Milot du Dy : *Les trois Grâces*, Les livres du Géant.

Les Sept parmi les hommes, par A. t'Serstevens. Il fut un temps, quand l'imprimerie n'était pas inventée, où un livre devait représenter une chose mystérieuse, une sorte de table de la loi qu'on enfermait dans une châsse ou tout au moins une armoire dont, seules, quelques personnes initiées possédaient la clé. Un livre, c'était l'énoncé d'une religion ancienne ou de nouvelles vérités. On le traitait comme une chose dangereuse, aussi comme un remède qui pouvait devenir un poison, pris à trop forte dose, et on en défendait l'approche aux enfants, aux femmes, à tous les fous du voisinage !.. C'était une histoire faisant partie de l'histoire, une version politique ou sociale. On y conservait des traditions et, très souvent, uniquement pour certains augures qui le feuilletaient avec le sourire, on y démolissait scientifiquement tous les ordres établis. Quelques-uns de ces livres ne vinrent pas jusqu'à nous et leurs enluminures, sacrées ou profanes, servirent à décorer des ouvrages déclarant tout le contraire de ce qu'avaient affirmé leurs prédécesseurs, mais il n'est d'essentiel que l'image en art. C'est peut-être pour cela que le texte n'a pas besoin, lui, d'être coloré d'un *prétexte*. Je ne veux pas faire ici le procès du livre moderne, parce que je n'ai pas le droit de plaider, étant à la fois juge et partie; cependant, je me permets de penser qu'on abuse un peu du roman romanesque pour ne rien dire du tout. Il n'est pas nécessaire de battre la campagne durant trois cents pages pour nous montrer la trahison d'une femme, d'un homme ou d'un personnage du troisième sexe. Cela doit pouvoir se dire en trois lignes et ne concourir à une action que comme un détail de la sculpture dans tout le monument. Je ne m'en cacherai pas, dussé-je être lapidée, j'aime le livre qui me raconte autre chose que le fait divers. S'il n'est pas la vie elle-même, ruisselant sur les pages, je le préfère hermétique, donnant un grand

mal à ouvrir, à pénétrer jusqu'à son sens le plus intime. Je ne comprends pas toujours, mais je crois que ce qui est caché peut se découvrir et qu'on y prend presque autant de plaisir qu'on y peine, lorsqu'on arrive à voir qu'on ne s'est pas... mépris.

Qui sont ces *Sept parmi les hommes ?* Les sept sages de la Grèce ou les *sept dormants ?* « Il ne suffisait donc pas d'être riche et de vouloir le don prodigieux de tout ce que l'on a. Pour l'amour sans nulle réserve et l'entier abandon, il fallait chercher la parole ou le geste, le symbole peut-être qui rapproche de nous celui que nous voulons aimer. » Ce paragraphe nous expliquerait mieux que je ne puis le faire que ces hommes sont des humanitaires, une race de gens dangereux d'abord pour eux-mêmes, ensuite pour... les autres, parce qu'ils ne leur ressemblent en rien. « Le dieu des sept n'a pas de figure?» Je crois fermement qu'il n'existe pas ou plus. Le dieu des sept, c'est sans doute celui qui rendrait l'ordre, l'harmonie au chaos des passions et des ambitions, régularisant les situations tout en laissant une plénitude de liberté aux mouvements généreux. (Parmi les gestes généreux on cite celui qui coupe le cou au voisin ayant assassiné, mais on ignore si le geste universel du peuple tuant pour ne pas être tué est assimilable à celui de la justice ou de l'assassinat... réversible !).

Les sept ayant essayé de toutes les formes de la justice sont renversés ou plutôt reversés dans les contingents du peuple, et ils y apprennent à leurs dépens que l'on ne peut guère parler d'un intérêt universel à ceux qui ne voient que leurs petits intérêts. Mais, à force de prêcher, on a des disciples et ce sont les disciples qui font les dieux (non pas la force du bon sens). Les sept iront dormir. Ils ont bien ouvré. Ils ont ouvré des coupes d'où sort le breuvage rayonnant de leur doctrine. Au bout de quatre siècles, ils ont faim et se réveillent. Ils se retrouvent tellement notoires que Marcule n'en croit pas ses yeux et subit, sans trop se plaindre, la crise de la monnaie. (La pièce datant de plusieurs siècles est fausse.) Un peu gêné par le manque d'argent et les rencontres des personnes qui doutent de lui tout en croyant à ses doctrines qu'elles clament en présence de son effigie : « Regardez-moi, je suis celui qui est ! » il s'en va dans la ville basse. Elle est toujours l'opposé de la ville haute. On y est pauvre, on y est sale et on s'y dispute. Les mêmes erreurs y font croupir l'homme bas dans les ordures. Alors Marcule, celui des sept qui semble avoir le plus faim... d'ordre et d'harmonie, se sauve, se jette à l'eau pour se laver et se sécher au soleil en se disant que celui-là pourrait bien être le seul vrai dieu... qui sèche et vêt les nudités, un œil dont on ne connaît pas l'étendue de vision et qui ne paraît pas plus se soucier d'un monde que d'un autre. Remarquons, en passant, que ce Dieu-là est le premier des peuplades sauvages,

peut-être le plus proche du commencement, en tous les cas le seul inconnu connu armé d'une puissance féconde et palpable. Je me garderais bien de tirer une conclusion de cette fin des sept, pouvant mourir après avoir fait une constatation d'enfant... de sept ans! Dans toute philosophie naturellement construite on va du composé au simple, car le chaos primitif était certainement des plus chimiquement composés et rien ne semble plus clair que la chaleur bienfaisante du soleil.

Le style de cette fiction, reposant sur une arche qui va des rives de l'histoire ancienne aux rives de notre propre histoire de France, est une sorte de figure de proue qui entraîne le grand navire et ses voiles compliquées. Si on la suit, on ne voit qu'elle ; si on s'égare dans le navire, on perd pied. Il y a le roulis des phrases et l'enchaînement des cordes, l'enroulement des idées sur elles-mêmes pour nous ramener à des manœuvres prudentes. Il faut aimer cette figure, et si elle est un peu haute, se drape parfois dans la brume... le navire marche et marche fièrement au Dieu inconnu, à celui qui n'est pas, à force d'être méconnu..

Les Signes parmi nous, par F. Ramuz. Autre livre biblique et tellement pur d'intention !... Ce sont des tableaux où la naïveté des personnages entre en lutte avec l'évidence de signes de ces temps effroyables et le ton mystérieux du colporteur essayant de placer ses avertissements salutaires, bien trop religieux pour être compris de tous. Les habitants de ces villages sont des gens très doux, à petites passions, à petits intérêts, mais pauvres fourmis en train de mettre modestement leurs œufs au soleil, voici que l'orage gronde, que l'obscurité voile à la fois la terre et les espérances de la future récolte. Ils éprouvent d'autant plus les angoisses de ces moments précurseurs de la trombe d'eau, de grêle ou de sang, qu'ils se sauvent dans un abri qu'une saute de vent peut renverser sur eux : « On a entendu un roulement pareil à celui que font les chars de blé quand ils rentrent dans la grange. » Est-ce le tonnerre ou le canon ? « Et puis il semble qu'on ait entendu aussi miauler le petit chat dans la remise.» Le mauvais temps passé, on se remet à rire... et on vendra certainement le lait condensé plus cher !... car... leur petit chat n'est pas mort, en Suisse !

Le livre de Goha le simple, par Albert Adès et Albert Josipovici. L'Orient et son masque doré, parfois grimaçant, car on ne sait jamais si c'est pour faire rire les enfants ou pleurer les hommes que sont écrites les histoires d'Orient. Goha est un fils mal né dans une bonne famille. Il ne comprend pas tout de suite, mais il aime bien sa nourrice qui lui explique les choses à sa façon. Les femmes lui sont assez tendres. Il n'a qu'à paraître et on lui offre mille caresses... Aux uns il tue l'enfant qu'il fit sans le savoir ; aux autres il cause

une mort prématurée donnée par la main même du père justicier. Il va, criant ses fèves à vendre, rapportant des moutons pour leur prix et des sentences qui valent de l'or. Il finira heureux après avoir confondu son maître et professeur, le cheik El-Zoki, un savant, de la profonde inutilité de toutes les études sociales ou religieuses. Et il épousera une jeune veuve qui le croira le plus sage des hommes, puisque aussi bien il en est le moins esclave des préjugés. Ce livre est un conte où on en rencontre d'autres qui sont très anciens et ont, jadis, couru, monté et descendu les pentes farouches de ce mont dont le sommet se perd dans les nuages et qu'on appelle : l'Islam. Préfacé par Mirbeau, ce nom est une garantie, malgré tout, de sa profonde originalité.

Keetge, par Neel Doff. J'ai toujours dit que l'auteur est libre de choisir son sujet. On n'a pas le droit de discuter là-dessus, mais on peut regretter la forme qu'il y emploie. Neel Doff est, paraît-il, née à Amsterdam, a travaillé à Bruxelles et se sert de la langue française avec une maîtrise vraiment supérieure, étant donnés les différents milieux qu'elle a traversés ; seulement il y a des nuances ; ainsi, quand elle parle de certaine maladie vénérienne, il vaudrait mieux lui donner le nom technique que la désigner par certain terme sentant le corps de garde et un peu bien appuyé. Le sujet, il s'agit des travaux forcés de la prostitution infligés à une jeune fille par ses propres parents, est déjà tellement affligeant... Tout en admirant la belle œuvre naturaliste de l'auteur, je lui ferai aussi remarquer que Keetge, ayant enfin le droit de choisir, continue à se prostituer en acceptant l'héritage de son amant. La loi d'amour, la seule qu'une femme doive respecter, c'est de ne pas accepter le paiement de sa personne, même un paiement posthume. A part cette autre nuance, une étude excellente de la grande plaie du monde, l'esclavage des femmes, la traite des blanches. Voilà un livre tout à fait digne d'être couronné dans une Académie pour sa spéciale moralité.

Ni ange, ni bête, par André Maurois. Une charmante idylle révolutionnaire se passant en 48. Le jeune homme tout à fait intransigeant, qui se nourrit par principe de légumes et de laitage, devient raisonnablement amoureux d'une jolie fille qui serait romanesque, si on le lui permettait. Il se compromet dans un complot contre la sûreté de l'Etat, avec le nommé Caussidière, figure curieuse de sauvage tartare, et aussi de M. de Lamartine, qui, dans les moments les plus pathétiques, réclamait du chocolat à sa femme. Il est obligé de fuir une ingrate patrie dans le temps qu'elle accueille un nouveau Napoléon après avoir hurlé toutes les Marseillaises de l'époque. Mais en fuyant il emporte une charmante créature qui n'a ni su ni voulu le trahir. Agréable roman, très bien écrit, comme avec des gants gris perle.

L'Ombre nuptiale, par Jeanne Leuba. C'est, cette ombre, le pays calme dans lequel une épouse divorcée et passionnée doit rentrer après de grands éblouissements d'un bonheur défendu. Le mari est infirme, aveugle, l'amant est mort, mais la guerre a permis à tout le monde, coupable et innocent, un héroïsme distingué qui efface les cicatrices comme les fautes. Le héros, un homme de lettres naturellement, lègue un manuscrit à sa maîtresse qui le fera paraître en effaçant la dédicace, dernier vestige de son amour. Il y a un petit discours (page 9) sur l'inutilité du départ des intellectuels pour la tuerie qui m'a semblé très bien ; si l'amant avait écouté sa maîtresse, elle aurait, bien entendu, fulminé jusqu'à ce qu'il eût changé son fusil d'épaule, car ainsi va le monde féminin.

Jean Swalue, par Henri Davignon. Un Belge en face d'une Anglaise. Ça commence par le tennis et ça finit par un sport plus brutal : la guerre. Loyalement la femme ayant promis au mari de faire naître son enfant à Bruges y revient pour tenir sa promesse et passe sous la terreur allemande les mauvais jours de sa grossesse. De jolis détails sur la façon dont les deux pays entendent les traditions nationales et religieuses.

Titote, par Maurice Morel. Le roman d'une petite fille. Elle est très intelligente, fait des mots et n'a pas trop l'air d'une poupée en papier. Le défaut de tous les romans de ce genre est d'être trop spirituels. On dirait d'eux qu'ils sentent le linge brodé, si le linge brodé pouvait avoir une odeur particulière à cause des broderies.

Le Cœur et la tête, par Eveline Le Maire. Est-ce une héroïne de Cherbuliez, de spirituelle mémoire? En tous les cas il est amusant de constater qu'elle n'a pas du tout vieilli.

Bouyssol le marin, par Alexandre Larisson. Très habilement écrites, ces histoires sont mieux que vraies, malgré un certain fond de littérature voulue. La croisière de Bouyssol sur le bateau de plaisance de lord Hurricane est tragiquement amusante. On vous y donne, avec habileté, un frisson élégant. Impossible d'en vouloir à l'auteur, parce qu'il connaît admirablement son métier.

La Fournaise, par Jean d'Heures. De beaux tableaux de la vraie guerre où l'horreur est contenue par une philosophie présentée en petites réflexions courtes, poussant dru comme des épis du champ de carnage même. A citer : *le Charnier*, peinture sombre, une page affreuse où l'on voit l'envers du manteau de la gloire qui n'est vraiment pas propre.

Mademoiselle Fanny, par Pierre Veber. Une infirme, qui guette l'amour coupable par sa fenêtre ouverte sur une grande liberté qu'elle n'a plus. La lettre anonyme et le coup de revolver qui en résulte. La morale, assez finement cruelle, est que les malades, les infirmes condamnés par le sort, s'en prennent toujours à la voisine

pour lui faire expier leurs propres maux. De l'esprit qui entoure cette fleur vénéneuse comme le papier soyeux du marchand désireux de la faire passer malgré son étrange odeur malsaine.

Yvette Rohr, par Arthur Cantillon. L'idylle banale du pauvre gamin naïf avec la petite actrice rouée. Mais ce qui est moins banal, c'est le retour de l'enfant prodigue à la maison paternelle où il y a une note vraiment émue.

Les trois Grâces, par Milot du Dy. A la bonne heure, économisons le papier! Voici un petit livre à l'enseigne du Géant, tellement petit qu'on se demande si on tient un caramel au lait... et il contient un grand drame d'amour... un tour de force illustré par Botticelli.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Mystique et religiosité. — Gonzague Truc : *La Grâce*, 1 vol. in-16. 2 fr. 50, Alcan, 1918. — H. G. Wells : *Dieu, l'Invisible Roi*, 1 vol. in-16, 5 fr., Payot, 1918. — Léon Meunier : *Essai de Catéchisme*, 1 br., 1 fr., Paris, « Les Humbles ». — Emile Masson : *Le Livre des Hommes et leurs Paroles inouïes*, 1 vol. in-16, 4 fr. 50, Ollendorff, 1918. — R. Teixera Mendes : *Clotilde de Vaux et Auguste Comte; tome III : L'année sans pareille* (*avril 1845 à avril 1846*), 1 vol. in-12, de 1166 pages, Rio de Janeiro, au Siège central de l'Eglise positiviste du Brésil, 1919. — E. Seillère : *Les Etapes du Mysticisme passionnel*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Renaissance du Livre, 1919.

Le problème de premier plan en philosophie continue d'être l'antithèse de l'Intelligence et du Sentiment. De nos jours, cette dernière puissance triomphe ou plutôt sévit à l'état aigu dans l'esthétique belphégorienne, sous l'influence de causes sociales fort bien analysées par M. Benda. Mais ce n'est là que l'exaspération d'une tendance immanente à notre nature, Il y a un belphégorisme éternel comme il y a un romantisme éternel, contre lequel ne prévaudra aucun effort doctrinaire. — On en dira autant d'une autre forme de pensée où s'affirme également le primat du sentiment : la Mystique et les états qu'elle commande, tels que la foi, la grâce, etc. **La Grâce!** sujet captivant et bien digne de séduire une âme inquiète, complexe, voluptueuse et douloureuse, nourrie de ce qu'il y a de plus substantiel et de plus délicat dans la double culture hellénique et chrétienne; âme déchirée par la lutte intestine des puissances ennemies qui se disputent le monde spirituel. — Ce n'est pas en théologien, c'est en psychologue que M. G. Truc aborde l'étude de ces problèmes; son ambition se borne à nous donner une *phénoménalogie* des états mystiques. Incroyant et agnostique, M. Truc humanise la mystique; on dirait qu'il la laïcise, si cette dernière expression n'avait été tellement avilie. Au reste, humaniser la mystique, ce n'est ni la méconnaître, ni la profaner, ni la travestir, ni la

diluer et la résoudre dans le néant. Cette transposition, cette transcription dans le mode humain des états mystiques, soit *positifs* (foi, grâce, sainteté), soit *négatifs* (tiédeur, sécheresse, *acédia*), cette transcription n'a rien d'une trahison ni d'une caricature. Le « poème délicieux et désespérant » ne cesse pas de hanter le cœur infidèle à la foi de son enfance. Les fleurs de la mysticité n'ont rien perdu de leur parfum, pour être jetées en offrande au « dieu inconnu » des agnostiques, à la vie auguste et mystérieuse... Aussi bien ne faut-il pas parler seulement de l'état de grâce religieux ; il existe aussi un état de grâce esthétique, un état de grâce musical, un état de grâce amoureux, etc..., que connaissent bien le poète, l'amant, le penseur, aux heures où le Phénix-Idéal, — pour parler comme Nietzsche, — vole près de nous, paré d'un plumage plus léger et plus brillant... Ce travail de transcription met en œuvre les ressources de la psychologie la plus ingénieuse et la plus pénétrante. L'analyse de M. Truc nous fait remonter aux sources les plus hautes de l'inspiration et de la grâce : à cette loi de *convergence affective* qui combine d'ailleurs ses effets avec les lois de la relativité et du rythme... Il va sans dire, au demeurant, que M. Truc s'assimile à merveille la théologie qu'il entend dépasser ; par exemple il donne la préférence à la conception jésuite de la grâce, plus humaine et plus psychologique, sur la conception janséniste, farouche, inhumaine et jalousement théologique... Aussi, quand M. Truc nous dit qu'il « laïcise » la mystique, faut-il bien l'entendre. M. Truc, âme nuancée et profonde, éprise de vie intérieure, ne va pas donner dans le laïcisme vulgaire ; c'est ainsi qu'il prend la défense de l'individualisme, la bête noire des sociologues ; il dit son fait à la morale sociologique, où s'exprime l'autoritarisme d'âmes sèches de cuistres pédantocrates...

Il faut reconnaître que la philosophie générale de M. Truc offre une certaine indécision. — Agnostique, M. Truc regrette la sécurité du dogme ; ballotté sur l'océan des incertitudes, il reste hanté par l'idéal impérieux des théologies... Il assure de son estime — sans la moindre ironie, à ce qu'il dit — la métaphysique et la théologie, ces « sciences parfaites », ces sciences « qui ne connaissent pas l'esclavage de la matière et qu'il met pour cela au-dessus de toutes les autres », comme si la supériorité d'une science se mesurait à l'inanité de son objet !... Et sans doute cette attitude date un peu, — surtout au gré de nos aimables partisans du « Place aux jeunes » ; elle nous reporte aux années 1885-1895 ; elle subodore un peu trop le dilettantisme renanien et l'ironie un peu faisandée de M. Anatole France. Mais quoi ! je ne reprocherai pas ces faiblesses à M. Truc. Je les ai partagées. Je suis de cette génération et je ne la renie pas. Et je pardonne bien volontiers à M. Truc les fuyances de sa pensée

— péché combien véniel! — en faveur de son souci scientifique de ne pas mêler les genres et de sa ferme psychologie inspirée du maître Ribot.

Bien différente de la mystique toute intérieure de M. Truc est la théologie pragmatique, politique, voire étatiste que nous propose l'auteur de **Dieu, l'Invisible Roi.** — On peut aimer ou non les romans de Wells. Mais une chose est sûre : on préférera M. Wells romancier à M. Wells théologien. Non que cette construction théologique ne donne une certaine impression de cohérence et de force ; mais cette cohérence est superficielle, et cette force, qui se tourne en impériosité théocratique, est déplaisante pour qui n'aime pas l'esprit-prêtre ; et j'ai le malheur d'éprouver cette antipathie. — Comme tout bon théologien, M. Wells commence par dénigrer l'intelligence au profit de la croyance. Celle-ci sera élue ou fabriquée en fonction des besoins et des désirs du croyant. L'essentiel de la théologie de M. Wells consiste à opposer deux idées de Dieu : le Dieu infini, trinitaire, omnipotent, omniscient, d'une part ; et, d'autre part, le Dieu fini et personnel, à science et à puissance limitées et donc qui ne peut être tenu responsable des horreurs qu'il ne peut empêcher... Et cela fait un Dieu assez brave homme... M. Wells, qui se défend pourtant de faire de l'anthropomorphisme, nous présente ce Dieu sous les traits d'un jeune capitaine à la tête des puissances du Bien et qu'il nous faut aider et servir dans la bataille qu'il livre aux puissances du Mal... Comme chacun se fait du bien et du mal l'idée qui convient le mieux à ses intérêts, cet anthropomorphisme peut aller loin. Le cultivateur mercanti se représentera Dieu sous la jaquette d'un jeune ministre du Ravitaillement, qui déchaînera de mieux en mieux la vie chère et maintiendra ou majorera les prix forts et les taxes rémunératrices ; l'écrivain ou l'auteur dramatique se représentera Dieu sous les traits d'un directeur de revue ou de journal, ou de théâtre pas trop rosse, et qui ne fasse pas trop attendre les articles ou les pièces, etc. — Quant à l'idée d'incarner Dieu dans l'Etat, voire dans l'Etat mondial, cette idée est triomphale. Je croyais que seule la tête carrée et autoritaire d'un boche (Hegel) avait pu la concevoir. Diviniser l'Etat ! l'Etat, cet établissement interlope, foyer d'intrigues et de combinaisons louches, l'Etat qu'un autre Allemand, plus clairvoyant (Schopenhauer), a pu appeler à plus juste titre une caricature de la Justice, un défi jeté à la loi morale... M. Wells nous dira, il est vrai, qu'il s'agit de l'Etat futur, universel, idéal, etc... Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! — En somme, cette théologie appartient bien à ce type de pragmatisme dont M. A. Schinz a si bien caractérisé la qualité philistinique et aphilosophique (1) :

(1) A. Schinz : *Antipragmatisme* (Alcan, 1909).

Le besoin ne se faisait peut-être pas très vivement sentir d'un **Essai de Catéchisme**. Opposer au catéchisme catholique un catéchisme laïque, antoiniste et tolstoïen, à quoi bon ? Si ces notions d'incarnation, de rédemption, de péché, de purgatoire, d'épreuve, de salut, etc., sont des illusions saugrenues, à quoi bon les transposer en une néo-mystique aussi arbitraire et pas beaucoup plus intelligible que l'autre ?

La mystique de M. Emile Masson, dans son **Livre des Hommes**, est plus dépouillée et plus accessible. Plus discrète aussi, car elle s'exprime par le truchement d'une série de *representative men*, de grands initiés et initiateurs : Sages d'Orient (Confucius, Çakya-Mouni) ; Sages grecs (Eschyle, Socrate) ; Sages d'Occident (Shakespeare le Pacifique, Pascal, Spinoza, Gœthe, Whitman). Tous ces adeptes de la secte aéoliste (on se rappelle que Swift appelle de ce nom les initiés de tout acabit et de tout poil, parce qu'ils puisent leur inspiration dans les outres d'Eole), tous ces initiés, dis-je, communient dans la persuasion d'être les porteurs d'un mandat divin qui leur incombe ici-bas. Drôle d'idée tout de même, encore que flatteuse pour l'amour-propre des intéressés ! Ces vies et ces âmes sont racontées sur un ton ému et communicatif, en un style intuitif, parfois un peu carlylien et apocalyptique. La mystique de M. E. Masson est à détente pacifiste, si cette métaphore tirée des armes à feu ne jure pas avec une morale qui professe l'horreur du sang versé...

C'est encore de mystique qu'il s'agit dans le gros et intéressant volume consacré à Auguste Comte et à Clotilde de Vaux par la piété des positivistes brésiliens. **L'Année sans Pareille**, c'est l'année avril 1845-avril 1846 ; l'année qui vit l'*Union* du Maître et de celle que les fidèles appellent « l'Angélique Dame ». Ce compact volume de 1.166 pages, qui fait suite à deux autres aussi importants consacrés également à la religion de l'Humanité, est une incomparable mine de renseignements et de documents sur les relations de Comte avec Clotilde et avec la famille Marie, et d'une façon générale sur toute cette période de la vie du philosophe ; le tout accompagné de photographies, de plans de maisons et de rues, de la reproduction de maintes reliques et souvenirs chers à la piété des fidèles de l'Eglise positiviste brésilienne. Cette piété est vraiment touchante ; je le dis sans ironie aucune et le livre qui en porte témoignage ne mérite pas seulement d'être un bréviaire entre les mains des fidèles de Comte ; mais il constitue un manuel unique et inépuisablement riche de psychologie mystique.

Je ne quitterai pas le culte comtiste sans signaler la *Revue positiviste internationale* (Paris, 54, rue de Seine), qui perpétue et rajeunit, en les appliquant aux questions actuelles, les enseignements

de Comte, en des articles signés de MM. Emile Corra, P. Grimanelli, Marcel Boll, etc. Les plus récents numéros reçus contiennent une étude de M. E. Corra sur *La naissance du génie d'Auguste Comte, sa vie jusqu'en 1819;* des articles de M. Grimanelli : *Pour la Reconstitution morale;* un Bulletin: *Autour de nos idées*, par M. Marcel Boll.

Avec M. Seillière nous abordons une autre variété de mystique : la mystique esthétique et plus particulièrement romantique. — A un certain point de vue, le problème agité par M. Seillière au cours de son œuvre entière peut rentrer dans le problème général qui préoccupe également plusieurs autres critiques et philosophes de notre temps : le Problème de la Décadence contemporaine ou « Critique de la Modernité »,selon une expression nietzschéenne. Le cri : Décadence! retentit de toutes parts. Mais tandis que la décadence dénoncée par MM. Benda, G. Truc, est d'ordre proprement intellectuel et peut paraître réclamer des remèdes intellectuels (retour à la Scolastique, selon M. G. Truc), M. Seillière met l'accent sur le travail de désagrégation et de dissolution morale, politique et sociale qui lui paraît menacer de plus en plus les bases de notre vieille société. Cette dissolution, comme on sait, M. Seillière en découvre la cause lointaine et permanente dans la diffusion de l'influence rousseauiste, perpétuée à travers tout le romantisme, pour aboutir à ce dernier avatar, à ce débordement de sensibilité, à cette apothéose du sentiment désordonné que M. Benda a symbolisée sous le nom de belphégorisme.

De ce belphégorisme on retrouverait plus d'un antécédent dans cette lignée de héros et d'héroïnes romanesques et romantiques que M. Seillière étudie avec autant d'agrément que d'érudition dans son dernier livre : **Les Etapes du Mysticisme Passionnel** : Julie, Saint-Preux, René, Delphine et Corinne, Manfred. Quant au remède, il doit être cherché, — et M. Seillière y revient comme à un *delenda Carthago*, — dans la lutte contre le rousseauisme, dans le retour à la morale catholique, seule barrière tutélaire contre les barbaries et les étrangetés de la sensibilité belphégorienne, seule ligne de défense solide, dans l'ordre esthétique, comme dans l'ordre moral et social. — Ce remède nous paraît d'une efficacité douteuse, en dépit de la conviction et du talent mis par M. Seillière au service de ces thèses conservatrices. Le belphégorisme et l'anomie morale contemporaine ont leurs racines, comme l'a bien vu M. Benda, dans des conditions économiques et sociales, c'est-à-dire à des profondeurs où n'atteignent pas les prédications et les théories.

Si, maintenant, nous laissons de côté le problème de la décadence morale, et si nous considérons plus spécialement celui de la régression philosophique dénoncée par quelques juges sévères de notre

temps, j'avoue volontiers être d'accord avec eux sur la réalité de cette régression — que la guerre n'a pas ralentie, bien au contraire, — ainsi que sur la nature de ses indices et de ses causes.

Ses indices? Nous les verrions dans l'envahissement de notre philosophie française par le pragmatisme, le néospiritualisme, le moralisme ou « passion moraliste », la manie enseignante, le prosélytisme religieux, scolaire ou social, la philosophie pédagogisée, mondanisée, embourgeoisée et philistinisée.

Les causes résident dans les influences anglo saxonnes et judéo-chrétiennes et aussi, pour une bonne part, dans la démocratie, comme M. A. Schinz l'a bien montré pour la civilisation américaine et M. Benda pour notre pays. Il y a aussi l'influence croissante des femmes; d'autres facteurs encore; bref l'influence de tout ce monde que Nietzsche appelle « peuple, troupeau, femme, pharisien, philistin, électeur » (1).

L'antithèse posée par M. A. Schinz entre l'aristocratie intellectuelle et la démocratie montante n'est pas près d'être surmontée. Vraisemblablement il y aura de plus en plus deux philosophies : une philosophie populaire, plébéienne, livrée aux vulgarités et aux superstitions de l'esprit religieux, démocratique, scientiste, homaisien, etc., et une philosophie tout court, cultivée dans le silence par quelques rares méditateurs solitaires, quelques dissociateurs d'idées, dont c'est la fonction de faire, de défaire et de refaire cette toile de Pénélope qu'est la spéculation philosophique.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Préaubert: *La Vie, mode de mouvement* ; essai d'une théorie électronique des phénomènes vitaux (nouvelle étude), Felix Alcan, 5 francs. — Alfred Lartigue : *Lettres à l'Académie des Sciences* sur l'unification des Forces et des Phénomènes de la nature, avec 158 figures dans le texte et une planche tirée à part ; Introduction par M. Daniel Berthelot ; Octave Doin, 6 francs. — Memento.

Les manifestations vitales ne sont que la résultante d'un dynamisme intime, profond, caché, qui échappe à nos sens, même pourvus d'instruments explorateurs.

J'ai aujourd'hui à rendre compte de deux livres fort savants, où la biologie est envisagée du point de vue de la physique moderne ; l'un est de M. A. Préaubert, professeur honoraire au lycée d'Angers, l'autre de M. A. Lartigue, chef du service des tramways de la Compagnie Thomson-Houston.

La Vie, mode de mouvement, de M. Préaubert, est l'exposé d'une théorie électronique des phénomènes vitaux ; à vrai dire c'est un essai de conciliation entre le spiritualisme et le matéria-

(1) *Nietzsche contre Wagner* (édition du *Mercure*), p. 73.

lisme. Mes lecteurs savent déjà que je n'aime guère de tels compromis ; mais je dois avouer que M. Préaubert, pour soutenir sa thèse, apporte autant de savoir que d'originalité, de méthode et d'ingéniosité ; j'ai donc eu un certain plaisir à lire son livre, fruit de longues méditations personnelles. Déjà, en 1897, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques d'Angers*, il avait publié un premier travail sur le même sujet ; il y résumait une série de recherches poursuivies par lui depuis 1878, et il s'efforçait de démontrer que le dynamisme vital ne peut trouver d'explication satisfaisante que dans l'intervention de l'ultra-matière (électricité, éther).

Pour M. Préaubert, l'être vivant est « en contravention constante avec les lois de la physique », il apparaît comme *une volonté libre au milieu du monde fatal*. « La matière pondérable nous montre partout une soumission absolue au déterminisme physique, et nulle part elle ne présente cette liberté, cette indépendance d'allure si caractéristique de la vie. » L'auteur est ainsi conduit à situer la vie dans une matière plus subtile, dans l'ultra-matière, faite d'électrons.

M. Préaubert reconnaît qu'en bonne logique il est impossible d'expliquer la biologie à l'aide d'un principe immatériel, mais il cherche à rajeunir la théorie spiritualiste, en substituant au concept du principe immatériel le concept d'un principe infiniment peu matériel, d'un principe qui soit à la limite entre la matérialité et la non-matérialité. Grâce à ce stratagème, le *spiritualisme légèrement matérialisé* peut être conservé dans ses grandes lignes. Il admet que l'être vivant est soumis à *deux déterminismes :* le déterminisme physique, et un autre déterminisme indépendant du premier, le déterminisme psychique ; il distingue dans l'être vivant deux substratums matériels se partageant les deux déterminismes, substratums indépendants l'un de l'autre et cependant liés l'un à l'autre : le premier est la matière chimique, le second serait l'ultra-matière.

M. Préaubert attire l'attention sur ce fait que le groupe d'électrons, constituant la masse interne de l'atome, jouit d'une indépendance absolue vis-à-vis du monde extérieur et semble se désintéresser de ce qui se passe autour de lui. Il cherche à démontrer dans son livre que l'indépendance relative de l'être vivant par rapport au monde physique tient précisément à ce que l'énergie vitale est une manifestation de l'énergie intra-atomique, par conséquent de l'énergie électrique.

Déjà Thalès de Milet concluait à une corrélation probable entre les phénomènes électriques, constatés par lui, et les manifestations de l'âme. Mais c'est surtout avec les célèbres observations de Galvani que l'on voit apparaître la préoccupation des analogies entre la vie et l'électricité.

La persistance de la personnalité vivante, malgré les échanges, les changements continuels des matériaux chimiques constituant le corps, est

certainement une chose bien étrange. Les atomes de la matière pondérable traversent l'organisme et se remplacent constamment, et cependant la personnalité reste invariable. Il faut donc qu'en passant certains se transmettent de l'un à l'autre les caractères essentiels de la personnalité, c'est-à-dire des caractères n'ayant aucun rapport avec leurs propriétés physiques et chimiques extérieures. Ils ne peuvent le faire que si leurs électrons constitutionnels, électrons indépendants de la matière extérieure, consentent à entrer en scène.

M. Préaubert, partant de l'idée directrice que je viens d'indiquer, est conduit à envisager « les grands problèmes de la biologie », à savoir : le mécanisme psychique, le libre arbitre, l'impératif catégorique, la conscience, l'évolution, la résistance au monde physique...

Au sujet du libre arbitre, il déclare :

> Il est incontestable que nous ne pouvons échapper au déterminisme physique, puisque nous faisons partie intégrante du monde physique, mais son effet est contrecarré à chaque instant par l'intervention du déterminisme psychique ; c'est ce conflit continuel, qui imprime à l'être vivant son caractère distinctif si puissant, en comparaison avec la matière brute ; et c'est ce qui rend insoluble toute prévision précise sur le devenir de l'être vivant, en partant des seules lois du monde physique.

Bien entendu, pour ma part, je ne puis admettre que l'être vivant soit soumis à deux déterminismes. Plus on poursuit l'analyse des activités complexes, plus on s'aperçoit qu'elles sont régies par les lois de la physique et de la chimie. Comme le reconnaît lui-même M. Préaubert, le déterminisme, lorsque sa complexité devient de plus en plus grande, finit par donner l'illusion de l'indétermination. Que la vie soit un mode de mouvement, cela est évident. Mais pourquoi parler de mouvements intraatomiques, lorsque les propriétés de la vie paraissent résulter de la complexité même des molécules.

§

Les **Lettres à l'Académie des sciences** de M. Alfred Lartigue, bien qu'inspirées par les mêmes préoccupations, ont une tout autre allure que le livre de M. Préaubert. Ce n'est plus l'œuvre d'un professeur guidé par l'esprit de méthode et de logique, c'est celle d'un homme d'action, plein de fougue. Au premier abord on se sent un peu déconcerté en lisant ces lettres, où l'auteur discute des problèmes variés, et abandonne même par instant son sujet, l'unification des forces et des phénomènes de la nature, pour nous parler de l'héroïsme de nos soldats, de la bataille de la Marne, du son du canon... Il y a des pages hérissées de formules algébriques ou constellées de dessins géométriques, qui laissent croire que l'auteur n'a écrit que pour les spécialistes. Mais, comme le fait observer M. Daniel Berthelot, dans la jolie préface qu'il a écrite pour le livre

de M. Lartigue, à côté de chapitres aux savants et aux techniciens il y a des passages accessibles à tout lecteur pourvu simplement d'une culture générale. Si l'auteur aborde certaines questions en géomètre — et comment pourrait-il en être autrement quand on s'attaque à un problème tel que celui de la constitution de l'atome ? — il en est d'autres qu'il traite en artiste, voire en poète, et son style, particulièrement quand il touche aux phénomènes de la vie, sait allier de la manière la plus heureuse la grâce avec la force.

L'allure de ce livre, qui aborde les sujets les plus généraux et les plus énigmatiques encore de la science, qui part de la matière pour arriver à l'âme en passant par la vie, tranche profondément, dit M. Berthelot, avec celle de la plupart de nos modernes traités scientifiques. Et c'est là un aveu précieux de la part d'un physicien officiel, membre de l'Institut.

De plus en plus, il semble que depuis un siècle les chercheurs tendent à se confiner chacun dans un étroit domaine, au delà duquel il ose à peine lever les yeux. Cette spécialisation a ses raisons d'être ; il ne faudrait cependant pas la pousser trop loin, et il est bon que des esprits indépendants, comme M. Lartigue, viennent nous rappeler de temps en temps que toutes les sciences sont solidaires, et que les séparations que nous établissons entre elles, si commodes qu'elles soient pour l'étude, ne doivent jamais devenir des cloisons étanches.

La tentative d'explication de M. Lartigue, toujours d'après M. Berthelot, s'apparente par sa méthode, par son principe directeur aux grands système de l'histoire de la philosophie, ceux de Thalès, d'Anaximène, d'Héraclite..., de Descartes. M. Lartigue part de la mécanique électrique du courant alternatif, pour arriver à l'explication de la vie. Il fait intervenir la « loi tricinétique » successivement en thermo-dynamique, en chimio-dynamique, en biodynamique... Au monisme de la mécanique rationnelle ou de la mécanique calorifique, au dualisme de la mécanique électrique du courant d'induction il substitue le trialisme de la mécanique du courant alternatif.

Il y a beaucoup de hardiesse et de témérité dans le livre de M. Lartigue ; saura-t-il entraîner toujours la conviction ? surtout quand il cherche à expliquer par des tourbillons éthéro-matériels les phénomènes de la vie les plus variés : différenciation des tissus chez les plantes, actions géotropiques ou héliotropiques, circulation lymphatico-sanguine, fonctionnement automatique et facultatif du système nerveux, pouvoir réflexe, perception de sensations, sentiment de l'orientation... douleur, hérédité.

L'auteur fait remarquer que tous ces résultats ont pu être atteints en moins d'un an et demi, sans préjudice d'une lourde tâche professionnelle.

Le service technique dont il est chargé compte un ingénieur présent (lui-même) et 9 ingénieurs mobilisés; 1 conducteur de travaux présent (récupéré après blessure de guerre) et 11 conducteurs mobilisés ; 1 comptable présent et 9 comptables mobilisés. L'effectif sous les drapeaux se glorifie de compter 14 officiers ou assimilés, 2 médailles militaires, 6 citations de guerre, 5 blessés, 2 morts au champ d'honneur — salut à leur mémoire ! — L'effectif restant ne peut, lui, que contribuer obscurément à la vie économique, en assurant un courant encore considérable d'affaires de tramways, grossi de l'étude de la construction d'un matériel important destiné au halage électrique sur les canaux du Nord ; depuis six mois s'y est ajoutée la charge d'organiser et de diriger, à une époque exceptionnellement difficile, une coopérative d'usine de guerre, qui approvisionne d'aliments, aux meilleures conditions possibles, près de mille familles d'ouvriers et employés.

Ne faut-il pas, ajoute M. Lartigue, que la théorie tricinétique qui nous a servi de guide, après nous avoir servi de point de départ, soit *exacte et parfaite*, pour avoir, malgré des circonstances générales et particulières aussi défavorables, porté de tels fruits en aussi peu de temps? et pour ne s'être trouvée jusqu'ici ni en contradiction avec les diverses théories classiques, ni en défaut pour rendre compte de faits physiques les plus obcurs par des explications nouvelles?

Le livre de M. Lartigue est incontestablement un livre de bonne foi. Et, certes, l'auteur a raison quand il déclare : « Mieux vaut avancer, en trébuchant de temps à autre, que piétiner indéfiniment sur place. »

Des savants indépendants, tels que MM. Préaubert et Lartigue, sont trop rares pour que je m'attarde ici à les critiquer.

MEMENTO. — J'ai déjà parlé ici de l'œuvre de J.-H. Fabre d'Avignon. Je tiens à signaler que la librairie Delagrave vient de commencer la publication de l'édition définitive illustrée des célèbres *Souvenirs entomologiques* de cet auteur. Le premier volume (12 fr). vient de paraître ; c'est un in-4° richement illustré ; voilà un livre d'étrennes qui est destiné à susciter maintes vocations de naturalistes.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Wacyf Boutros Ghali : *La Tradition chevaleresque des Arabes*, Plon, 3.50. — Gabriel Faure : *Pèlerinages passionnés*, Fasquelle, 2.50. — Jean des Cognets : *D'un vieux Monde*, Fasquelle, 3 50. — Philippe Stephani : *Les Tunnels des Alpes*, H. Dunod et E. Pinat, 5 fr.

Le volume publié par M. Wacyf Boutros Ghali, **La Tradition chevaleresque des Arabes**, si nous n'en contestons pas la sincérité ni les affirmations, doit être cependant considéré comme une curiosité. L'auteur, qui l'a écrit en partie au Caire, a surtout voulu établir un parallèle entre l'Orient et l'Occident; mais il semble bien que ce rapprochement, comme il arrive presque toujours dans

les cas analogues, apparaisse un peu forcé. Les origines de la chevalerie en France ont donné lieu, autrefois, à de longues controverses. On peut croire que la chevalerie arabe, si l'on admet qu'une institution analogue a existé, a eu des commencements aussi obscurs. On a beaucoup parlé de même des rapports qui s'établirent, par la force des choses, entre l'Orient et l'Occident, et il est certain que si les Arabes ont reconnu le courage de leurs ennemis, les Francs, ceux-ci ont dû admettre que les Musulmans qu'ils avaient à combattre étaient plus civilisés qu'eux-mêmes. Dans le duel historique de Saladin et de Richard-Cœur-de-Lion, le beau rôle, d'ailleurs, n'est pas au dernier, qui reste un sauvage devant son rival, et tous ceux qui ont suivi l'histoire des Croisades, dit très bien l'auteur, savent que les caractéristiques de la civilisation : la magnanimité, la tolérance, une réelle chevalerie étaient du côté des Sarrasins beaucoup plus que de leurs adversaires. Mais si l'on peut convenir que la longue fréquentation des Arabes eut sur la chevalerie d'Occident une heureuse influence, il serait sans doute excessif d'affirmer que celle-ci ne fut qu'une copie de l'institution qui existait chez l'adversaire. D'ailleurs n'y a-t-il pas une certaine exagération lorsqu'on parle d'ordre de chevalerie chez les Mahométans ? La chevalerie existait peut-être dans les mœurs, si l'on entend parler de l'esprit chevaleresque des Arabes, mais ce n'est pas une organisation comme celle qui donna bientôt les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou l'ordre du Temple. Sans doute il y a, pour les deux civilisations, chrétienne et musulmane, bien des points de contact. On nous montre chez les Mahométans jusqu'à une sorte de Trêve de Dieu, durant quatre mois de l'année, et des foires comme celle d'Okaz où l'on faisait assaut de courtoisie et où des jongleurs débitaient leurs poèmes.

D'autres rapprochements peuvent être effectués, mais plutôt superficiels, et l'on n'en doit pas tirer des conséquences excessives.— L'auteur nous parle ensuite de la noblesse telle qu'on l'entendait chez les Arabes depuis les temps historiques, — mais qui a toujours été surtout une façon d'être, une attitude, un ensemble de qualités si l'on veut, — non un avantage héréditaire. Pour eux les actes individuels valent mieux que la naissance et, comme tous ont une même souche, tout le monde est noble en Arabie. Peut-être telle tribu se trouve-t-elle mieux considérée qu'une autre comme étant plus directement issue de l'ancêtre commun, Ismaël ; mais c'est surtout matière à discussion pour les généalogistes. — D'ailleurs l'Arabe a gardé le culte de la famille, et M. Wacyf Boutros Ghali donne à ce propos une longue dissertation, et conteste à juste titre, semble-t-il, que le respect de la femme chez eux soit jamais venu des anciens Germains ni même de la Société occidentale des vieux âges. Son volume discute longuement ensuite sur l'amour musulman ; sur la femme du moyen

âge et l'Arabe d'avant l'Islam ; la dot, le divorce ; la femme musulmane et l'idéede la femme selon le Koran. Il parle du culte du cheval et des armes, ainsi que de la religion de l'honneur,—et, pour finir, indique que la déchéance du peuple arabe vient surtout du régime turc. En effet, le Turc est le barbare de l'Islam et bien digne de s'associer à nos voisins d'Outre-Rhin. L'Arabe a donné une civilisation qui subsiste encore ; le Turc n'a su que détruire, — tout au plus utiliser quelques éléments de la civilisation arabe. Mais, lorsqu'une société tombe, c'est qu'elle est arrivée au terme de son évolution. L'auteur, qui est un fervent apôtre de la Renaissance musulmane, sacrifierait volontiers le Turc pour voir se reconstituer des Etats Arabes en Orient. Son livre, toujours est-il, est un chaud plaidoyer pour sa thèse, — et en somme, qu'on accepte ou qu'on conteste les idées qu'il vient défendre, c'est une intéressante lecture.

§

Les **Paysages passionnés**, de M. Gabriel Faure, sont surtout des souvenirs littéraires. C'est la figure du Tasse à Saint-Onuphre de Rome, où l'on va en pèlerinage le 25 avril, jour anniversaire de sa mort. L'auteur de la *Jérusalem délivrée,* malade, désabusé, presque désespéré, n'y entra en 1595 que pour mourir et fut inhumé sous une simple pierre que Pie IX, en 1857, remplaça par un mausolée emphatique où le poète frisé, armé de moustaches conquérantes, trône en pourpoint à fraise et crevés, une draperie sur ses jambes nues. Le couvent montre encore sa chambre et le masque, pris sur son cadavre. — Plus tard, Gabriel Faure suit Gœthe à Valmy, en passant par les jardins de Châlons-sur Marne, dorés par l'automne, l'église Notre-Dame de l'Epine et un camp d'Attila sur la Noblette. De ce que raconte le poète allemand sur la campagne de 1792 il a retenu quelques anecdotes. Mais l'auteur de *Faust*, s'il revenait de nos jours, devrait certainement reconnaître qu'en fait de barbarie ses compatriotes ont singulièrement progressé. — Nous atteignons ensuite le pays de Bayard, le Dauphiné, en évoquant la figure du bon chevalier « sans peur et sans reproche », — où l'on retrouve les restes de son château, bien abîmé maintenant, bien délabré, — dont il ne subsiste même que des bribes, — mais qu'encadre un des plus admirables paysages de la région. Plus loin nous atteignons l'Italie avec Flaubert, tout jeune encore, et qui ne rêvait que du monde antique ; dont nous suivons les promenades surtout avec les notes hâtives qu'il a laissées et dont un tableau de Breughel au palais Balbi, de Rome, fut une des premières idées de sa *Tentation de saint Antoine*. Enfin c'est l'Italie qui revient encore avec les voyages de Gœthe et plus tard d'Henri Heine. Quelques paroles attendries sont données, en passant, au souvenir d'Ypres, dont l'auteur avait jadis goûté le charme discret, traversé les places silencieuses,

et le volume s'achève avec les paysages du Berry, La Châtre, Nohant et le souvenir de George Sand.

Les récits de Gabriel Faure ont un charme spécial et retiennent aisément. Je ne dirai pas qu'il fait vivre certains de ses paysages, mais il les anime, y replace les figures, les personnages dont le souvenir leur est devenu comme inséparable et se trouvent avoir participé de leur existence. Après son voyage en Italie, qui fut un de ses livres le plus remarqués, le volume actuel est à lire, car il reste une de ses manifestations les plus curieuses et prenantes, au charme discret, et si loin des horreurs que nous avons subies du fait de la guerre, qu'on envie presque le privilège qu'eut leur auteur de pouvoir s'abstraire, — vivre avec ses pensées et des êtres de son choix, et dans les décors de ses rêves.

D'un Vieux Monde, par M. Jean des Cognets, est un volume de récits sur la Bretagne, — d'ailleurs ayant bien le goût du terroir ; — la Bretagne « au temps lointain d'avant-guerre », et la vie provinciale gardant encore de ce côté sa physionomie curieuse, sa couleur, sa langue. Les gars dont il parle, d'ailleurs, sont bien du pays des pardons, des vieilles églises de granit, des calvaires que décore une imagerie sauvage. — Pour remplacer les illustrations, l'auteur dit lui-même qu'il a inséré dans son livre de courts poèmes qui se succèdent entre les chapitres et en constituent quasiment l'imagerie.

Sur **les Tunnels des Alpes**, M. Philippe Stephani, qui nous donnait récemment le curieux tableau de *Sedan sous la domination allemande*, où il dut subir une « longue et inactive captivité », a écrit une intéressante brochure concernant les travaux de percement du Mont-Cenis, du Saint-Gothard, du Simplon, du Loetschberg, du Jura, de la Faucille et du Mont-Blanc. Dans un court historique ou aperçu préliminaire, il indique que les premiers rails, en fonte, datent de 1767 ; les rails en fer se trouvèrent fabriqués trente ans plus tard. Il donne ensuite quelques détails généraux sur les voies ferrées, pour en venir à la traversée des Alpes. Les projets de percement de montagnes datent de 1860, et le massif qui fut d'abord entamé fut celui du Mont-Cenis ; les travaux s'achevèrent en 1870. Ce fut ensuite le Saint-Gothard, qu'on entama, d'ailleurs, par la perforatrice à air comprimé (1872-1882), et qui fut tout à l'avantage économique de l'Allemagne. Enfin on attaqua le Simplon, dont le percement fut poursuivi de 1898 à 1905 et où l'on trouva une température montant jusqu'à 53 et même 56 degrés, des lacs d'eau chaude, — et, on le pense bien, une pression formidable. Pour l'exploitation il a fallu y installer la traction électrique. — M. Philippe Stephani parle ensuite des voies d'accès qu'on prépara pour cette ligne; il apporte quelques détails sur le percement du Loetschberg et la nouvelle ligne des Alpes Bernoises, construite encore à l'avan-

tage des Allemands, bien qu'avec des capitaux français. Il parle aussi des voies d'accès par Frasne-Vallorbe, Moutier-Granges et de la ligne de la Faucille. Mais le plus important, — le problème surtout capital, — est le percement du Mont-Blanc. C'est pour le préconiser que fut écrite cette brochure. Il en montre les avantages, —le trajet de Chamonix à Aoste,—qui donnera la voie la plus courte entre Paris et Milan et pourra compter, à côté de la ligne directe d'accès Paris-Dijon, les raccords venus de Nantes, La Rochelle, Bordeaux. C'est le chemin direct des Balkans et de la Russie méridionale par Trieste, Belgrade, Bucarest, Odessa. — M. Philippe Stephani fait l'historique des projets de percement du Mont-Blanc et s'occupe de considérations diverses, détaille les avantages de la ligne Chamonix-Aoste sur celle de Turin-Montigny ; après quoi il donne des considérations financières, l'évaluation provisoire des dépenses, des indications sur le trafic et les recettes possibles, — le tout parmi des détails techniques et des chiffres. Cette brochure de consciencieuse étude est illustrés de tracés, de cartes et schémas qui aident à suivre la thèse et les démonstrations de l'auteur.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

M. Abel Hermant avoue son incompréhension de l'œuvre de Villiers. (Le Figaro, 5 et 12 octobre.) — *L'oubli du crime. A propos de « Nach Paris ».* (Le Soleil du Midi, 26 septembre.) — *Le Stendhal-Club.* (Le Gaulois, 4 octobre.)

M. Abel Hermant, qui donne au *Temps* une si plate *Vie à Paris*, fait aussi la critique littéraire au **Figaro**, critique improvisée, fragmentaire, papotages à propos de tout et de rien, copie qui tire à la ligne. Dans ses derniers feuilletons, M. Hermant s'exerce de bonne foi, ce qui est très grave, à démolir un grand écrivain, Villiers de l'Isle-Adam. Sa seule punition sera d'être compris et applaudi par tous les médiocres et tous les imbéciles. Cela débute ainsi : « La gloire de Villiers de l'Isle-Adam est un dogme, il est toujours dangereux de toucher aux dogmes. » Oui, M. Hermant, c'est dangereux de toucher aux dogmes, et vous auriez mieux fait de demeurer silencieux dans votre incompréhension. Mais, continue M. Hermant :

On a beau se défendre de les critiquer sur le fond et se borner à une respectueuse exégèse, il suffit ordinairement d'en éventer les origines, d'en déceler la genèse et l'évolution, pour les réduire, sans le vouloir, au néant. Je serais désolé de rendre ce mauvais service à la gloire de Philippe-Auguste-Mathias comte de Villiers de l'Isle-Adam. J'ai, dans mon jeune temps, ouï parler de lui avec une admiration où je ne soupçonnais rien d'ironique par des hommes considérables. Je lisais, hier encore — c'est un lieu commun des petites revues — que Villiers de l'Isle-Adam a sauvé l'honneur des lettres françaises au moment où les infâmes naturalistes le

galvaudaient. On ne dit pas qu'il ait opéré ce sauvetage à lui tout seul, et l'on cite bien quelques autres noms ; mais il est visible qu'on le traite en chef de file et qu'on lui réserve le haut bout. Il n'est pas moins facile d'apercevoir les raisons de ce traitement de faveur : les autres noms, que l'on cite auprès du sien, sont plus ou moins fameux, celui de Villiers est obscur ; non pas, bien entendu, en réalité, mais en théorie et, si l'on peut dire, par définition. Tous les hommes de lettres ne font pas exprès d'être méconnus ; mais, quand ils le font exprès, ils choisissent la meilleure part. L'insuccès est le meilleur moyen de parvenir, et, à la limite, cela revient mathématiquement au même d'être universellement célèbre ou universellement ignoré. Villiers de l'Isle-Adam a peut-être abusé de ce moyen de parvenir qui avait échappé à Béroalde de Verville.

M. Abel Hermant ne nie pas absolument le talent de Villiers, mais il s'imagine que sa réputation de grand écrivain ne tient qu'à l'attitude hautaine qu'il prit dans la vie et dans laquelle M. Hermant ne voit qu'un « air de caricature ».

Cette grandeur de théâtre ne nous impose plus, nous n'aimons guère l'oripeau. Nous avons, à distance, un sentiment de la mesure et de la justice, et nous sommes confondus, quand, après avoir lu dans la *Grande Encyclopédie* — sous quelle signature ! — que Villiers « est un écrivain du plus grand style, un écrivain classique, un grand musicien de la langue », nous en voulons juger par nous-mêmes, et n'y trouvons pas quatre lignes sans un mot impropre, une tournure biscornue, un néologisme baroque ou une grossière faute de français. On sait bien que la pureté et la correction ne font pas plus tout le mérite d'un écrivain que la fortune ne fait le bonheur ; mais, de même que la fortune, elles y contribuent diablement. On ne veut pas, encore une fois, nier que l'on n'éprouve assez souvent de l'agrément dans la compagnie de Villiers, et que cette littérature prodigieusement démodée ne réserve aux curieux et aux fureteurs quelques perles fines, ou même fausses, mais non tout à fait sans prix, comme dit si raisonnablement Théophile Gautier dans la préface de ses *Grotesques*. On voudrait seulement qu'il n'eût que sa place légitime. Elle lui serait tout indiquée dans ce livre de Gautier précisément, si quelque critique de demain prenait fantaisie de le compléter ou de le récrire.

M. Hermant nous insinue qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour réduire au néant la gloire de Villiers, mais ce mot, il ne le dit pas, et il ne sait reprocher à l'auteur de l'*Eve future*, — dont il n'a sans doute jamais rien lu que quelques *Contes cruels* réimprimés récemment chez Crès, — que de s'appeler Philippe-Auguste-Mathias, comte de Villiers de l'Isle-Adam, et d'avoir eu, jusque dans sa pauvreté et sa misère, l'orgueil de son sang et de son nom. J'attendais au moins une critique sérieuse de son style, de sa philosophie, de son esthétique. Rien, M. Hermant n'est pas au courant. Il se contente d'écrire que les *Contes cruels* ne lui semblent pas *cruels*. Ils sont pourtant d'un beau sadisme intellectuel, qui n'a été ni dépassé, ni atteint. Allons, M. Hermant, lisez *Tribunal Bonhomet*, lisez l'*Eve Future*,

et reniez cette critique d'aujourd'hui qui n'est vraiment pas sérieuse, et qui vous a valu, déjà, vous l'avouez vous-même, quelques lettres indignées. Et si ces correspondants profitent de la circonstance pour vous dire qu'ils n'aiment guère votre littérature, cela devrait vous faire réfléchir. J'aimerais aussi que les directeurs de journaux qui vous occupent s'indignent et qu'ils s'aperçoivent enfin qu'il serait temps de renouveler leur personnel vieilli.

§

A propos du roman *Nach Paris !* que M. Louis Dumur a publié dans le *Mercure* et qui, sous la forme d'autobiographie d'un officier allemand, relate les épisodes criminels de la ruée germanique en 1914 jusqu'à l'arrêt sur la Marne, M. Camille Mauclair écrit dans **Le Soleil du Midi** :

Louis Dumur est un des écrivains suisses qui ont témoigné le plus noble attachement à la France comme à une seconde patrie. Il s'est élevé avec une force vengeresse contre les colonels bochophiles et les traîtres du caillautisme. Il est connu depuis vingt années comme un homme de caractère généreux et un romancier de talent robuste, et s'est placé au premier rang des écrivains dont la vie et le travail méritent une entière estime. *Nach Paris* est un tableau d'une vérité cruelle, et j'y ai admiré, comme beaucoup, des pages d'une étonnante intensité, d'une vie ardente et tragique.

Le roman de M. Dumur a, paraît-il, soulevé des protestations. Les uns lui reprochent d'introduire dans une œuvre d'art des éléments qui n'y devraient pas trouver place. Les autres se déclarent offusqués par la violente évocation de certaines scènes, notamment du martyre d'une jeune fille outragée jusqu'à la mort par une bande de soudards sous les yeux de ses parents garrottés et finalement criblés de balles. On déclare cela « répugnant ». On rappelle qu'il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne jamais « dire ». Et enfin, on allègue que ces choses, rassemblées par un romancier pour corser ses effets d'horreur, n'ont peut-être jamais existé, tout au moins à un tel point.

Cela est très symptomatique. M. Dumur s'est défendu en invoquant les textes officiels des rapports Maringer-Payelle, établis sur enquêtes scrupuleuses depuis quatre ans, et dont M. Mirman, alors préfet de Nancy, avait condensé des extraits dans une brochure intitulée *Leurs Crimes* et destinée à les perpétuer.

Il y a de grandes difficultés pour faire la preuve totale de ces choses. Les victimes survivantes ont laissé en pays envahi des parents pour qui elles craignent des représailles, si leur aventure est publiée avec les noms des bourreaux. Ces noms mêmes restent souvent inconnus d'elles, ou les bourreaux ont, depuis, reçu leur châtiment dans quelque bataille. Enfin, et surtout, les victimes spéciales du crime sexuel font tous leurs efforts pour cacher leur misère, et ne se décident à témoigner que longtemps après, ou jamais, par une pudeur désespérée trop explicable. J'ai été à même de savoir avec quelle peine les enquêteurs avaient pu réunir leurs preuves, avec quel scrupule ils avaient écarté tout délit non certifié par d'abondantes concordances de témoignages très contrôlés. Je suis, en un mot, à

même d'affirmer que des centaines de crimes resteront éternellement ignorés, que des milliers resteront impunis, que M. Dumur est encore demeuré en deçà de la monstrueuse réalité en peignant cette horde d'apaches et de gorilles que fut l'armée boche de 1914.

Mais la haine ennuie vite le Français, continue M. Mauclair : il oublie ces atrocités, il les nie presque. C'est pour cela que des livres vengeurs et terribles comme le *Nach Paris* de Louis Dumur « accomplissent une mission salubre et nécessaire en réimposant aux oublieux égoïstes et veules la vision de ce qui fut la réalité, la réalité crue, écœurante... »

Il faut, conclut M. Mauclair, que de tels livres soient écrits et divulgués, afin que le plus grand nombre de Français possibles sachent « ce que des bêtes à face humaine ont osé accomplir en France ». Et, « soyons tranquilles, termine M. Mauclair, *Nach Paris* n'aura pas, comme le *Feu*, les honneurs de la libre traduction au pays de nos ex-ennemis ».

Cela n'est pas certain, car les Allemands ont la coquetterie de leur sadisme, et ce beau roman, plus vrai que la réalité des documents officiels, soulèvera même, et surtout peut-être en Allemagne, une grande curiosité.

§

M. Henri Martineau, dans **le Gaulois**, nous donne une petite notice sur ce que fut le *Stendhal-Club*, né d'une fiction, et sur sa future réorganisation.

Un Stendhal-Club, organisé en académie beyliste, ce ne fut jamais, il faut nous y résigner, qu'une fiction ou une mystification. Et pourtant... Au club qu'il avait rêvé, Stryienski invita Paul Arbelet. Et ce fut vers le même temps qu'ayant inauguré avec le mystérieux M. Coffe la première chronique stendhalienne, Remy de Gourmont réunissait, rue des Saints-Pères, les plus renommés beylistes de l'heure. Les chapelles ne manquèrent jamais où les curieux du *Milanese* brûlaient à l'envi leur encens. Il est inutile d'insister davantage sur la dernière, ni de rappeler avec quelle inépuisable bienveillance M. Paupe y accueillait, rue des Abbesses, ses amis et ceux de Stendhal. Là, s'il faut en croire M. André Billy, Remy de Gourmont, à la mort de Casimir Stryienski, fut nommé président du club. Mais l'historiographe ne mélodramatise-t-il pas un peu, quand il fait procéder à cette élection les ombres de tous les stendhaliens passés ? C'était à une époque où un peu de macabre faisait encore sourire. Aujourd'hui... Aujourd'hui, Remy de Gourmont et A. Paupe, tous les deux, ne sont plus. Cet imaginaire Stendhal-Club en demeure découronné.

Ne retrouvera-t-il jamais sa renommée d'antan ? De nouvelles élections sont indispensables à la veille du jour où va repartir la belle édition des œuvres complètes du maître. Et Miss Doris Gunnell annonce son intention de passer le *channel* pour venir voter. Sur la liste de M. Paupe elle est la seule femme membre du club. (Nulle autre, sans doute, n'a écrit sur Beyle

un aussi remarquable livre.) J'ignore à qui iront ses voix. Mais déjà quelques beylistes diligents s'inquiètent des deux sièges à pourvoir. Je crois pouvoir affirmer que leur choix se portera, pour la place d'archiviste, sur Daniel Muller, aussi modeste que savant commentateur de l'œuvre stendhalienne. Comme président, qui pourrait-on nommer en dehors de Paul Arbelet ? N'est-il pas l'homme qui connaît le mieux Henri Beyle, ses avatars et ses plagiats ? Et s'il est à la tête du club, il ne pourra plus démentir son existence.

Le *Stendhal Club* continue d'être la plus mystérieuse des sociétés secrètes. Il est à la fois une spirituelle fiction et la plus réelle des réalités, puisque demain les membres du club vont se réunir pour élire un président et un archiviste-trésorier.

R. DE BURY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Barrès : *L'Appel du Rhin : 1° La Minute sacrée ; 2° La France dans les pays rhénans : une tâche nouvelle*, Société littéraire, 10, rue de l'Odéon, 2 vol., 3 fr. chacun. — Comte de Fels : *Au seuil de la Paix*, Plon, 4 fr. 50. — Charles Frégier : *Les étapes de la crise grecque*, Bossard, 3.90. — Louise Weiss : *La République Tchéco-Slovaque*, Payot, 4 fr. 50. — *Congrès français de la Syrie (3, 4 et 5 janvier 1919). Séances et travaux. Fasc. III*, E. Champion, 15 fr. — Adolphe Smith : *The pan-german Internationale*, Ed. du *Times*, 3 d. — R. F. et L. D. : *Répertoire de variations parlementaires (1911-1917), contribution à l'histoire de la Défense nationale*, Impr. P. Sevestre, 50, rue de Turenne, 5 francs.

Sous le titre commun l'**Appel du Rhin** M. Maurice Barrès a donné deux plaquettes qui valent deux volumes.

La première, **La Minute sacrée**, est le recueil des notes émues que l'auteur de *Colette Baudoche* a prises à son premier contact avec l'Alsace et la Lorraine délivrées du joug barbare. A chaque page vibrent des mots d'une sonorité profonde, celui du député Jacques Preiss aux Allemands : « Vous avez fait en Alsace la paix des cimetières » ; celui de l'évêque Benzler : « Les Allemands ne peuvent pas gagner, ils ont commis trop de crimes » ; celui de la jeune Alsacienne : « Je suis sûre de n'être pas plus heureuse le jour de mon mariage » ; celui de ce maire de village : « Nous vous aimions, mais nous ne savions pas que vous nous aimiez tant. » En contraste, qu'on lise la première entrevue de M. Mirman et du gouverneur de Metz, qui ne veut pas vider les lieux et aller à l'hôtel ! ou celle du général Fayolle et des notables de Mayence.

Mais c'est la seconde brochure surtout, **La France dans les pays rhénans**, qui nous intéresse, et son sous-titre, *Une tâche nouvelle*, explique pourquoi. La question qui se pose, suprêmement grave dans sa simplicité, est celle-ci : Les Allemands celtisés de la région rhénane pourront-ils devenir soit de bons Français comme

leurs frères d'Alsace, soit tout au moins de bons occidentaux, rapprochés de nous par le culte de la liberté et de la démocratie, éloignés des autres Allemands par la haine du kaisérisme et du junkérisme ? Maurice Barrès a foi dans l'avenir : « Il existe un génie rhénan que l'on peut dire à la fois latin et germanique, et qui redonnera quelque jour des fleurs incomparables... il peut être créé la plus étonnante variété humaine, un type humain pressenti dans les rêves des grands Français qui aimèrent l'Allemagne et qui se trompaient sur elle, parce qu'ils lui attribuaient toujours quelque chose qui n'était qu'en eux. » Je crois, en effet, qu'il n'y a aucune opposition irréductible entre la race germanique et la race gauloise ; toutes les fois que ces races ont été en contact, elles ont préféré fonder des Etats mixtes plutôt que de vivre chacune à part, non seulement Suisse et Belgique, mais aussi Flandre, Luxembourg, Lorraine, etc. ; il y a une Flandre wallonne comme une Lorraine thioise ; et au sein de ces Etats les deux éléments ont vécu en bonne intelligence. Victor Hugo n'avait donc pas tort quand il prédisait, dans *Le Rhin*, la formation d'un nouvel Etat mixte, allemand de race et de langue, français d'esprit et de politique ; à son exemple nous pouvons être très patriotes et très sympathiques au génie germanique, car personne chez nous, pas même Renan, n'a été plus admirateur et glorificateur de l'Allemagne que l'auteur des *Burgraves*. Mais pour que cet esprit nouveau naisse, pour que les voyageurs des bords du Rhin puissent renouveler le salut qu'il échangea avec un étudiant de Bonn : *Vivat Germania mater ! Vivat Gallia regina !* il faut que l'âme allemande vomisse le poison que lui a inoculé la Prusse. La réconciliation de celle-ci avec la civilisation est un problème plus difficile, encore qu'il ne faille pas désespérer de le résoudre (on dit même que le gavroche berlinois n'est pas très différent du titi parisien), mais la réintégration de l'Allemagne cisrhénane, en attendant la transrhénane, dans le giron de ce que nos pères appelaient la chrétienté et de ce que nous appelons, nous, la civilisation démocratique et libérale devrait se faire sans peine. Des symptômes favorables se multiplient. Le *Journal des Débats* citait, le 6 septembre, un article curieux du professeur Martin Spahn, un des chefs pangermanistes de l'ancienne Université de Strasbourg, qui déclarait les habitants de Mayence et de Cologne moins allemands que les Alsaciens et plus accessibles encore qu'eux à l'influence française, les Alsaciens étant des Alamans et les Rhénans du nord étant des Francs celtisés ; pour lui la Belgique, le nord de la France, la Lorraine, l'Alsace et les territoires occupés constituent une « puissante unité économique disloquée par la politique, mais dont les circonstances actuelles favorisent la reconstitution ». Les Rhénans eux-mêmes semblent bien de cet avis, puisque le dernier congrès du Centre à Cologne s'est pro-

noncé pour une très grande autonomie dans le Reich allemand et pour une séparation de la Prusse avec élection d'un parlement local. C'est tout ce que nous demandons, car nous comprenons très bien que la Rhénanie ne veuille pas cesser d'être allemande, mais nous exigeons que ce *Reich* abandonne ses anciennes frénésies esclavagistes et aussi que « l'unité économique » avouée par le professeur Martin Spahn ne soit pas un moyen sournois de remettre la Belgique et le nord de la France sous le régime des quatre ans de guerre.

HENRI MAZEL.

§

Parmi les dernières publications de la librairie Plon, on peut signaler le volume de M. le comte de Fels, **Au seuil de la paix**, où se trouvent réunis divers articles publiés surtout dans l'*Europe Nouvelle* et qui constituent un intéressant exposé de la situation politique au moment où s'engageaient les négociations laborieuses qui se poursuivent encore. En un chapitre préliminaire, *de la Sainte Alliance à la Paix des Nations*, il expose l'état de l'Europe après 1815 ; le principe même de cet arrangement, entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, et qui fut une première ligue de la paix, se trouva sapé dès 1847 par l'annexion de Cracovie. Les Empires signataires du traité de 1815, d'ailleurs, n'existent plus maintenant, et à leur place les Etats qui les constituaient ont développé amplement le principe des nationalités. Mais est-ce suffisant pour asseoir la paix ? On peut hésiter devant l'affirmative, car il ne faut pas oublier que ce fameux principe a, d'une part, aidé à la constitution de l'Empire d'Allemagne et, de l'autre, à l'émiettement de la Russie. Il ne peut y avoir là, en effet, qu'un procédé de groupement temporaire et non une fin. — M. le comte de Fels discute longuement ensuite la procédure adoptée par la conférence de la Paix, — et d'autres qu'on aurait pu choisir. On pouvait souhaiter, dit-il, que le travail de la Conférence fût une œuvre juste, claire et rapide, — et sur les derniers points au moins on trouvera à épiloguer longuement. C'est qu'elle doit se prononcer sur des problèmes ardus, juger équitablement des choses fort embrouillées. Sans doute, un des éléments de force des Etats appelés à constituer principalement le tribunal, c'est l'impérialisme qui s'est développé en France comme en Angleterre, aux Etats-Unis, au Japon. Mais surtout importante pour nous demeure la question du Rhin, le retour à la frontière de 1814, y compris le bassin de la Sarre et le cercle de Landau, — dont la solution devra être reprise. Quant à la zone actuellement occupée, cette vaste région qui encercle le fleuve au nord de l'Alsace, il suffit de constater que nos troupes s'y trouvent, — ce qui est bien le moins, en somme, de ce que nous pouvions exiger. Sur le Rhin, la France reste la sentinelle avancée de la Société des Nations.

M. le comte de Fels examine ensuite le rôle de l'Italie, — les raisons qui la déterminèrent à se ranger de notre côté, — et donne un curieux tableau de ses ambitions et de sa politique depuis la bataille de Caporetto. Ce qu'il préconise enfin, c'est une politique franco-anglaise intelligemment soutenue, — de même qu'il discute la paix que peut imposer une Société des Nations, mais que nous ne réaliserons de sitôt, surtout en l'absence du gendarme, l'idée de cette société, ses origines, ses antécédents, le pacte du 14 février 1919, etc... D'ailleurs on sent très bien que les arrangements actuels ne sont que provisoires. L'ennemi temporairement abattu n'a pas été désarmé. Bien mieux, il se prépare déjà, projette de nouvelles agressions, et ce n'est pas avec de beaux discours, des notes, — d'autres chiffons de papier, — qu'on l'arrêtera lorsqu'il se sentira prêt et se jettera dans la nouvelle guerre dont il rêve déjà pour sa revanche.

Avec son curieux volume sur **les Etapes de la Crise grecque**, M. Charles Frégier n'a pas apporté une narration des faits, mais surtout un long commentaire, et d'abord des détails typiques sur l'organisation politique du pays avant 1909, — le régime des « commatarques » et leur clientèle, — groupement d'individus autour d'un personnage politique dont ils espéraient tirer profit. « Raisons personnelles, services rendus, argent prêté, vieilles relations de famille, bénéfices escomptés, motivaient l'adhésion de chacun à tel ou tel parti. » Le vénizélisme est né de la révolte du peuple contre les « commatarques » et les agissements de la royauté, de même que l'opposition des « commatarques » et du parti de la couronne se produisit contre Vénizelos et les siens qui luttaient en somme contre l'oligarchie. La royauté avec Constantin et sa douce moitié tendait au pouvoir personnel et quand Vénizelos reprit le ministère en 1915, ce fut pour déclarer au Roi qu'il devait empêcher la Bulgarie d'écraser les Serbes. Mais la neutralité allait être maintenue, du moins provisoirement. On a su depuis, au reste, que Constantin, lié par un accord formel avec l'Allemagne, était, dès ce moment résolu à ne pas intervenir. Le ministre fut de suite en opposition, il l'a lui-même raconté, avec le monarque qui se jugeait « responsable devant Dieu », lors de la mobilisation de la Bulgarie contre les Serbes, — tant qu'il dut bientôt se retirer. Il avait cependant « travaillé » le pays dans l'intérêt de la dynastie et c'était grâce à lui que Constantin était devenu populaire. A la suite du monarque, les Empires Centraux avaient vu se développer aussi un fort courant en leur faveur. « Les démarches d'un ministère qui ne représentait que le Roi, les votes d'une Chambre qui ne représentait qu'une minorité, les criailleries d'une presse qui ne représentait qu'une coterie finissaient par donner à l'étranger l'impression d'une opinion publique très différente de ce qu'était en réalité l'opinion publique en Grèce. » Les hésitations de l'Entente

avaient encouragé la clique royaliste. Il fallut enfin parler ferme et agir. La note énergique du 21 juin 1916 vint indiquer pourtant que les mesures nécessaires seraient prises. Le Roi s'était décidé à rompre avec Vénizelos et les siens, et ses agissements soulevaient contre lui une partie du pays, cependant que la flotte franco-anglaise venait mouiller devant Salamine. Elle avait débarqué quelques troupes et les pourparlers et bavardages continuaient, lorsque éclata l'insurrection (1er décembre 1916). — Le volume de M. Charles Frégier donne un historique rapide des événements que nous connaissons et reproduit même à ce propos une lettre de la reine Sophie, sœur du Kaiser, qui en dit long sur les sentiments du couple royal. Il raconte ensuite l'échauffourée d'Athènes. Constantin avait misé sur le succès quand même des troupes allemandes et tomba de leur défaite. Mais le rôle de l'amiral Dartige du Fournet apparaît malheureux ; il s'était laissé jouer et n'avait pas su ou pas osé tirer parti, au dernier moment, des forces qu'il avait sous la main. Cependant la situation cette fois se trouva bien établie. Constantin, aussi, s'opiniâtra. Pour ne pas reconnaître sa mauvaise situation, il usa de tous les subterfuges. — L'Entente, qui occupait Salamine, avait cependant bloqué la Grèce, exigeant le désarmement des troupes. Des bandes avaient été organisées du côté de Salonique contre lesquelles le général Sarrail dut agir. Mais peu à peu le pays se reprenait. Après avoir tergiversé assez longuement, l'Entente enfin se décida. On sait comment M. Jonnart intervint et rapidement fit le nécessaire. Le roi Constantin détrôné dut s'embarquer, quitter la Grèce avec les siens pour venir se réfugier en Suisse, et l'épilogue de l'affaire fut le retour de Vénizelos. Le ministre d'alors, Zaïmis, essaya bien de sauver le vieux parti, mais lui aussi dut céder la place, — et le nettoyage commença. Le nouveau Roi, un des fils de Constantin, était tenu pour suspect. Il fallut réorganiser le pays, politiquement et économiquement, — ce qui fut plutôt laborieux avec la spéculation, la mauvaise influence qu'elle avait sur les esprits en général. Vénizelos dut se mettre en route, venir en Europe occidentale, négocier, — et enfin assura le ravitaillement du pays. Dès lors la mobilisation fut commencée (fév. 1918), mais ne se fit pas sans à-coups. Un complot de restauration monarchique avait été organisé et il y eut des tentatives d'insurrection à Thèbes et à Lamia. Il fallut enrayer également la propagande royaliste du clergé, dont on dut entreprendre l'épuration, et l'idée fut assez longue à faire admettre de tous que, pour la Grèce, son devoir et son intérêt étaient de participer à la guerre. L'ancien « esprit constantinien », l'idée de neutralité à tout prix persistait, surtout dans les provinces éloignées de la capitale. Une mutinerie des troupes dut encore être réprimée à Servia, dans le Péloponèse ; mais l'armée grecque enfin put se mettre en campagne. L'armistice

se produisit à l'heure où elle prenait l'offensive et entrait en Macédoine.— Le volume de M. Charles Frégier, que termine un chapitre de considérations générales, suit pas à pas en somme l'évolution politique du pays dans la période de 1915 à 1918, — période difficile qu'il dut traverser et dont il n'a malheureusement pas eu le privilège. J'ai négligé diverses considérations, comme celles qui se rapportent à l'Asie Mineure, aux Hellènes de Turquie, au nouveau roi Alexandre, — qui a surtout hérité d'une position médiocre. Mais peut-être M. Charles Frégier pouvait-il insister davantage sur le rôle de quelques personnalités douteuses de cette période. Puis il y a les agissements de l'Allemagne, « méthodique, perverse et patiente », qui pouvait être mise plus en lumière. L'influence et les tripotages de ses agents, le petit jeu des fausses nouvelles, la propagande organisée dans les salons, dans les casernes aussi bien que dans la presse, — il y a encore là un beau chapitre de l'histoire locale à écrire, — et qui aurait sans doute autant d'intérêt, sinon davantage que les gestes politiques et militaires dont on a pu faire état durant cette période curieuse.

Le terme de Tchéco-Slovaque, il faut le dire pour ceux qui n'en ont pas encore la familiarité, indique le livre de Mme Louise Weiss, est celui des peuples de l'ancien royaume de Bohême qui travaillent depuis des siècles à recouvrer leur indépendance, — encerclés de terres allemandes et prisonniers de leurs hautes montagnes. Arrêtée depuis des siècles du côté occidental, l'expansion des Boches a reflué sur l'Europe centrale, contre les Slaves qui ont dû subir leurs attaques ou leur infiltration en Prusse occidentale, dans la Silésie prussienne et l'Autriche allemande. Le groupe tchèque, le plus enfoncé dans la masse germanique, a été aussi le plus menacé dans son existence. La Bohême avait à se défendre également contre les Hongrois, — mais resta un obstacle à la poussée allemande vers l'Orient. — On sait que « Tchèques et Slovaques habitaient en groupes compacts la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie, depuis la frontière austro-allemande jusqu'au confluent de la Nyitra et du Danube vers le Sud, — jusqu'à la Tisza supérieure vers l'Est ». Tchèques et Slovaques eurent la même langue, les mêmes ennemis, la même religion et l'unique obstacle à la fusion des deux peuples fut l'ordre politique, — les Tchèques étant sous le joug des Allemands d'Autriche et les Slovaques sujets des Magyars. Le volume de Mme Louise Weiss, **la République Tchéco-Slovaque**, dont cette analyse rapide fera mieux comprendre l'intérêt, donne cependant un historique rapide du pays. Après des événements divers, on peut le rappeler, François-Joseph, en 1867, divisa la monarchie autrichienne en deux Etats, et les Slaves d'Autriche furent définitivement soumis aux Allemands, tandis que ceux de Hongrie se trouvaient sous la tutelle

des Magyars. Mais la résistance contre l'oppresseur s'établit bientôt et en même temps une transformation graduelle de la société tchèque. Avec la guerre qui s'achève, ne pouvant se mettre ouvertement en révolte, les Tchèques firent surtout preuve de mauvais vouloir. Ils organisèrent une résistance passive et méthodique, — sabotant l'opinion publique, les emprunts, la guerre contre les Russes, contre les Italiens. Les paysans refusaient leurs récoltes en disant que les armées du tsar en auraient surtout besoin quand elles arriveraient. Les mesures que le gouvernement prit contre certains furent surtout des tracasseries imbéciles, et l'on cite ce fait que la censure alla jusqu'à fermer une imprimerie qui fabriquait des étiquettes aux armes tchèques! A côté de cela, on rapporte que « seize conseillers municipaux de Radwice furent en cellule pendant deux ans pour n'avoir pas assisté à la messe du 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'Empereur ». — En revanche, des régiments tchèques refusèrent de marcher contre les Serbes, désorganisèrent l'armée austro-hongroise. Certains passèrent aux Russes, tels que le 28e, avec armes et bagages, — 2.000 hommes — musique en tête, — et qui se retournèrent contre les Autrichiens. Pour se venger, ceux-ci lancèrent un bataillon tchèque, portant le numéro du même régiment,contre l'artillerie italienne près de Gorizia, et de mille hommes il n'en revint que dix-huit. Aussi, quand les Roumains envahirent la Transylvanie, les régiments tchèques se replièrent sans combattre, et pillèrent encore le pays. Partout, enfin, les Tchèques se sont efforcés de seconder l'effort militaire ou diplomatique des Alliés. Certains se sont battus en France, à Neuville-Saint-Vaast, à Souchez, en Champagne, d'autres à Salonique, etc...

Le volume de Mme Louise Weiss comporte une seconde étude, surtout politique, — *l'Ère des réalisations*, où l'on nous montre les étapes de la lutte pour la constitution de l'Etat, avec l'historique des événements, le récit des manifestations, — tout ce qui a caractérisé l'époque actuelle, — et le tempérament combatif de la race est indiqué par cette déclaration de l'orateur Standsky : « Le principal devoir du peuple tchéco-slovaque est de nuire à l'Autriche en toute occasion. » L'Empire Austro-Hongrois sombrait bientôt dans le gâchis, l'insurrection, la famine. Après la Bulgarie, il a dû capituler parmi les cris de joie des populations enfin libres. — Les derniers chapitres du volume donnent le détail de la lutte pour l'indépendance en Bohême et en Slovaquie, hors des frontières de l'Empire, et parlent de la République Tchéco-Slovaque. — On y a joint deux cartes et une intéressante préface de M. Edward Bénès, ministre des Affaires étrangères et délégué à la Conférence de la Paix.

CHARLES MERKI

§

Sous les auspices de la Chambre de commerce de Marseille, un **Congrès français de la Syrie** s'est réuni en janvier pour rappeler les travaux de nos compatriotes en Syrie, préciser les droits qu'ils nous créent et réclamer des pouvoirs publics qu'ils les fassent valoir au Congrès de la paix. On sait que, même dans le *Mercure*, la question de l'avenir de la Syrie a déjà provoqué des polémiques, les uns revendiquant surtout les droits de la France dans ce pays et d'autres surtout ceux de ses habitants, et comme ils étaient loin de s'entendre sur les limites de ces droits, cette discussion n'a servi qu'à faire ressortir l'antagonisme des conceptions. Le volume dont nous rendons compte ne renferme pas de polémiques de ce genre. Consacré uniquement à des études historiques et géographiques, il ne sort pas du domaine des faits.

Au point de vue linguistique, la Syrie est une : ses habitants parlent uniquement l'arabe. Ce n'est qu'en Cilicie et dans les régions au nord d'Alep que l'on parle turc. L'unité géographique est moins nette. La région d'Alep, celle de Damas et la Palestine communiquent facilement entre elles, mais ont chacune une individualité distincte et complètement indépendante. Ce qui complique énormément le problème, est l'existence de provinces entières habitées par des chrétiens (Maronites du Liban) et par des musulmans hérétiques (Druses des montagnes du Choûf, Noçaïris (Ansarieh) de la région de Tripoli, Kelbiyyé et Ismaéliens de la région de Hamah, etc.).

Pendant la guerre, toutes ces populations ont eu plus ou moins à souffrir, mais les plus éprouvées ont été celles du Liban, persécutées à la fois comme chrétiennes et comme amies de la France. Résumons leurs souffrances d'après une émouvante communication du Dr Alfred Coury, de Beyrouth. Dès le lendemain de la déclaration de guerre, les catholiques du Liban avaient donné les preuves les plus touchantes de leurs sentiments francophiles. Mais nous ne pouvions plus les protéger, et les Turcs, sitôt qu'ils eurent commencé la guerre, les persécutèrent d'une façon infâme. Le consulat de France à Beyrouth, laissé à la garde des Etats-Unis d'Amérique, fut violé, ses archives dépouillées, et ceux qui avaient eu des relations avec les autorités françaises voués à la honte. Certains d'entre eux furent pendus, le plus grand nombre déportés. Le reste de la population, impitoyablement dépouillé de ses moyens d'existence, fut livré au martyre de la faim. En mai 1917, la Croix-Rouge américaine estimait, après enquête, que sur 400.000 Maronites, il y aurait eu 250.000 décès par la famine. Depuis, le désastre n'a fait que croître. A son arrivée à Beyrouth, le haut commissaire de France fit recueillir en une journée 1.500 enfants errant dans la ville en proie à la faim et à la misère. En janvier 1919, les troupes françaises d'occupation

avaient encore à nourrir de Tripoli à Saïda 120.000 malheureux. « Le Liban, conclut le Dr Coury, est un pays pauvre. Pour lui permettre de renaître, il faut, avec son indépendance, le mettre dans des conditions économiques capables d'assurer le travail et de subvenir aux besoins de tous. La Turquie doit payer. »

On ne peut que s'associer à ce vœu. En Syrie et en Palestine, nous avons des intérêts divers. Ceux dans le Liban sont de beaucoup les plus importants. Ils ne peuvent être assurés que si une autonomie plus ou moins grande est accordée aux diverses portions de ce pays. Ce qui nous serait le plus désavantageux serait la formation d'un immense Etat arabe s'étendant d'Alep à la Mecque.

ÉMILE LALOY.

§

M. Adolphe Smith a été, depuis 1882, l'interprète officiel anglo-français aux Congrès de l'Internationale. A ce titre, il a été en relations continues avec tous les chefs des partis socialistes, et il a pu observer en détail le fonctionnement de ce que les Anglais, qui ont une longue expérience des organisations de partis, appellent « la machine ». En France, les opérations auxquelles ce fonctionnement donne lieu s'appellent « la cuisine ». Cette cuisine est fort compliquée, et les chefs, au moment même où ils la font, n'en connaissent pas tous les éléments. Quant à la masse des adhérents des partis, c'est tout au plus s'ils ont parfois la vague intuition que ce qui se fait en leur nom échappe à leur action : le plus souvent ils se laissent entraîner assez docilement. Il y a, dans les partis organisés, une contradiction singulière. D'une part, leur existence est déterminée par le progrès de la démocratie, c'est-à-dire de la volonté générale d'exercer une action plus directe sur la vie publique, et leur raison d'être est d'offrir aux membres les plus actifs du public l'occasion d'exercer cette action. Et d'autre part, une fois qu'ils sont constitués, les partis sont accaparés par de petites coteries, et deviennent de merveilleux instruments pour fausser l'expression du sentiment populaire, et même, à la longue, pour fausser le sentiment populaire lui-même. Il est malheureusement à peu près impossible de parvenir à savoir tout le détail anecdotique des intrigues intérieures des partis, et des motifs personnels empêchent toujours de raconter ce que l'on sait. Ainsi des faits qui prennent, aujourd'hui, une importance croissante, sont de l'histoire inconnue, et qui demeurera sans doute, en grande partie, impénétrable.

M. Adolphe Smith a cependant recueilli des impressions très directes, comme interprète des Congrès socialistes, et il a donné dans le *Times* des indications précieuses au sujet de l'action exercée par Karl Marx et les socialistes allemands sur les partis socialistes anglais et français et sur l'Internationale en vue de s'assurer la prédo-

minance et la direction du mouvement. Contre la Fédération social-démocratique britannique, par exemple, dont le socialisme était pourtant d'un marxisme très orthodoxe, mais qui ne voulait pas se laisser manœuvrer, ils ont provoqué d'abord une scission, puis une organisation rivale. Diverses règles avaient été adoptées, au Congrès de 1889, par méfiance contre les tendances autoritaires de la social-démocratie allemande. Celle-ci réussit à faire écarter le secrétaire général A. Defnet, qu'elle redoutait,et à éliminer du mouvement les trades-unions anglaises en fait, en attendant qu'elles fussent éliminées, — au moins du droit à une représentation collective, — par une décision du Congrès de Zurich en 1893. C'est ainsi, par un jeu d'intrigues patientes, que l'organe créé principalement par les efforts anglais et français a été peu à peu accaparé, et a mérité d'être appelé **The pan-german Internationale**.

Outre l'Internationale socialiste, il existe 24 internationales syndicales, dont 20 ont leur siège en Allemagne. M. Adolphe Smith a été souvent l'interprète de leurs Congrès, et il raconte l'attitude des mineurs allemands sur la question de la grève en temps de guerre. Sur leur demande, il leur fut permis de s'abstenir, parce que, la question étant d'ordre politique, ils auraient risqué de voir leurs associations dissoutes et leurs fonds saisis. Mais « en même temps, par des conversations privées et autrement, les Allemands donnaient à entendre qu'ils étaient favorables à la proposition, et qu'eux aussi feraient grève et empêcheraient la guerre en arrêtant la production du charbon ». Ceci, de la part de camarades, de socialistes, d'internationalistes, était un acte de trahison. Ils auraient dû prévenir les autres que l'Allemagne s'armait jusqu'aux dents, et que sa classe ouvrière marcherait comme un seul homme.

M. Adolphe Smith fait une grande différence entre les socialistes allemands d'aujourd'hui et ceux d'autrefois ; s'ils ont toujours voulu dominer l'Internationale, ce ne fut pas toujours dans le même esprit. C'est pourquoi il serait utile d'étudier de très près l'histoire des intrigues socialistes allemandes. Mais l'expérience montre que cela est très difficile. Le sentiment national et le sentiment socialiste se combinent ici pour exaspérer les susceptibilités, et même si quelque auteur parvenait à être impartial, bien peu de lecteurs sauraient le reconnaître.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Répertoire de variations parlementaires (1911-1917). Dans cet intéressant recueil, précieux en temps d'élections, se trouvent relevées des déclarations et opinions successives d'environ 150 parlementaires sur les principales questions concernant la défense nationale. Ce travail se compose de deux parties, l'une qui comprend

des textes ou des résumés de documents généraux, tels que comptes rendus de séances de la Chambre, manifestes, etc., l'autre qui présente des notices individuelles où sont groupés les votes, signatures, discours, ordres du jour de la plupart des hommes politiques figurant dans la première partie.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

C'est entendu. Mais changer d'opinion est une chose, se tromper en est une autre. Quand, en 1899, M. Briand préconise la grève des soldats et prononce sa fameuse phrase : « Sans doute les fusils pourraient partir, mais ce ne serait peut-être pas dans la direction indiquée », et qu'en 1910, ce même M. Briand déclare que « dans le cas où les frontières se trouveraient ouvertes à l'invasion un gouvernement serait excusable de recourir à des mesures même extra-légales », voilà un homme qui change d'opinion.

Mais quand, le 17 février 1913, M. Albert Thomas dit en pleine Chambre :

Vous permettrez à un homme qui, depuis dix ans, retourne presque chaque année en Allemagne de noter avec joie les progrès de la propagande socialiste et pacifique dans les masses allemandes. Il y a quelques jours, un de nos camarades, un penseur socialiste, a ému certains d'entre vous en disant que nous nous trompions, qu'il y avait en Allemagne tout un néo-socialisme, un socialisme militariste. Vous nous avez cité les articles de mon professeur et camarade Andler. Andler s'est lourdement trompé.

Quand, le 14 février 1912, M. Brizon s'exclame :

A-t-on assez exploité l'incident d'Agadir ! A-t-on assez essayé de faire croire — et l'on y a réussi — qu'une guerre était encore possible entre la France et l'Allemagne !...

Quand, le 12 juin 1914, à la veille même de la guerre, M. Marcel Sembat profère :

On a pu accumuler impunément les dépenses militaires les moins contrôlées, se livrer à tous les gaspillages et en même temps, pour épouvanter le pays, répandre la panique, prétendre que la guerre est à nos portes...

Voilà des gens qui se trompent, des gens qui ont pu ne pas changer d'opinion politique, mais qui se sont étrangement abusés. Or, si l'on peut accepter quelqu'un qui change d'opinion, quelle confiance peut-on accorder à des hommes qui se trompent?

X.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919.

Maréchal Lord French: *1914*, trad. de R. Burnand, Payot, in-8, 10 fr. — Com. A. Grasset: *Le Maréchal Foch*, Berger-Levrault, in-18, 2 fr. — Joseph Reinach : *Les cinq sources de la Victoire*, Van Oest. — Mme Carton de Wiart : *L'Enfant belge et la guerre*, Van Oest. — Tekeian : *L'Action franco-arménienne pendant*

la guerre, Ernest Leroux. — Gaston Jollivet : *La Délivrance* (*1 janvier 11 novembre 1918*), Hachette, 3,50. — Robert Pinot : *Le Comité des Forges de France au service de la nation* (août 1914 — novembre 1916), Colin, 3.50.— Laurence L. Driggs: *Heroes of Aviation*, Boston, Little Brown, 1 dollar 50.— James R. Mc Connell : *Flying for France*, New-York, Doubleday et Page, 1 dollar. — Henry Bordeaux : *Guynemer, Knight of the Air*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 60. — Maurice Barrès : *The Faith of France*, Boston, Houghton Mifflin, 1 dollar 60. — Coningsby Dawson : *Out to Win*, New-York, John Lane, 1 dollar 25. — Brigadier General A. W. Catlin : *With the Help of God and a few Marines*, New-York, Doubleday et Page, 1 dollar 50. — Douglas C. Mc Murtrie : *The Disabled Soldier*, New-York, Macmillan, 2 dollars.

Ce n'est pas encore l'histoire que ce gros volume intitulé **1914** du maréchal French. C'est, simplement, un magnifique témoignage par son ampleur, l'autorité et la grandeur du rôle de celui qui l'apporte, par sa loyauté et, j'ajoute, par son accent passionné. Quiconque a joué un rôle de premier plan dans le drame effroyable des premiers mois de 1914 ne peut se borner à distribuer l'éloge à tour de bras, comme on l'a vu faire jusqu'ici, sans relever des fautes, sans faire entendre des critiques. Toute autre attitude manquerait de naturel. Ce sera le rôle des futurs historiens d'apporter toute l'objectivité désirable dans leurs études sur cette guerre. Mais laissons les acteurs du drame exprimer librement aujourd'hui leurs ressentiments, leurs rancœurs Ne trouvons pas mauvais que leur témoignage soit passionné, s'il est sincère et loyal. Ils sont encore tout chauds de la lutte. Le vieux maréchal, dans son exposé des événements, est encore tout frémissant. De là, l'attrait exceptionnel que prend cet exposé. Il a ses bêtes noires ; il a aussi ses admirations, quelquefois ingénues ; mais il apporte une véritable moisson de faits que l'on peut discuter et d'où jaillira certainement plus de lumière. J'avais quelques raisons de présenter des réserves, qu'on a pu lire dans le *Mercure* du 16 août, sur les *Rapports officiels* du maréchal. Leur sécheresse, leur rédaction plate, uniforme, leur ton anodin masquait à peine le désir de ne fournir au public que des documents incapables de provoquer des explosions.

Le récit de Lord French a une tout autre allure dans son livre actuel. On se souvient de l'émotion causée en Angleterre, lorsque certains extraits en parurent dans la presse londonienne, en mai dernier. M. Asquith, particulièrement visé, dévoila que le maréchal, après l'affaire de Mons et la bataille du Cateau, où le corps expéditionnaire laissa entre les mains de l'ennemi le tiers ou le quart de son effectif, pensa à abandonner définitivement la partie, en se retirant vers ses bases. Le gouvernement britannique dut envoyer Lord Kitchener en France, qui rétablit la situation et qui, comme le disait récemment M. Asquith, « sauva l'Angleterre d'un reproche qui ne se serait jamais effacé ».

Lord French nous raconte, avec un sentiment d'irritation persistant, son entrevue avec Lord Kitchener, à l'hôtel de l'Ambassade, le

1er septembre 1914, où il fut prié de se rendre, bien qu'on fût alors en pleine période d'opérations. Mais il ne nous dit rien de l'objet principal de cette entrevue. Où est la vérité dans cette affaire? Lord Kitchener vint-il en France avec la mission de s'opposer formellement à un projet qu'aurait eu le maréchal de retirer ses troupes de la bataille? Il semble que Lord French nous donne lui même la réponse à une telle question dans un autre passage de son livre. Le 29 août, nous dit-il, dans une réunion de généraux britanniques, à Compiègne, le commandant du 2e corps, sir Horace Smith-Dorrien, « déclara que la seule chose qui restât à faire était de nous retirer sur nos bases, et là, une fois refaits, de nous réembarquer et de rentrer chez nous ». Lord French ajoute, il est vrai : « Je refusai de souscrire à ce qui était l'équivalent d'un conseil de désespoir. » Cependant, le même jour, il adressait à Lord Kitchener une lettre contenant le passage suivant :

Je sens très sérieusement l'absolue nécessité qu'il y a pour moi à garder ma complète liberté d'action et à pouvoir, si les circonstances l'exigent, me retirer sur mes bases.

Le moins que l'on puisse dire est que la proposition du général Smith-Dorrien avait germé dans son esprit. Il convient d'ajouter à la décharge de Lord French que les instructions qui lui avaient été remises par son Gouvernement, à son départ pour la France, l'autorisaient en quelque sorte, par leur étrangeté, à envisager une solution aussi radicale. On trouvera le texte de ces instructions dans ce livre.

Les rapports fréquents que Lord French eut avec le Haut commandement français, aux heures les plus critiques, l'ont mis à même de posséder les données les plus intéressantes sur ses intentions et sur ses agissements. Aussi, grâce à lui, sommes-nous, à l'heure actuelle, mieux informés sur les directives du Grand Quartier Général en 1914. Aucune des études de détail parues jusqu'à ce jour ne nous a apporté des informations aussi précieuses. Le maréchal nous livre sa correspondance avec le généralissime français sur les questions les plus importantes. Nous jugeons ici sur pièces. Il ne se défend pas de l'opposition formelle faite aux demandes instantes du commandement français, par exemple au lendemain de la bataille de Guise ; mais il apporte des explications et des justifications avec une parfaite loyauté. Tout cela est d'une grande importance. Nous commençons à sortir du mystère oppressant qui a si longtemps pesé sur nos cerveaux, sans raison valable.

Lord French a pris sur lui une grande responsabilité en exigeant, à force d'instances, le transport de son armée à l'aile gauche de notre dispositif après la bataille de l'Aisne, au cours des manœuvres

débordantes auxquelles se livraient les opérations adverses, entre l'Oise et la mer. Cette demande eût paru naturelle en des circonstances moins critiques. Mais vraiment, en des heures aussi difficiles, une pareille exigence n'aurait pas dû se manifester, d'autant que les nouvelles bases de l'armée anglaise étaient à ce moment Nantes et Saint-Nazaire. L'armée anglaise a d'ailleurs chèrement payé devant Ypres les exigences de son chef.

Mais, où Lord French eut tout à fait raison, plus tard, sans d'ailleurs obtenir cette fois gain de cause, c'est lorsqu'il réclama que son armée fût portée à l'extrême-gauche du front, au lieu et place de l'armée belge. Celle-ci, dans son projet, devait être amalgamée avec l'armée anglaise ou simplement roquée avec elle. C'eût été la possibilité pour les forces anglaises d'agir en liaison avec la flotte, le long du littoral belge, vers Ostende et Zeebrugge, dont le maréchal avait deviné de bonne heure l'importance pour le développement de la guerre sous-marine. Nul doute que l'armée anglaise n'eût trouvé dans l'accomplissement de cette tâche un stimulant d'ordre particulier, qui eût certainement augmenté son rendement.

L'armée anglaise, au mois d'octobre 1914, a eu une tâche ingrate et particulièrement pénible à soutenir dans le secteur d'Ypres, où elle fut transportée contre la volonté du commandement français. Elle l'a remplie avec une parfaite loyauté et un esprit de sacrifice indiscutable. La précarité des moyens dont elle disposait alors aggravait les difficultés qu'elle avait à surmonter. C'est au sujet de cette précarité de moyens matériels que Lord French entama sa dernière lutte..., contre son propre gouvernement. Au mois de mai 1915, il fournissait lui-même au *Times* les éléments d'une campagne de presse pour protester contre la pénurie dans laquelle on laissait son armée. Il envoyait en même temps deux officiers de son état-major à Londres avertir certains membres du gouvernement des raisons qui l'avaient poussé à prendre ce parti. Le maréchal French, malgré cette manifestation un peu vive, mais que ne blâmeront pas les hommes de caractère, conserva son commandement sept mois encore. Il ne fut remplacée par sir Douglas Haig que le 16 décembre 1915.

A travers ses souvenirs Lord French nous apparaît sous la figure d'un soldat loyal, d'un caractère ferme et decidé, mais dont les qualités indispensables de réserve et de prudence semblent s'être développées avec l'âge, en émoussant des vertus plus essentielles dans l'action. De son propre aveu, il passe sans cesse, au cours des terribles événements de 1914, de l'optimisme le plus léger au découragement profond. Il a conservé une sensibilité pleine de jeunesse et de fraîcheur, qui ajoute un grand charme à sa figure. Si cette sensibilité, parfois exacerbée, lui cause des blessures qui lui laissent un sou-

venir cuisant, elle lui inspire par contre d'ardentes amitiés et des élans juvéniles bien rares à son âge. Son livre est certainement une des contributions les plus importantes à l'histoire de la Grande Guerre. Espérons que le maréchal lui donnera une suite.

Le commandant A. Grasset, qui publiait récemment une sorte de résumé de la doctrine du maréchal Foch (1), rend un nouvel hommage à ce dernier dans un petit livre simplement intitulé : **Le maréchal Foch**. Nous en signalons la dernière partie, qui a trait à la magistrale intervention de Foch à partir de sa nomination de généralissime des armées alliées. Le commandant Grasset lui donne comme préface, peut-on dire, les lignes suivantes :

Le maréchal va enfin prouver par l'action que les principes de l'art de la guerre sont immuables, que le fond de son enseignement de l'Ecole de guerre n'a rien perdu de sa valeur, que la conception napoléonienne, claire et souple, a conservé toute sa force, en dépit du formidable appareil et des lourdes créations de la guerre industrielle germanique.

Simple réponse aux niaiseries énervantes qui imposèrent si longtemps la guerre de tranchées.

JEAN NOREL.

§

Les cinq sources de la Victoire, d'après M. Joseph Reinach, sont : 1° la bataille de la Marne; 2° le blocus maritime; 3° le maintien du front de Salonique; 4° l'unité de commandement; 5° l'entrée en ligne des Etats-Unis. L'analyse est exacte, et on peut se demander ce qui serait arrivé si l'une de ces sources s'était tarie. Sans doute nous pouvons dire qu'en principe la partie était perdue pour l'Allemagne dès la cinquième semaine, mais c'était à condition qu'aucune défaillance ne survînt ensuite chez ses adversaires, et cet ensuite devait durer plus de quatre ans; or, une défaillance gigantesque allait se produire, celle de la Russie; l'apport américain heureusement vint la compenser, mais la question reste de savoir si, sans cet apport, la voie d'eau aurait pu être aveuglée. Enigme angoissante sur laquelle les historiens discuteront toujours. Je crois pour ma part que nous aurions pu nous sauver par nos seules forces et que, même sans l'admirable et inestimable concours de nos frères d'Amérique, nous aurions fini, en dépit de Caporetto, d'Amiens et de la surprise du Chemin des Dames, par jeter bas la Bête, mais il aurait fallu six mois de plus d'efforts sanglants, au moins; et alors, qui sait, si pendant ces six mois, la peste bolchéviste, qui avait détruit la force de résistance russe, n'aurait pas atteint la nôtre?

En somme, l'Allemagne, en se mettant à son point de vue à elle, peut, encore aujourd'hui, se dire que, du moment où elle se décidait

(1) *Mercure de France* du 17 juin (p. 737).

à jouer le tout pour le tout, elle avait raison de tenter la partie. D'une part elle savait que la Russie n'était qu'un colosse aux pieds d'argile, et que même si son attaque brusquée ne réussissait pas, elle était sûre de finir à la longue par le renverser ; elle savait également que son alliée l'Autriche n'avait rien de grave à craindre du côté des Balkans, les petits rois de la péninsule se chargeant de tenir leurs peuples à son profit. D'autre part, elle pouvait vraiment espérer que l'Angleterre ne bougerait pas, ou que si elle bougeait, elle serait paralysée par ses embarras intérieurs d'Irlande ou des colonies, qu'elle ne se déciderait jamais à la conscription et ses Dominions encore moins; et enfin elle ne pouvait pas supposer un instant que les immenses et lointains Etats-Unis se jetteraient dans la mêlée comme ils l'ont fait. Si donc les Allemands gardent leur mentalité brigande, ils pourront être très indulgents pour leurs chefs vaincus, et dire : « Ce n'est pas de leur faute, leur coup a failli réussir, et la prochaine fois nous nous y prendrons mieux. »

Ils s'y étaient pourtant bien pris! et on ne peut pas leur reprocher beaucoup de fautes. Généraux, chanceliers, administrateurs, diplomates même ont été, en gros, à la hauteur de leur rôle, ce qui ne peut, d'ailleurs qu'augmenter notre mérite à nous d'avoir triomphé d'eux. Leurs erreurs de psychologie, dont on a tant parlé, ne me semblent pas très évidentes, sauf, il est vrai, la plus grave et la plus odieuse : cette idée que par la terrorisation ils briseraient toute résistance. Mais ce serait toute la théorie de la terreur qu'il faudrait ici élucider. La terreur est un instrument, hélas, très efficace ; on l'a vu chez nous en 1793, et on le voit en ce moment en Russie, et on l'a vu d'ailleurs de tout temps ; jamais un peuple n'a pu de lui-même triompher d'un terrorisme bien manié. Mais dans une invasion comme celle des Allemands, le cas est tout autre : c'est l'armée adverse qu'il s'agit de détruire, et non la population qu'il est question de mater ; les atrocités dès le premier jour de Visé et de Liège ne se soutenaient donc pas, et en les commettant sans être sûrs de l'impunité, les barbares s'exposaient à un châtiment qui, quelque dur qu'il doive être, sera encore trop doux. Quant aux atrocités de la guerre sous marine, elles n'avaient que le tort (toujours au point de vue boche) d'arriver trop tard ; si elles s'étaient déchaînées dès le premier jour aussi, avec non pas une trentaine de sous-marins mais avec plusieurs centaines et même milliers de ces engins, ce qui aurait été possible si l'Allemagne n'avait pas construit ses inutiles dreadnoughts (et en ce sens le grand artisan de la défaite allemande c'est Von Tirpitz), et si, dès le début, l'Allemagne avait altièrement déclaré la guerre à toute puissance qui ne se fût pas inclinée devant ses exigences maritimes, peut-être eût-elle gagné la partie. A ce détail, qu'elle ne pouvait guère imaginer, joignez celui qu'elle aurait bien pu prévoir : le manque de

munitions venant d'une marche trop rapide de ses troupes dans la ruée sur Paris et vous aurez deux sources de sa défaite non moins exactes et plus précises que les cinq sources de notre victoire inventoriées par M. Reinach. Ceci dit, qu'ils se consolent, si cela leur fait plaisir, en pensant qu'ils ont raté de peu cette victoire, mais qu'ils sachent que nous ferons désormais tout pour que leur consolation reste platonique.

La conférence de Mme Carton de Wiart sur **l'Enfant belge et la guerre** se rapporte en partie à ce que je disais des atrocités de la première heure. Les enfants, tant belges que français, ont d'ailleurs été très crânes pendant cette guerre : défaitisme et bolchévisme ne sont pas des maladies de la belle jeunesse.

Ce qu'a été l'**Action franco-arménienne pendant la guerre** est fort bien conté par M. Charles-Oiran Tekeian, commissaire interprète de la Marine, et lui-même d'origine arménienne. L'auteur se trouvait à bord de l'escadre qui sauva les 5.000 Arméniens du mont Moussa, près du golfe d'Antioche, et il contribua à organiser avec les évacués cette légion arménienne qui fit partie de l'armée anglo française d'Allenby et se conduisit très bien à la bataille d'Arara en Palestine. Il convient de rappeler ici les noms du capitaine de frégate Benoît d'Azy, qui fit décider la création de cette légion, et du colonel Louis Romieu qui l'organisa ; ce dernier officier administre aujourd'hui la Cilicie arménienne libérée du joug turc, et ainsi s'est réalisée la prophétie que lui faisait alors un autre Arménien, ancien ministre de l'instruction publique en Egypte, qu'il deviendrait Connétable du nouveau royaume de Petite Arménie comme au temps des Lusignan et des Jean de Brienne.

Le volume de M. Gaston Jollivet, **la Délivrance** (*1er janvier-11 novembre 1918*), huitième de la série, finit la longue épopée de la guerre mondiale. C'est un précis très utile et très documenté des événements du front et de l'arrière, à la façon de l'*Almanach Hachette* que publie la même maison, et où l'on ne trouve à regretter que l'absence de cartes, plans et graphiques. Reprendre à la suite de l'auteur le cours des événements serait excessif : qu'il suffise de rappeler que cette année 1918 a vu la fortune de l'Allemagne monter au zénith et s'effondrer au nadir, heureusement pour nous. Jamais les Kaisers n'ont pu se croire plus près de la victoire définitive qu'à la veille de leur grande offensive du 21 mars, quand ils venaient d'écraser la Russie, et qu'ils faisaient refluer sur nous la centaine de divisions que jusqu'alors nos alliés occupaient. Comment nous avons supporté le choc, comment nous avons tenu, en dépit de ces terribles coups de boutoir du 21 mars, du 9 avril, du 27 mai, du 15 juillet, comment nous ne nous sommes laissé désarçonner ni par la terrible surprise du Chemin des Dames, ni par l'autre surprise ahurissante

du canon de 100 kilomètres, ni par le navrant exode des évacués fuyant l'invasion et traversant les rues printanières de Paris, nous l'avons tous encore présent à la mémoire. Nous n'avons jamais perdu confiance, et peut-être aux pires heures de ce printemps 1918 le dernier d'entre nous avait-il plus d'espoir solide en la victoire que le premier d'entre nos ennemis, Ludendorf lui-même! La question ici cruciale, et qui restera toujours insoluble, est de savoir si cet espoir aurait été justifié en l'absence de l'aide américaine, que nous savions arriver à grands pas. Réduits à leurs propres forces, les vieux belligérants auraient-ils fini par mater la Bête ? Je crois que oui, et que jamais Foch n'aurait consenti, suivant l'expression dont il aimait à se servir, à changer ses cartes contre celles de son partenaire. Dans une étude sur *Nos effectifs* publiée récemment par la *Revue de Paris*, M. Pierre Boutroux écrivait : « Nous étions, le 21 mars 1918, pour le nombre d'hommes comme pour l'armement, dans une situation aussi bonne que possible : 2.900.000 hommes environ sur les divers points, 300.000 jeunes soldats à l'instruction dans nos dépôts, 400.000 noirs en réserve. » La situation de l'Angleterre et de l'Italie, qui n'avaient pas fait, de beaucoup, un effort aussi considérable que le nôtre, était meilleure encore. Au contraire, l'Allemagne était épuisée, et cette offensive du printemps de 1918 était la dernière qu'elle pût faire. Si nous tenions le coup, nous étions sûrs de l'avoir, l'hiver suivant.

Or nous avons tenu le coup sans l'aide, ou avec une aide très partielle des Américains. Donc, même en supposant que de par leur absence notre grande offensive à nous de juillet-août et septembre n'eût pas donné les résultats décisifs qu'elle a donnés, les Allemands se seraient trouvés à l'entrée de l'hiver dans une situation désespérée et auraient dû demander l'armistice en janvier ou février. Ceci ne diminue certes en rien l'héroïsme de nos frères d'Amérique ni la reconnaissance que nous leur devons, mais souligne notre propre mérite à nous surtout, Français, et ce n'est que justice. Tout ceci, bien entendu, au cas où le défaitisme de ces excellents Malvy, Caillaux, Longuet et Cie ne nous aurait pas coupé les jarrets par derrière.

M. Robert Pinot, secrétaire du Comité des Forges, était tout indiqué pour écrire **Le Comité des Forges de France au service de la Nation (août 1914-novembre 1918)**. On sait que certains politiciens, toujours à l'affût de haines et de discordes pour leur plus grand profit électoral, avaient critiqué le rôle tant avant que pendant la guerre de ce Comité. M. Pinot n'a pas de peine à prouver (et il laisse parler les documents) que la métallurgie française a fait tout son devoir patriotique. Soit sous forme de concours spontané apporté au gouvernement, soit sous forme d'exécution de

missions dont ce même gouvernement l'a chargée pour la production des fontes et aciers, notre industrie du fer a coopéré de la façon la plus décisive à la victoire finale. M. Pinot cite sur ce point les attestations des ministres Thomas et Loucheur qui ne laissent aucune place au doute. Il cite, d'ailleurs, aussi, tels documents moins favorables à ses confrères : ainsi le rapport de M. Rateau (mars 1918) expliquant l'état stationnaire de notre industrie mécanique d'avant guerre non pas par l'insuffisance des droits protecteurs, comme certains intéressés le disent, mais par le manque d'esprit d'initiative chez les chefs d'entreprise. Nos métallurgistes ont devant eux un avenir très brillant, mais à condition, en effet, qu'ils soient à la hauteur des circonstances. Il est bon de noter, pour ceux des lecteurs qui l'ignoreraient, que le Comité des Forges est un simple syndicat professionnel dont la puissance vient des Chambres syndicales et des Comptoirs commerciaux qui gravitent dans son orbite ; personnellement, le Comité ne fait pas d'opération commerciale.

HENRI MAZEL.

§

L'auteur du livre **Herroes of Aviation**, M. Laurence Driggs, est une autorité en Amérique pour tout ce qui appartient à l'aviation. Dans ce volume il parle des grands pilotes de cette guerre, des Allemands aussi bien que des Alliés ; et la France, naturellement, tient beaucoup de place dans ces pages mouvementées, où il est question de Guynemer, Dorme, Pégoud, Fonck, Guérin, Garros et d'autres aviateurs français ; de Bishop pour l'Angleterre, de Baracca pour l'Italie, de Thieffry pour la Belgique, et de Lufbery pour les Etats-Unis. M. Driggs a grand soin de montrer la part importante que les Anglais, « qui parlent en général si peu de ce qu'ils font », ont prise dans l'aviation pendant la guerre. M. Driggs donne « les succès » des aviateurs de tous les belligérants jusqu'au 1er août de l'année dernière : les Anglais, 1629 ; Français, 847 ; Italiens, 193 ; Américains, 121 ; Belges, 77 ; Russes, 28 ; et il ajoute que les Huns déclarent qu'il ont détruit 2.108 de leurs ennemis.

Flying Fcr France raconte les aventures aériennes d'un ancien ambulancier, volontaire américain, — le sergent James R. Mc Connell. Pendant dix mois, en 1915, il fut conducteur d'une voiture d'ambulance dans l'armée française ; mais il n'était pas satisfait de cet emploi, bien qu'il y ait gagné la croix de guerre au Bois-le-Prêtre. Il écrit dans une lettre :

> Depuis le commencement de la guerre j'ai été convaincu que les Etats-Unis devaient prendre part à la lutte contre l'Allemagne ; hanté par cette idée dans la tête, je me suis vite aperçu que je devais être autre chose qu'un simple conducteur d'ambulance. Plus j'ai vu la splendeur du combat que la France conduisait, plus je sentais que je n'étais qu'un embusqué.

Avec ces sentiments, Mc Connell devient élève aviateur dans l'armée française et entre, enfin, dans la fameuse escadrille Lafayette. Il y fut tué en mars 1917 au cours d'une bataille avec deux aéroplanes boches. Ce livre jette une lumière assez nouvelle sur l'aviation pendant la guerre et révèle dans cet admirable Américain un brave soldat et un ardent ami de la France.

L'édition américaine de : Le **Chevalier de l'Air** doit être signalée pour, au moins, deux raisons qui ne se rapportent pas à l'édition originale. D'abord, elle s'ouvre avec une introduction, en forme de lettre à l'auteur, de feu Théodore Roosevelt, dans laquelle l'ancien Président dit le mot juste pour Guynemer, « ce grand héros de l'air », et pour la France, « l'étonnement du monde ». Il y a une seconde caractéristique qui attire l'attention sur cette édition nouvelle, — elle est publiée sur un fonds légué à la Presse de Yale en souvenir d'un ancien jeune élève de cette université, Curtis Seaman Read, enseigne de la marine américaine, « tué dans l'aviation française en février 1918 ». Mrs Louise Morgan Sill, poète américain qui habite Paris, a fait la traduction qui est admirable sous tous les rapports.

Un autre écrivain français, académicien aussi et maître ès style, vient également de trouver faveur auprès d'un éditeur américain. **Les diverses Familles spirituelles de la France**, de M. Maurice Barrès, était déjà fort connu et très admiré par l'élite américaine avant cette traduction en anglais. M. Henry Van Dyke, ancien *Exchange Professor* à la Sorbonne, en a écrit le *Foreword*, qui est très élogieux pour l'auteur et le livre, et le capitaine Fernand Baldensperger, de la Sorbonne, actuellement *Exchange Professor* à l'université de Columbia, à New-York, en a écrit la Préface en vieil ami de Barrès. La traduction est de Miss Elisabeth Marbury, qui, comme Mrs Sill, est américaine. Ce n'est pas non plus une inconnue dans les milieux littéraires et artistiques de Paris.

Out to Win est le récit de ce que l'Amérique a fait et était sur le point de faire en France quand l'armistice est intervenu. L'auteur de ce livre, le lieutenant d'artillerie Coningsby Dawson, était tout désigné pour l'écrire. Quoique né en Angleterre et servant dans l'armée canadienne pendant la guerre, il est venu, étant jeune homme, se fixer à New-York. On voit qu'il connaît bien l'Amérique et les Américains. Pour cette raison précisément il fut envoyé en mission par le gouvernement anglais, pendant une convalescence pour blessure, afin d'étudier, comme propagande, l'effort américain sur le front ouest. Ce volume est donc le résultat d'une « longue visite » parmi les armées américaines pendant le commencement de 1918. Et voici la conclusion de M. Dawson :

> Jamais une nation n'a mobilisé ses forces plus effectivement sur une si grande échelle et dans un si bref délai.

Ces pages sont imprégnées d'un sentiment très amical pour la France.

With the help of God and a few Marines raconte l'histoire glorieuse de la résistance victorieuse des jeunes fusiliers marins américains en mai de l'année dernière dans le bois Belleau, alors que les Allemands faisaient leur dernière tentative pour atteindre Paris. C'est un des plus héroïques faits d'armes de cette superbe campagne, et c'est le pendant, d'après beaucoup de rapports, de la belle conduite des fusiliers marins français trois ans avant sur le front belge. Ce sixième régiment était commandé par le colonel, aujourd'hui général, Catlin, qui en écrit le récit saisissant en collaboration avec le littérateur américain M. Walter Dyer. On n'a pas oublié que le général Degoutte, de la sixième armée française, a, dans un ordre du jour spécial, donné le nom de Bois de la Brigade de Marine à la partie du Bois Belleau où a eu lieu cette bataille. C'est une des plus belles pages de l'histoire de cette guerre et tout à l'honneur de la jeune armée des Etats-Unis.

The Disabled Soldier, par Douglas C. Mc Murtrie, directeur de l'Institut des Soldats Mutilés, à New-York, rappelle les principes fondamentaux établis par l'étude du problème de rééducation des mutilés non seulement chez les Alliés, mais dans certains pays ennemis. Ce livre décrit les méthodes dont on s'est servi en Amérique pour éveiller et maintenir l'attention et l'intérêt du public, pour lui montrer ses devoirs envers les mutilés. De plus, il rend justice à ce que l'Amérique a appris de l'expérience française dans les questions de rééducation. L'auteur n'a pas craint les digressions. Non seulement il a su retracer, dans un vaste tableau synthétique, les efforts réalisés, au cours de la présente guerre, dans les divers pays, pour compenser, dans la mesure du possible, les dommages de toute nature subis par les mutilés ; mais encore il s'est plu à rechercher ce qui avait pu être fait dans cette voie, dans le passé, et on ne lira pas sans intérêt cette étude rétrospective qui est sans doute la première qu'on ait faite sur ce sujet. Elle a le mérite de nous montrer, par contraste, l'immensité de la tâche qui est offerte à nos rééducateurs modernes. L'auteur est un écrivain de race ; aussi, en dehors de son intérêt intrinsèque, ce volume a-t-il l'attrait d'un style élégant et pur, ce qui ne contribuera pas peu à son succès dans le public américain. Ajoutons qu'il comporte un certain nombre d'illustrations typiques, reproduisant des mutilés de toutes les nationalités réadaptés à des occupations diverses, et qui constituent le meilleur complément d'une étude destinée à un public de non initiés. Il nous reste à formuler l'espoir, déjà si bien exprimé par un critique dans la *Revue Interalliée*, « qu'une traduction française de ce beau et bon livre permettra de faire profiter nos compatriotes des utiles enseigne-

ments que son auteur a su y assembler en grand nombre ». M. Jeremiah Milbank, le philanthrope new-yorkais qui a tant fait pour mettre sur pied cet Institut, écrit l'Introduction au volume et y parle longuement des grandes connaissances du directeur et du dévouement de celui-ci pour ses travaux et « ses enfants ».

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

SÉPARATISME ET CENTRALISATION. — Tous les efforts pour regrouper les Etats qui formaient autrefois l'Empire allemand demeureront vains, tant que restera en vigueur une disposition spéciale de la nouvelle Constitution, qui ajourne à deux ans les modifications territoriales à entreprendre dans le cadre du *Reich*. Cette Constitution, entrée en vigueur le jour de sa publication, le 13 août dernier, stipule bien, à son article 18, que « la division de l'Empire en pays doit tenir compte, autant que possible, de la volonté des populations intéressées », mais après avoir exposé dans quelles conditions pourront s'accomplir « les réunions ou séparations », un article additionnel enlève toute sa valeur à ce texte, en déclarant que pour le moment il ne serait pas appliqué.

Les Alliés ne semblent avoir prêté qu'une attention médiocre à ce qui s'est passé à Weimar au cours de l'été dernier. Ils ont protesté contre l'article 61 qui envisageait la réunion de l'Autriche à l'Empire allemand, et se sont ensuite contentés d'une réponse dilatoire. Les réserves à l'article 18 ne les intéressaient-elles donc pas, eux qui voulaient précisément faire une paix fondée sur le principe de libre disposition des peuples ? Après avoir encouragé la transformation de l'Allemagne en un Etat centralisé qui fortifiait les positions de la Prusse, il restait à l'Entente une dernière possibilité de mettre fin à l'hégémonie prussienne, c'était de favoriser les velléités d'autonomie régionales qui se sont affirmées sur plusieurs points du territoire. Mais, s'il faut attendre deux ans pour que ces vélléités puissent prendre corps, l'administration de Berlin sera bien placée pour en combattre les effets. Il est difficile d'organiser un mouvement en faveur d'une idée quelconque, quand on vous dit d'avance qu'il faudra attendre un certain temps jusqu'au moment où on pourra réaliser cette idée. Une propagande nationaliste très active, qui reçoit ses directives à Berlin, s'efforce en ce moment d'étouffer dans l'œuf toutes les tentatives d'affranchissement esquissées par les Rhénans. En opposant un mouvement à un autre, en utilisant une presse docile, pour lancer des calomnies contre les chefs de file, on inquiète les seprits, on rend impossible tout travail sérieux en vue de l'avenir.

Tant que nous étions en guerre, le temps travaillait pour nous ; depuis que nous avons signé l'armistice, le temps travaille contre nous : en ajournant sans cesse les solutions, en discutant à perte de vue les problèmes les plus simples, nous avons laissé échapper les meilleures occasions, et nous ne nous sommes rendu compte de ce que nous perdions, qu'au moment même où il était trop tard pour agir. Les exemples se présentent sous la plume par douzaines. Il serait oiseux de vouloir en faire l'énumération.

Pendant la discussion du traité de paix, des paroles éloquentes en faveur d'une politique rhénane ont été prononcées à la Chambre française. Personne ne s'est avisé de répondre que la première condition pour faire une politique déterminée, c'est d'avoir les mains libres. Or, la clause d'ajournement à l'article 18 de la Constitution allemande nous lie les mains. Il nous est impossible d'encourager la Rhénanie à se séparer de la Prusse, alors que les populations disposées à chercher un appui auprès de nous savent qu'il leur faudra attendre deux ans avant de réaliser leurs vœux.

Pour les dirigeants de l'Empire, il importait avant tout de gagner du temps et de laisser l'idée unitaire faire son chemin en Allemagne. Il n'y a pas que le problème rhénan, dont ils estiment qu'il perdra de son acuité à mesure que les Etats allemands se fondront dans l'Empire. Quand l'Allemagne entière sera prussienne, la rive gauche du Rhin le sera avec moins de répugnance. Prenons l'exemple de la Thuringe, où les questions nationales ne jouent aucun rôle. Il aidera à comprendre la complexité du problème. Là aussi, les populations cherchent à se regrouper conformément à leurs traditions et à leurs intérêts. Sept dynasties régnaient sur un territoire qui n'est pas plus grand que deux de nos départements. La révolution de novembre a chassé deux grands-ducs : Saxe-Weimar-Eisenach, Saxe-Meiningen, et cinq ducs : ceux de Saxe-Cobourg-Gotha, de Saxe-Altenbourg, de Schwarzbourg-Roudolstadt, de Schwarzbourg-Sondershausen et de Reuss. Mais les Etats de ces princes s'enchevêtrent les uns dans les autres, et englobent de plus trois enclaves prussiennes, de telle sorte que la grande Thuringe, si elle était constituée pour être d'un seul tenant, devrait s'adjoindre des territoires appartenant à la Prusse. De plus, les gens de Cobourg tendent vers le sud et voudraient s'annexer à la Bavière. Depuis des mois, les journaux discutent la question de la grande Thuringe, car il est évident qu'après la disparition des Maisons régnantes, la situation actuelle ne peut se prolonger. Une simplification administrative s'imposerait déjà, ne fût-ce que pour des raisons économiques.

Seulement, au centre du futur Etat, se trouve précisément la principale enclave, celle d'Erfurt, qui est aussi la plus grande ville de la Thuringe, ce qui la désigne tout naturellement à en devenir la capi-

tale. Pendant l'occupation napoléonienne, Erfurt était une des forteresses de la Confédération du Rhin. Le duc Auguste de Weimar (il ne devint grand-duc qu'au Congrès de Vienne) avait négocié vainement pour se la faire attribuer par Napoléon. Quand s'effondra l'éphémère puissance du Corse, la Prusse s'installa à Erfurt qu'elle ne lâcha plus. C'était un merveilleux point d'observation pour surveiller les petits princes et se les asservir peu à peu. Maintenant encore, c'est la Prusse qui se refuse à céder Erfurt à la grande Thuringe. Elle rend ainsi la constitution de ce nouvel Etat impossible, dans le seul dessein de se l'incorporer plus tard, quand toutes les combinaisons de groupement auront échoué.

Sur le Rhin, la complication des territoires ne joue pas le même rôle qu'en Thuringe. Nous ne sommes en présence que de quatre Etats : Prusse, Hesse, Bavière (pour le Palatinat) et Oldenbourg (pour la principauté de Birkenfeld). Mais l'occupation alliée double le problème territorial d'un problème national. Nous avons encouragé successivement des mouvements en faveur de l'indépendance du Palatinat, de la province rhénane et de Birkenfeld. Ils ont tous avorté. Depuis le mois de septembre, le système a changé, sans que l'on se soit donné la peine d'indiquer les raisons de cette orientation nouvelle. Les Alliés ont accepté la nomination d'un commissaire d'Empire qui représenterait l'Allemagne auprès de la commission interalliée et qui dirigerait en même temps l'administration civile de tout le territoire occupé. Le fonctionnaire désigné est un préfet prussien, M. de Starck, président du gouvernement à Cologne, lequel a transféré sa résidence à Coblence. Le nouveau commissaire s'est vu délégué, par la volonté de la Conférence, les pouvoirs administratifs dans les territoires administrés jusqu'à présent par les autres Etats que la Prusse : Bavière, Hesse, Oldenbourg et Bade (pour la tête de pont de Kehl). Un conseil parlementaire, composé de 18 membres, sera adjoint au commissaire. Il comprendra sept députés du centre, quatre socialistes, trois démocrates, deux nationaux-libéraux, un conservateur et un socialiste indépendant.

Ainsi les peuples de l'Entente, après avoir fait l'unité de l'Allemagne par le traité de paix, se sont appliqués à faire également l'unité des territoires occupés par la constitution artificielle d'un pouvoir central, dont l'âme sera un fonctionnaire prussien Il est douloureux de faire de pareilles constatations et l'on peut se demander par qui sont défendus actuellement les intérêts de la France. Pourtant, il y a quelques mois encore, une politique rhénane était possible. Mais il fallait en laisser l'initiative à des gens qui connaissent le pays, qui ne sont pas complètement ignorants de sa langue et de ses habitudes. On ne gouverne pas des provinces, dont la civilisation matérielle est développée jusqu'à l'excès, avec la politique des

Bureaux arabes! Fera-t-on mieux dans l'avenir en remplaçant des coloniaux militaires par des coloniaux civils?

Pour ruiner notre prestige en Rhénanie le système allemand est extrêmement simple. A chaque manifestation de l'opinion publique il en oppose une autre destinée à la mettre à néant. Quelques exemples suffiront à indiquer la méthode.

D'après une dépêche de Mayence, en date du 12 octobre, un congrès de tous les partis politiques se serait tenu à Cologne, lequel aurait adressé à la Ligue des Nations, au nom de 23 villes rhénanes, la requête suivante :

Monsieur le Secrétaire général,

Les représentants soussignés des comités pour la fondation d'une République rhénane, appartenant à toutes les directions politiques, vous prient de communiquer ce qui suit à la Ligue des Nations.

Le traité de Versailles a pris des décisions importantes au sujet des pays rhénans occupés, sans qu'on ait donné aux populations de ces pays l'occasion de présenter leurs désirs et les intérêts vitaux de ces territoires.

Le peuple rhénan demande que le principe universellement reconnu du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes soit appliqué à son cas.

En exécution du traité de paix, les pays de l'Entente vont occuper militairement les pays rhénans pendant des années, et ont institué une haute commission pour les affaires civiles. Par ces actes, ils prennent la responsabilité de l'Administration de ces régions.

D'après les principes généraux du droit international, une administration efficace est impossible sans une collaboration du peuple rhénan. On ébranlerait les bases du traité de paix, si l'on n'accordait au peuple rhénan aucune part dans l'administration de son propre pays.

Le gouvernement allemand a reconnu par l'institution d'un commissaire d'empire et d'un conseil parlementaire pour les pays occupés qu'un organe doit être adjoint à la haute Commission, pour représenter les intérêts du peuple rhénan ; mais il a institué cet organe par un acte particulier et arbitraire, sans demander l'avis des populations intéressées.

On ne peut refuser au peuple rhénan le droit d'être représenté par un organe muni de pouvoirs de discussion et de décision, qui reposerait sur le libre choix du peuple, car seul un tel organe est à même de saisir les nécessités et les besoins du peuple rhénan et les représenter avec succès.

C'est pourquoi nous protestons solennellement, au nom du peuple rhénan, contre l'état de choses actuel, et nous demandons la création immédiate d'une représentation réelle du peuple rhénan sur les bases du suffrage direct et secret. Cette demande correspond à celle que le plus puissant parti des pays rhénans, le centre, a formulée dans sa résolution du 16 septembre 1919, sous l'article 5, et par ces mots : « autonomie immédiate, la plus large possible. »

La *Gazette de Francfort* du 14 octobre mentionne ce manifeste et ajoute que la Société des Nations n'étant pas constituée, il risque de se tromper d'adresse. On ignorait, en outre, jusqu'à présent, ajoute

la *Gazette*, la constitution de ces 23 comités, dont l'anonymat rend impossible toute vérification. Une pétition en faveur de la République rhénane serait actuellement en circulation. Elle aurait, d'après une note du 27 octobre, recueilli jusqu'à présent 80.000 signatures. Naturellement une contre-pétition a été immédiatement lancée. Avec les moyens d'action dont dispose l'administration allemande, il lui est aisé de doubler le nombre des signataires.

A l'agitation séparatiste, l'Allemagne oppose l'agitation ouvrière. Une grève de protestation se déclanche chaque fois que la population autochtone s'avise de faire entendre sa voix. On sait bien à Berlin que l'ouvrier prussien est le meilleur soutien du germanisme. Aussi le *Vorwaerts* du 17 octobre pouvait-il écrire en manière de conclusion d'un article dû à la plume d'un député rhénan :

Ce sera de nouveau la classe ouvrière qui, quoi qu'il arrive, portera en avant, en l'élevant très haut, la bannière du germanisme.

Le *Tag* de Berlin a publié une série d'études consacrées à « la domination étrangère sur le Rhin ». M. Heinrich Fischer n'y cache pas l'inquiétude que lui inspire l'activité d'un ennemi qui « travaille par tous les moyens » en vue d'éloigner les Rhénans de l'Allemagne. Il écrit en date du 17 octobre :

Le meilleur allié des Français, c'est l'indifférence et la tiédeur qui continue à régner en Allemagne, dès qu'il s'agit des destinées des territoires occupés. La lutte pour l'âme des Rhénans doit être entreprise enfin, dans l'empire, avec tous les moyens dont nous disposons en face de la prédominance matérielle de l'ennemi.

Mais la *Gazette de Cologne*, pour rassurer l'opinion allemande, a trouvé un argument qu'elle croit sans réplique : « Après la ratification du traité de paix, écrit-elle, l'Entente ne pourra plus s'opposer aux poursuites légales que nous intenterons contre les activistes. » Et l'organe rhénan compte sur le commissaire d'empire récemment nommé, pour faire instruire des procès pour crime de haute trahison contre tous les séparatistes rhénans. Encore une fois, que ferons-nous en face de tous ces scandales ?

HENRI ALBERT.

§

Espagne.

LE TOPIQUE DE LA « RÉGÉNÉRATION SOCIALE » (*fin*). — A la page 18, *note* 2, de notre ouvrage sur Böhl von Faber et le caldéronisme, nous avons publié deux jugements caractéristiques du célèbre défenseur de la poésie classique espagnole relatifs à l'aspect physique de l'Espagne. Dans le premier, remontant à la fin de 1798, Böhl écrit à son ami, l'éditeur Campe :

Je ne sais, à vrai dire, point en quoi l'Espagne peut intéresser, si ce n'est par

le piquant de la nouveauté. Le *voyage* que vous avez lu est sans doute celui de Bourgoing, qui a épuisé ce que l'on pouvait dire de bien du pays. Tout ce que l'on pourrait encore trouver d'intéressant, fruit d'un séjour de longues années, ce serait sur les mœurs et le caractère de cette nation. D'abord, la grande route de Bayonne à Cadix traverse la partie la plus désolée de l'Espagne. Seule la Biscaye offre des beautés naturelles. Dans toute l'Andalousie, ainsi que les deux Castilles, les arbres sont une rareté. Les villes sont toutes également tristes, abandonnées et en décadence. Quant aux hommes, ils sont tous également sombres, repoussants et dénués d'âme. Le jardin de l'Espagne, c'est la Province de Valence; la Catalogne est le centre de l'industrie et du labeur; quant à la belle Nature, il faut la chercher à Grenade. Mais tous ces lieux sont fort loin de la grande route...

En août 1810, le père de Fernán Caballero, ayant reçu de son correspondant à Hambourg, le Dr Julius, une demande d'article sur l'Espagne, écrit derechef :

C'est avec plaisir que je vous communique ce que j'ai naguère rédigé sur l'Espagne. Mais vous trouverez que cela ne cadre point avec votre demande. C'est une joviale synthèse des rapports sociaux, sans profondeur d'analyse. J'ai voulu la refondre, mais, à la réflexion, ai trouvé que je ne savais réellement rien de plus, personnellement, sur l'Espagne. Ce qui constitue à proprement parler le cœur de ce pays, je n'ai jamais fait que le parcourir au galop et mon point de vue ne s'applique qu'à ce coin d'Andalousie, qui, habité par des étrangers, a pris d'eux un cachet exotique fort prononcé...

A ces deux passages, jusqu'alors inédits en notre langue, nous en ajouterons ici un autre, toujours du consul hanséatique à Cadix et emprunté au récit de son voyage à Séville dans l'automne de 1818, voyage auquel il n'est fait qu'une allusion fugitive à l'endroit cité de notre volume. Parti par le bateau à vapeur de San Lucar de Barrameda, Böhl fit ces 18 milles (1) en 3 heures 1/2 et décrit ainsi le paysage, dans sa relation allemande, que nous traduisons :

Au début, le fleuve est tellement large, que l'on distingue à peine les objets qui s'élèvent sur ses rivages plats. A gauche s'étend un grand bois de pins, le *Coto de Doña Ana*, de plusieurs milles carrés. C'est là qu'en hiver les Nemrods gaditains vont, non sans dangers véritables, abattre sangliers et cerfs. Plus haut, le fleuve se partage en plusieurs bras et les rives, maintenant, se rapprochent. Elles restent plates, cependant, sans nulle verdure et ne sont animées que par d'immenses troupeaux de bêtes à cornes que la chaleur force à se rapprocher de l'eau, d'où on les voit qui contemplent avec stupeur le monstre flottant, qui passe avec la rapidité de l'oiseau. Une motte de bâtiments misérables, recouverts de roseaux qui pourrissent, jaillissant de la plaine infinie comme autant de champignons, sans l'ombre d'un arbre ou d'un buisson : telles sont les fermes de l'Hespérie ! Dans quelques-unes, de joyeuses juments s'acquittaient de

(1) Il s'agit de milles marins.

l'égrenage de la moisson ; dans d'autres, l'on confiait au vent le soin de séparer le grain de sa bourre. A quatre lieues de Séville, et déjà en vue de sa *Giralda*, l'on aperçoit enfin quelques vergers...

Il y a plus d'un siècle que ces lignes ont été écrites. Aujourd'hui, le bateau, au lieu de s'arrêter, comme au temps de Böhl, à San Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, fait le service direct jusqu'à Cadix. C'est un progrès, sans doute, mais il n'a rien de spécifiquement espagnol. De plus, les immenses marais — *las marismas* — qui, lorsque le consul hanséatique retourna à Cadix — par voie de terre, cette fois — formaient, près Lebrija, un désert de 20.000 hectares, où l'on se dirigeait sur les étoiles et où, comme en Arabie, l'on ne se risquait qu'après s'être muni d'eau, les grelots du cheval ayant été prudemment ôtés par peur des brigands, ces marais, disions-nous, ont été l'objet de travaux considérables, tendant surtout à la régularisation des eaux qui les inondaient. Mais il n'en reste pas moins vrai que, depuis San Juan de Aznalfarache jusqu'à Bonanza, le paysage est d'une désolation indicible, relevée seulement à de rares intervalles par une manade de taureaux ou une bande d'oiseaux sauvages. Toutefois, pour qu'on ne nous accuse pas de noircir systématiquement ces tableautins d'Espagne, nous céderons ici la parole à un écrivain espagnol. Le morceau, admirablement objectif, mérite à coup sûr d'être rendu en notre langue. Il s'agit, précisément, de l'abandon des territoires compris entre San Lucar et Séville, constaté à l'occasion d'une tournée sur le vapeur *Giralda*, des Travaux du Port de Séville.

Je ne connais pas de plage espagnole qui, en grandiose, égale San Lucar de Barrameda. Les amples estuaires de Galice sont plus gracieux, plus pittoresques, au sens donné à ce dernier vocable par les touristes. L'intense verdure du sol et l'échelonnement des maisons prêtent aux rives du Guadalquivir le charme de colossales crèches de Noël, artificiellement belles. Mais son embouchure possède la majesté ingénue et surhumaine d'une Nature antique et vierge dont la présente solitude serait peuplée des souvenirs lointains de civilisations éteintes... Le Guadalquivir doit ressembler au Nil, ce père des fleuves, sinon par la couleur de ses ondes, du moins par l'aspect grandiose de son lit. Curieuse est l'impression de virginité et de vieillesse que nous suggère la contemplation de son estuaire. Toutes les grandes civilisations ont passé par là : Phéniciens, Romains, Arabes, chrétiens et trafiquants des Indes. Et les rives sont tellement désertes que l'on évoque la description de l'Orénoque, en Amérique Equatoriale, par M. Pérez Triana ! Nous sentons l'importance exceptionnelle et unique que, pour le commerce, possède un bras de mer qui s'enfonce sur plus de cent kilomètres en terre ferme. On nous fait observer que la main de l'homme en a sensiblement amélioré la navigation, en en réduisant les courbes et en draguant son chenal. Et, effectivement, nous rencontrons quelques dragues, des rangées de pieux, des fils téléphoniques, des môles

en bois : tous signes inéquivoques de l'effort humain. Mais ces faibles spécimens de l'ambition civilisée sont à une telle distance les uns des autres qu'en notre esprit prévaut la sensation de la nature vierge, — sensation douloureuse en ce sens qu'elle condamne nos pères pour en avoir fait trop peu, sensation joyeuse aussi, parce qu'elle offre aux futures énergies le champ splendide d'un pays où tout reste à faire !...

Aux premières heures de cette navigation, l'abandon des rivages du Guadalquivir pourrait, à la rigueur, se justifier. Il s'agit, en effet, d'un terrain saumâtre, mouvant, improductif, que menacent constamment les inondations. Mais qu'a-t-on fait dans nos Landes françaises ? N'y avait-il pas là plus de 6.000 kilomètres carrés de marécages stériles, malsains, envahisseurs ? Il a suffi d'un peu d'énergie pour que ces déserts se transformassent en productives pinèdes et qu'en dépit du sable et de l'alios, agglomérés par un ciment ferrugineux, qui en constituent le sol, l'acacia, l'ailante, le chêne et même le chêne-liège y prospérassent. Cette transformation de nos Landes remonte, on le sait, à 1786. Or, nous avons publié, en 1911, dans la *Revue des Langues Romanes*, une étude demontrant, grâce à des lettres inédites de Linné, qu'en 1753 le ministre de Ferdinand VI, D. José de Carvajal y Lancaster, avait songé — sur les instances du botaniste royal, le suédois Pehr Loefling, — à entreprendre l'œuvre urgente de la fixation du sable mouvant des maremmes espagnoles par la plantation systématique de diverses graminées, en particulier l'*arundo arenaria* et l'*elymus arenarius* (1). Rien n'a été réalisé, malheureusement, et l'on conçoit la sorte d'indignation qui s'empare de notre garant, lorsque, parvenu dans les régions où l'eau douce du Guadalquivir se substitue à l'eau de mer, il constate l'abandon criminel de ces terres qui ne demanderaient qu'à être fertiles et qu'on laisse improductives, comme aux âges où les marchands sévillans interdisaient l'usage des ondes du fleuve pour arroser les propriétés riveraines et comme si l'on ignorait, en Andalousie, qu'une bonne drague restitue en un quadruple volume d'eau de mer tout ce que les irrigations pourraient absorber d'eau potable ! Mais écoutons l'écrivain espagnol :

A qui sont ces terrains ? demandons-nous, en montrant les déserts des rives où paissent, sûrs et tranquilles, taureaux et vaches, maîtres incontestés de ces solitudes. — La réponse nous fournit la clef de l'énigme : « Ils appartiennent au marquis de A..., à la duchesse de B... et à tel autre particulier. » — « Et pourquoi n'améliorent-ils pas leurs propriétés, en en accroissant le rendement, en même temps qu'ils donneraient du travail aux ouvriers, aux fermiers, au pays ? » — « Le marquis de A... ne sait pas qu'il en est propriétaire ; il habite Paris depuis longtemps ; il est Espagnol et ne parle pas sa langue ; sénateur par droit de naissance, il n'est jamais venu

(1) Voir *Revue des Langues Romanes*, t. LIV (1911), pp. 74-88.

prononcer le serment de sa charge. La duchesse de B... habite Madrid et consacre son activité à l'Eglise. M.X... réside à Séville et passe son temps à jouer, au Cercle. Que leur importent leurs terres, la campagne andalouse, leurs propres intérêts, à ces gens qui vivent en dehors de la concurrence et des lois économiques de l'existence moderne ? Leurs administrateurs et leurs fermiers n'auraient aucune espèce de raison à améliorer le terrain. Ils manquent de capitaux pour entreprendre des travaux et procéder à un ensemencement. Quant aux propriétaires, ceux qui ont des économies, ils les placent en rentes sur l'Etat... »

Qui a écrit ce qui précède ? Est-ce notre aimable, indulgent, sceptique « *Azorín* » ? Sa signature pourrait, sans inconvénient pour sa gloire de sociologue, authentiquer le morceau. Mais ce n'est pas D. José Martínez Ruíz qui a écrit cela. Sera-ce donc alors l'un des vaillants collaborateurs d'*España*, Marcelino Domingo, Alvaro de Albornoz, ou quelque autre publiciste de la gauche socialiste ? Non point. C'est, tout simplement, ce qu'on appela et ce qu'il n'est déjà plus de mode d'appeler : « *un Hombre del 98* ». C'est, en tout cas, l'auteur de *Hacia otra España* (Bilbao, 1899) : c'est Ramiro de Maeztu. Et quand Ramiro de Maeztu écrivait cela, il n'était point encore l'ardent chroniqueur « aliadophile » alimentant, de Londres, et la *Prensa*, de Buenos Aires, et la vieille *Correspondencia de España*, de Madrid, de ces étincelantes improvisations qui font le charme de la brochure : *Inglaterra en armas*, publiée en 1916 chez Darling and Son, Limited, Londres. Il n'était encore que l'admirateur naïf de l'Allemagne, celui que nous connûmes à travers les pages liminaires de *Nuevo Mundo*, où, au nº 717, XIV année, il écrivait l'apologie de Guillaume II : « *Guillermo II se caracteriza, en* « aliadophile » *efecto, por las virtudes inglesas : el ascetismo, la concentración de propósitos, el romantismo frenético y el misticismo, etc., etc.* (1). » Mais il est, aujourd'hui, de par la vertu de M. James Fitzmaurice-Kelly, savant hispaniste, devenu « un formidable gladiateur », doué, en outre, d'un « admirable sens historique », ainsi que du rare privilège « d'user de la philosophie resplendissante avec plus d'ampleur que la majorité de ses collègues » (2). Et c'est pourquoi nous avons choisi son témoignage, entre d'autres — et, en premier lieu, le nôtre propre, — qui eussent pu paraître suspects, pour conclure, avec M. le professeur Ernest Martinenche, dans ses si intéressants et bien vécus *Propos d'Espagne* (Paris, 1905), que, si « l'esprit espagnol garde donc aujourd'hui un sens très avisé des réalités », par contre et « malheureusement, il ne tire

(1) Article : *El Kaiser en Inglaterra*. — « *Il vaut mieux*, déclarait M. R. de Maeztu dans cette apologie, *que Guillaume II soit Empereur d'Allemagne que Roi d'Angleterre. Un homme de sa trempe serait idolâtré par le peuple britannique, etc., etc.* »

(2) *America Latina*, vol. IV, nº 12, 15 juin 1918, p. 27. M. Ramiro de Maeztu a maintenant abandonné Albion et réintégré *los Madriles*.

pas de cette connaissance la force d'action nécessaire ». Certes, « il n'a perdu aucune des qualités naturelles de sa sensibilité et de son intelligence, mais il est atteint d'une dangereuse maladie de la volonté qui l'empêche de les cultiver. Est-il encore temps pour lui de guérir ? L'avenir le dira » (p. 318-319). Mais cet avenir, de l'Espagne — dont nul plus que nous n'admire les qualités originales et les merveilleuses et encore vierges ressources, — cet avenir, ne craignons pas de le marquer nettement, à moins d'une profonde transformation dans les mœurs politiques ne saurait plus être celui des vieux partis qui, depuis la restauration monarchique et le régime constitutionnel de 1876, se partagent l'exploitation de l'assiette au beurre espagnole. Nous engageons nos lecteurs à s'en convaincre en lisant, — sinon les pp. x-xvi de l'*Introduction* à la 3e édition (1827) de l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne* du comte Alexandre de Laborde, si vieilles et cependant si vraies, aujourd'hui encore, en leur teneur essentielle — dans *Hispania* 1918, pp. 82-89, et 1919, pp. 170-176, la première et la dernière des études politiques de M. Manuel Azaña, secrétaire de cet *Ateneo* de Madrid d'où l'on vient de remplacer, à la présidence, le comte de Romanones par un universitaire éminent, M. Ramón Menéndez Pidal : signe des temps, qu'a bien compris la Revue *España* (n° 217, 5 juin 1919), lorsqu'elle a salué cette élection comme fortifiant « la tradition littéraire et franchement accueillante de la *docta casa*... » Et, pour ceux de ces mêmes lecteurs qui sont à même de comprendre le castillan, nous ajouterons : procurez-vous le volume M. R. Pérez de Ayala : *Politica y Toros* (Madrid, Calleja, 1918) et savourez-en le peu suspect pessimisme, spécialement en ce qui concerne la farce politique de 1917-1918... Et, surtout, lisez, chaque jour, *El Sol !*

CAMILLE PITOLLET.

VARIÉTÉS

La goinfrerie des princes allemands. — Tel il était à l'époque où Varus l'attaquait dans ses repaires, tel est encore le Teuton d'aujourd'hui. Il n'a pas avancé d'un pouce dans les voies humanitaires où ses socialistes prétendaient le conduire. Du moins pouvait-on espérer que ses princes, éduqués par les maîtres de la science allemande, avaient peu à peu dépouillé la bestialité de leurs ascendants. Or, on a constaté le contraire, et qu'ils se contentent d'être leur triomphant aboutissement dans le mal. Pour comprendre jusqu'où peut aller leur brutalité, il faut savoir quelles précieuses doctrines leur furent inculquées. De même, lorsqu'on s'étonna de voir S. A. R. le Kronprinz et Sa Dilection le duc de Brunswick en perpétuel état d'ébriété parmi les caves françaises pillées, il est bon

d'apprendre quelles traditions leur transmirent leurs ancêtres. La présente étude aura pour objet de montrer le prince allemand à table.

. . . .

C'est un spectacle curieux. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, les mille roitelets de l'ancien empire préconisent les délices de la gueule. Peu leur importe de ne posséder plus, dès l'adolescence, l'élasticité des membres et l'élégance de la silhouette. Les heures passées à s'empiffrer sont pour eux parmi les plus ineffables de la vie.

A travers toute l'Allemagne, la salle à manger est la pièce de prédilection. On la décore non selon certains rites esthétiques, mais selon ses goûts particuliers. Georges de Wurtemberg, à qui plaisent les images de Kermesse, l'enguirlande de fleurs et de verdures, car, pour lui, manger est la seule fête appréciable de la vie. Georges-Guillaume, duc de Zell, la pare des portraits de ses aïeux comme pour les prendre à témoin qu'il perpétue avec conviction leurs beaux principes de chère-lie. Un autre prince, plus réaliste encore, agrémente les murailles de la sienne d'une simple batterie de cuisine en cuivre poli.

On n'entre dans ces salles augustes qu'avec une sorte de respect, précédé par des trompettes qui annoncent bruyamment l'heure entre toutes bénie. Les officiers de bouche pullulent, revêtus de magnifiques livrées, et les pages qui ont mission de réfréner la malpropreté des convives. Les tables — particulièrement à la cour du duché d'Oldenbourg, longtemps célèbre en Allemagne pour la magnificence de ses festins — sont ornées avec une fantaisie bien tudesque. Il n'est pas rare d'y contempler, parmi les plats, des arbres artificiels dont les feuilles et les fruits sont tissés de soie et d'or. Devant les invités sont placés, sur des soucoupes, de gigantesques verres dits de parade, mais qui ne sont point de parade.

Les mets sont accumulés à l'avance sur des dessertes, car les princes allemands, talonnés par un appétit furieux, n'aiment pas à attendre et d'innombrables officiers et valets s'efforcent, avec une hâte fébrile, de n'exciter point leur colère. Parfois, dans les occasions solennelles — au sacre, par exemple, de Frédéric III, roi de Prusse — les grands maréchaux vont quérir les plats à cheval, en grand cortège, accompagnés de timbaliers et de trompettes. Ce sont alors des bœufs entiers que l'on sert sur la table du monarque, tout rôtis et farcis de volailles. Le plus souvent on se contente de plus modestes victuailles. Les pâtés ont la grande faveur, pourvu qu'ils soient imprégnés de toutes les épices qui stimulent la soif. On goûte fort aussi la soupe à la bière ou au vin, la bouillie d'avoine au vinaigre, la salade de choux au lard, la purée d'oignons au gingembre, les crêpes aux harengs saurs, la divine choucroute aux choux

rouges et le boudin, mangeaille, pour tout estomac allemand, supérieure à l'ambroisie.

Devant ces tables princières, il n'est pas question de grignoter avec mignardise. On bâfre, on s'emplit. Les bouches sont pareilles à des entonnoirs qui travaillent à combler le trou sans fond de l'estomac. On avale, telle Elisabeth-Charlotte de Bavière, jusqu'à ne plus pouvoir remuer. D'aucuns, parmi les princes, veulent que personne, dans leur capitale, n'ignore quelles voluptés leur communiquent les vins engloutis par leurs gosiers avides. L'électeur de Brandebourg fait tirer le canon, aux jours importants de son règne, chaque fois qu'il porte à ses lèvres le gobelet d'or. Cela cause grande dépense d'artillerie. Mais il ne s'en plaint point. A la cour de Hanovre, le budget de bouche excède le budget de la guerre et le premier cuisinier reçoit des gages supérieurs à ceux d'un ministre d'Etat.

Au cours des agapes suscitées par le moindre prétexte, on oublie volontiers que la bière est boisson nationale. Le vin, d'où qu'il vienne, et surtout le vin de France, la remplace uniformément. Nul ne se choque de subir les éructations et les hoquets avoisinants. L'ivrognerie est si répandue dans les cours allemandes que les pasteurs — eux-mêmes prodigieux buveurs qui oublient, au fond des verres, la théologie et ses controverses — ont renoncé à tonner en chaire contre elle.

Charles-Louis, électeur palatin, s'y adonne sans entraves et sans vergogne. Parmi ses fils, tous bons biberons, Charles-Maurice se distingue, car, au dire d'un contemporain, il ne passe point de jour sans perdre la raison, applaudi d'ailleurs par sa tante, la duchesse Sophie de Bavière, que ses grossièretés amusent. Eberhard, duc de Wurtemberg, Christian-Louis, duc de Brunswick-Zell, et toute leur lignée trouvent en l'ivresse une source de félicités et l'oubli de leur misère. Jean-Frédéric, duc de Hanovre, meurt, dit une mémorialiste, comme il avait toujours vécu, le verre en main. Son successeur, Ernest-Auguste, cultivant à table les règles d'une étroite étiquette, ne supporterait point que ses fils roulassent ivres-morts à terre avant qu'il y eût, de par son droit seigneurial, roulé le premier. Les électeurs de Saxe, Jean-Georges I, II et III, n'accordent aux affaires de l'Etat que les heures dérobées à la ripaille et, dans les fumées du vin, traitent les questions les plus graves. Le troisième, par amour de la goinfrerie, en arrive même à accommoder le mariage de ses courtisans pour recevoir d'eux de somptueuses orgies. C'est un dévot. Les jours où il communie, il respecte tout juste le sacrement pour ne point s'enivrer le matin. Mais, dès le soir, oubliant ses résolutions, il boit, sans désemparer, pendant douze heures d'horloge.

Arbitre en la science du vin, l'électeur de Trèves tient, en outre,

tête, devant les bouteilles, à quiconque veut lui faire raison. L'évêque de Munster, Bernard von Galen, et son confrère, François de Furstenberg, archevêque de Strasbourg, sont quasiment toujours en débauche, multipliant les rudes « brindes » à l'allemande et cuvant l'après-midi la boisson engloutie le matin. Dans la foule pullulante des ducs de Brunswick et de Mecklembourg, les visages vermillonnés et couverts de pustules décèlent que Silène est un dieu de prédilection. Il ne reste plus, assure une voyageuse française, au duc Rodolphe-Auguste de Wolfenbuttel de « sentiments que pour un verre de vin ». Le prince Joachim-Ernest de Holstein, de mémoire d'homme, n'a jamais été vu à jeun. Il se promène de cour en cour et l'on s'est habitué à ses incongruités. L'ivresse, chez lui, excite la galanterie. Tel jour, ce sac-à-vin veut à tout moment embrasser une princesse que Louis XIV délégua en Allemagne pour aider l'action de ses diplomates. Tel autre jour, écrit une femme illustre, « pour faire le galant, il but un si grand verre à ma santé qu'il rendit tout et l'avala une seconde fois pour marquer la passion qu'il avait pour moi ».

Nulle désapprobation. Nul dégoût. Les princesses allemandes sont fières de leurs mâles. Quand une bizarre émulation, au cours de leurs galimafrées, incite ceux-ci à jouer *à qui boira le plus*, elles leur prodiguent, pour fomenter leur soif, les écrevisses poivrées. Visiblement l'une des plus intelligentes, Sophie de Hanovre, admire les bruyants ivrognes : « On ne vit qu'une fois, écrit-elle dans une crise de sincérité. Pourquoi donc se chagriner tant qu'on peut manger, dormir et boire, dormir, boire et manger ? »

Sa nièce, — son élève et son émule, — Elisabeth-Charlotte de Bavière, devenue, par mariage, duchesse d'Orléans, pratique cette philosophie matérialiste. Douée d'un « brave estomac allemand », auquel est plus nécessaire le poids que la qualité de la nourriture, elle montre, dès son arrivée en France, un grand dégoût de la cuisine française. Le bouillon, assure-t-elle, la fait « enfler » ; le thé lui produit l'effet d'une « fiente puante » ; le café et le chocolat lui rappellent, par leur odeur, l'haleine putrefaite de Mgr de Harlay, archevêque de Paris. Elle n'absorbe qu'avec répulsion la bière et le chou français. Il faut, pour qu'une victuaille lui plaise, qu'elle soit d'origine allemande, accommodée à la façon allemande. Seule l'eau-de-vie trouve grâce devant elle. Elle tente d'acclimater à Paris les méthodes culinaires d'Heidelberg, et, comme elle n'y réussit point, elle peste contre son pays d'adoption où tout lui semble grossier et stupide. Bientôt elle ne se nourrit plus qu'avec des plats allemands que lui expédient, tout préparés, ses correspondants d'outre-Rhin. D'énormes colis de charcuterie et de « pumpernickel », pain noir de Westphalie, lui parviennent toutes les semaines et elle s'en gorge

avec une telle avidité qu'elle trouble toute la cour de l'éclat de ses indigestions. Et ce sont, en outre, avec sa tante de Hanovre, qui, de son côté, s'ingénie à surpasser Gargamelle dans l'art d'ingurgiter, d'effroyables commentaires sur le contenu de leurs chaises percées.

Car les princes allemands ne connaissent nullement — et s'en vantent — l'art d'attirer vers eux le respect et l'estime publique. Tous les diplomates, du XVIe au XXe siècle, savent que l'on conquiert leur confiance en leur offrant des occasions de se gonfler la panse. Ils en profiteront lorsque, en 1658, se trouveront réunis, à Francfort, pour l'élection de l'empereur Léopold Ier, les électeurs de Bavière, de Saxe, de Cologne, de Trèves, de Palatinat, etc... Ces princes donneront, en cette occurrence importante, la mesure de leur intempérance. Tous, le soir venu, seront ivres-morts. L'électeur de Bavière appellera, dans le trouble de ses facultés, les domestiques ses frères. L'électeur de Saxe voudra, à toute force, baiser les pieds de l'ambassadeur d'Espagne et, emporté dans son carrosse, le « parfumera de tous côtés » de ses ignobles dévoiements. Les électeurs de Cologne et de Trèves, invités par l'ambassadeur de France, après dix heures de beuveries au son des trompettes et plus de mille toasts hoquetants, monteront sur la table et danseront un branle grotesque aux cris de : « Vive la France ! »

La plupart de ces personnages offrent, dans leurs palais, des fêtes dont on ne trouve l'équivalent dans aucune autre cour du monde : « la *wirthschafft* ». Ce mot barbare signifie hôtellerie. Princes et princesses se transforment en hôteliers et reçoivent leurs courtisans sous des costumes appropriés à leur nouvelle fonction. Au cours de cette mascarade se déchaînent les instincts allemands contenus d'ordinaire par une étiquette rigide. On boit et on mange, selon la coutume, plus que de raison. Toute licence est permise. On se montre, à l'égard des femmes, cynique et obscène. Nulle de celles-ci, si haute soit-elle en dignité, n'est préservée des familiarités odieuses du chevalier teuton.

Telle est l'importance du ventre dans la civilisation allemande que nulle réjouissance n'intéresserait la cour si elle n'évoquait quelques images culinaires. Lorsque, en 1613, l'empereur Mathias reçoit les archiducs d'Autriche, il leur donne le divertissement d'une mascarade. Cette mascarade, la *Noce champêtre*, dont on eût stigmatisé la vulgarité dans les cours raffinées de Paris, Londres, Madrid, Florence ou Turin, connut en Allemagne un succès prodigieux. Voici ce que l'on vit paraître dans les rues emplies d'un peuple enthousiasmé :

Tout d'abord s'avança un porte-enseigne brandissant une broche gigantesque au long de laquelle s'alignaient douze poulets bardés de lard. Immédiatement après lui venait, entouré de villageois aux cos-

tumes burlesques, l'époux rustique. A leur suite marchait, portant en bandoulière écuelles et pots, une chambrière de cuisine. Cette avant-garde précédait plusieurs chars. Dans ces chars, nulle divinité symbolisant l'hyménée. Ils promenaient l'épouse et ses demoiselles d'honneur assises devant des tables chargées de liquides et de rôtis, buvant, mangeant, ivres déjà. Vautré sur un tonneau, défilait ensuite Bacchus, environné d'artisans qui offraient une rasade de vin à quiconque, dans la foule, tendait un gobelet. Puis circula un véritable étal de charcutier décoré de viandes sanguinolentes. Des bouffons, montés sur des échasses, l'échine accablée par le poids de hottes pleines de bouteilles, précédaient un autre groupe où un tripier, paré de son tablier maculé, caracolait sur une vache au centre d'un cercle formé par cent aunes de boudin que tenaient vingt personnages grotesques. Par douzaines, des bouchers équestres accompagnaient enfin la merveille de la mascarade, saluée par des *hochs* unanimes. C'était un gigantesque bœuf d'osier, fixé sur un traîneau, et qui, lentement, tiré par des chevaux, s'acheminait vers la place voisine. Advenu sur cette place, ce bizarre bovidé, incontinent, par le moyen de machineries intestinales, se mit à vomir du sang. Cette gentillesse ne dura point malheureusement, faute de contenant, autant que le peuple l'eût souhaité. Du moins, lorsque l'animal eut rendu jusqu'à la dernière goutte de la vermeille liqueur, toujours par le secours de ses mécanismes, il s'embrasa et lança à dix mètres à la ronde, sur les badauds, des pétards incandescents qui les brûlèrent atrocement.

. . . .

Ainsi se manifesta, à travers les siècles, cette sentimentalité allemande que beaucoup crurent véritable et profonde. A en juger par les exemples que nous donnons — et qu'il serait aisé de multiplier — on peut établir que le prince allemand, jugulé par ses hérédités, n'a jamais possédé le sens de la courtoisie et de la délicatesse. Il faut voir en lui un soudard doté de toutes les caractéristiques de cette race d'hommes que l'on supposait depuis longtemps éteinte.

EMILE MAGNE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Ernest Daudet : *La mission du baron de Courcel* ; Plon. 5 »

A. Gérard : *Ma mission au Japon, 1907-1914*. Avec un épilogue de 1914-1919 et 4 portraits ; Plon. 12 »

Joseph Robin : *Le roi de la Vendée François-Athanase Charette, 1763-1796* ; Perrin. 5 »

Littérature

Jules Bertaut : *Le Paris d'avant-guerre ;* Renaissance du livre. 4 50
Paul Champagne : *Essai sur la Poésie lyrique ;* La jeunesse nouvelle, Louvain. 1 »
Claude Chauvière : *La Vie, les autres et moi ;* Figuière. 3 50
Georges Duhamel : *Entretiens dans le tumulte,* Chronique contemporaine, 1918-1919 ; Mercure de France. 5 25
Charles Fegdal : *Gérard de Nerval, Parisien de Paris ;* Revue contemporaine. 1 50
André Fontainas : *La Vie d'Edgar A. Poe.* Avec un portrait en héliogravure ; Mercure de France. 5 95
Gemma : *Héroïnes bibliques ;* Imp. Atar : Genève. 2 »
H. Guilleminot : *La Matière et la vie ;* Flammarion. 5 75
Philéas Lebesgue : *Le Char de Djaggernath.* Bois gravés de Henry Chapront ; Savoir vivre. 3 »
G. Le Bidois : *L'honneur au miroir de nos lettres ;* Garnier. 6 »
Charles-Julien Melaye : *Le Miroir des Amazones :* chez l'auteur, Pantin. 5 »
Alexandre Mercereau : *Evangile de la bonne vie ;* Figuière. 3 »
Alphonse Mortier : *Le témoignage de la génération sacrifiée ;* Nouvelle libr. Nat. 4 55
Rabelais : *Gargantua.* Orné de figures du temps ; La Sirène. 15 »
Woodrow Wilson : *Pure littérature et autres essais.* Avec un portrait de l'auteur et une introduction de Théodore Stanton ; Cahiers britanniques et américains. 2

Musique

Maurice Kufferath : *La Flûte enchantée de Mozart.* Avec 21 illust. et de nombreux exemples de musique ; Fischbacher. 7 »
Camille Mauclair : *Les héros de l'orchestre ;* Fischbacher. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

J. Archer : *L'Enigme de la guerre ;* Leroux. 12 »
Roland Bréauté : *Un universitaire aux armées ;* Bossard. 4 20
Georges d'Esparbès : *Les Victorieux, 1918 ;* Ollendorff. 5 »
Gabriel Hanotaux : *L'Aisne pendant la grande guerre.* Avec 6 pl. et 1 carte ; Alcan. 2 75
André Maillet : *Sous le fouet du destin ;* Perrin. 4 55
Paul Mégnin : *Les chiens de France soldats de la Grande guerre.* Préface du général de Maud'huy. Avec 24 gravures ; Albin Michel. 7 50
Mermeix : *Nivelle et Painlevé ;* Ollendorff. 5 »
Carlo de Mey : *Un simple amour et l'église mutilée ;* La jeunesse nouvelle, Louvain. » »
Général Percin : *Lille ;* Grasset. 4 55
Philippe Reynier : *Journal d'un soldat de dix-huit ans ;* Sansot. 3 50
Maurice Sarraut et lieut. Col. J. Revol : *Un épisode du drame serbe ;* Hachette. 5 »
Abbé E. Wetterlé : *L'Alsace et la Guerre.* Avec 6 pl. et 3 cartes ; Alcan. 2 75

Poésie

Pierre de Bouchaud : *Les fêtes de la victoire, 14 juillet 1919 ;* Les Argonautes. 1 »
Lucien Farnoux Reynaud : *Les nocturnes incolores ;* Figuière. 3 50
Paul Fierens : *Le ciel et la terre ;* Cahiers indépendants, Bruxelles. 3 »
Maurice Gervais : *La chanson des flots et des cieux ;* Jouve. 3 »
Victor Jacquet : *Chanson d'amour,* Edition indépendante. 4 »
Jean Lebrau : *La Voix de là-bas.* Préface de Henry Bataille ; Crès. 3 50
Daniel Lipman : *Les poèmes d'un adolescent, 1901-1918 ;* Edit. Atar. 2 »
Charles Moulié : *Le fer et la flamme ;* Perrin. 4 50
Maurice Rollinat : *Fin d'œuvre.* Préface de Gustave Geffroy. Avec un portrait de l'auteur et trois ill., Fasquelle. 4 90
Henri Soulié : *Vers la paix, 1918-1919 ;* La Tribune. 3 »
Camille Thorin : *Babioles et caquets ;* Editions Gallus. 5 »
Jacques Trève : *Des sons de cloche sur l'abîme ;* Figuière. » »

Politique

Simon Askenazy : *Dantzig et la Pologne* ; Alcan. 5 »
Maurice Berger : *La nouvelle Allemagne*. Avec 100 illust. ; Grasset. 10 »
Gabriel Deville : *L'Entente, la Grèce et la Bulgarie* ; Figuière. 12 »
Louis Hautecœur : *L'Italie sous le ministere Orlando, 1917-1919* ; Bossard. 7 50
C. Ibanez de Ibero : *L'Allemagne de la défaite* ; Marcel Rivière. 4 »
A. D. Karadimitrès : *Les événements politiques et la nature* : chez l'auteur. Paris. 1 »
Jean Longuet : *Contre la paix impérialiste pour la Russie révolutionnaire* ; Libr. du Parti socialiste. 0 30
Camille Mauclair : *Pour l'Arménie libre* ; Imp. Flinikowski, Paris. » »
M. T. Seleskovic : *La Serbie dans l'opinion allemande contemporaine* ; Sagot et Cie. » »

Questions coloniales

Marcel C. de Lamazière et Alexandre Léty-Courbière : *L'Hallali, mœurs européennes au Maroc* ; Imp. Guillemot de Lamothe, Paris. 2 75

Questions religieuses

Une voix de prêtre dans la mêlée ; Ollendorff. 5 »

Roman

Albert Autin : *La maison en deuil* ; Ollendorff. 5 »
René Bellanger : *Le retour au village* ; Roiné. 4 50
Georges Bohy : *Lambert Fortune* ; Imp. Wallens, Bruxelles. » »
Henriette Celarié : *Gilberte, ma sœur* ; Plon. 5 »
Henry Champly : *Crève donc, société* ; Lemerre. 4 90
Omer Chevalier : *L'avatar d'Yvan Orel* ; Plon. 5 »
Joseph Conrad : *La Folie-Almayer*. Traduction de Geneviève Séligmann-Lui ; Nouv. Revue française. 5 »
M. Delly : *La petite chanoinesse* ; Plon. 5 »
Edouard Estaunié : *L'Ascension de M. Baslèvre* ; Perrin. 4 90
Franc-Nohain : *Serinettes et petites oies blanches* ; Renaissance du livre. 4 50
Charles-Henry Hirsch : *Le craquement* ; Flammarion. 4 55
Francis de Miomandre : *La Cabane d'amour ou le retour de l'oncle Arsène* ; Emile-Paul. 4 55
François de Nion : *Jacqueline et Colette* ; Flammarion. 5 »
André Obey : *Le gardien de la ville* ; Libr. des Lettres. 4 50
Norbert Sevestre : *Le masque qui tombe* ; Delagrave. 5 »
Annie Vivanti : *Vœ Victis*, traduit de l'italien par le colonel Jamet ; Fasquelle. 4 90
Blanche Vogt : *Amours socialistes* ; Payot. 4 50
Léon Werth : *Clavel chez les majors* ; Albin Michel. 4 50

Sociologie

Jacques Bonzon : *La débâcle des placements russes* ; Figuière. 3 50
Enquête sur la situation des industries dans le département du Calvados ; Delasquer, imp. Caen. 12 «
René Favareille : *Réforme administrative par l'autonomie et la responsabilité des fonctions* ; Albin Michel. 4 50
Augustin Hamon : *Le mouvement ouvrier en Grande-Bretagne* ; Libr. du Parti socialiste. 1 25
A. Marnaldi : *A la recherche d'une société meilleure* ; Jouve. 2 »
L. Martoff : *A bas la peine de mort* ; Imp. Union. 0 50
Gilles Normand : *La mort des octrois*. Préface d'Albert Thomas ; Perrin. 5 »
Pierre Soulaine et Louis Deneri : *L'Etat et l'épargne*, 1789-1919 ; Grasset. 4 55

Théâtre

Maurice Gervais : *L'Aéronaute*, drame en 5 actes et en vers ; Jouve. » »
Maurice Maeterlinck : *Intérieur*, pièce en un acte ; Fasquelle. 1 50

Voyages

René Gouzy : *Des gorilles, des nains et même... des hommes*. Préface de M. Octave Maus ; Edit. Spès, Lausanne. 3 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Laurent Tailhade. — Amado Nervo. — Le tricentenaire de Tallemant des Réaux. — A propos de la Défense du Grand-Couronné. — Casanova et Fiume. — Sur un prix d'Académie. — Les femmes et les journalistes. — Sur les résultats d'une enquête. — Une lettre de Mme Germaine Albert-Birot. — Terrains vendus au milieu de la mer. — A propos du Sacré-Cœur. — Sera-ce la dernière ? — Le vicaire, la servante et le baiser. — Harry Allis. — Dédié à la revue « Janus ». — Les transformations d'un écho.

Mort de Laurent Tailhade. — Laurent Tailhade, dont la mort fut publiée ce dernier jour des Trépassés, était né à Pasages-San-Juan (Navarre espagnole) en avril 1854 au bruit des carillons de Pâques, d'une famille française d'anciens tabellions établie à Bagnères-de-Bigorre. Il semblait voué à une vie paisible et bourgeoise, à l'ombre des panonceaux héréditaires, mais il avait, comme il dit lui-même, le cœur trop plein de « fièvre et de désirs houleux ». Après des études au séminaire, ne se découvrant pas la vocation de la prêtrise, il s'embarque pour les aventures. Il fait un stage à Toulouse. Il s'y lie avec Armand Silvestre, puis vient à Paris et débute dans les lettres sous le patronage de Théodore de Banville, qui préface son *Jardin des Rèves*, paru chez Lemerre en 1880. Ce recueil, conçu dans la formule parnassienne, dénotait déjà une virtuosité et une expérience rares de la part d'un débutant ; mais la lecture des *Couleuvres*, de Louis Veuillot, révèle à Tailhade sa veine de satiriste et de pamphlétaire. Il donne alors à *Lutèce* ses *Quatorzains d'Eté* et, peu après, au nouveau *Mercure de France*, cette série de ballades qui composeront le *Pays du Mufle*, où il fustige les ridicules du jour avec une verve caustique, un brio, un diable au corps dont il n'y avait pas, jusque-là, d'exemple dans notre littérature.

Le succès fut très vif et prit les proportions d'un scandale. Tailhade était désormais consacré maître écrivain. Pourtant il affectait de ne considérer la littérature que comme une amusette, un « tapotage au piano », une « bague au doigt ». La vie allait bientôt le faire repentir de son attitude de dilettante et l'obliger à demander son pain quotidien à cette littérature dont il faisait si bon marché. Il lui faudra quitter la Poésie pour la prose. Le voilà pris dans l'engrenage du journalisme et des travaux mercenaires, mais il faut dire à sa louange qu'il ne laissa jamais faiblir sa plume et que, dans ses pires moments de gêne, il fut toujours attentif à faire honneur à sa signature et à ne rien publier dont sa conscience d'artiste eût à rougir. Il y était servi d'ailleurs par des dons exceptionnels, une culture et une mémoire prodigieuses. « Je suis avant tout prosateur et né journaliste », me disait-il un jour. C'était sans doute se mésestimer, mais il est incontestable qu'il a révolutionné la chronique en y introduisant le lyrisme et qu'il offre, dans la meilleure acception du terme, l'image du rhéteur, c'est-à-dire de celui qui sait prêter au moindre écho la magie du style et vivifier les lieux communs du souffle de l'éloquence.

Sa facilité n'empêche que pour suffire à sa besogne écrasante de publiciste ou, comme il disait, de « gazetier », il dut avoir recours aux excitants. Il était sobre. Il n'usait pas d'alcool. La morphine intervint, et, encore qu'il soit mort trop tôt pour ses amis, c'est miracle qu'il ait pu résister si longtemps aux ravages du poison, après la série d'accidents, de traverses et

l'attentat que l'on sait. Ajoutez à cela des bronches minées depuis plusieurs années, reste d'une congestion ancienne, et vous vous étonnerez de la vigueur déployée dans ses écrits jusqu'à ses derniers jours. C'est malade, claustré dans une chambre-cellule de la maison Dubois, où il se débattait contre les affres de l'agonie pressentie et des ténèbres envahissantes qu'il écrivait pour *l'Avenir* ces portraits de disparus d'une vivace alacrité et où rien ne transpirait de son état lamentable si ce n'est, çà et là, l'émotion avec laquelle il saluait, dans ses péroraisons, ces ombres qui déjà lui faisaient signe de l'autre côté du rivage. L'œuvre de Tailhade est considérable. Elle est trop connue pour qu'il me soit besoin de l'énumérer. Je signalerai simplement à côté de ses *Poèmes élégiaques* et *aristophanesques*, impérissables monuments de notre langue, ses traductions de Pétrone et de Plaute qui donnent sa mesure de latiniste et d'érudit. On a reproché à Tailhade d'avoir sacrifié à ce « genre rosse » qu'au temps de sa jeunesse les snobs acclamaient chez Aristide Bruant et qui fit les beaux soirs du Théâtre Libre d'Antoine. C'était l'épidémie à la mode, mais il faut considérer que la férocité de sa critique provenait d'une générosité blessée, comme l'excès de ses blasphèmes provenait d'une foi mal déracinée, et lui-même était d'essence trop fine pour ne pas éprouver le besoin de s'en railler. Il aiguise et décoche l'épigramme, mais parle quelque part de la bêtise des « faiseurs de mots », et il intitule ses mémoires de la vie de Paris *Commérages*. Peut-on s'excuser avec plus de bonne grâce ? On lui reproche encore sa versatilité. Il est vrai qu'il a évolué et laissé partout sa marque. Il est l'un des créateurs du symbolisme, auquel il infusa, par jeu, le patois de l'écolier limousin. Il fut l'un des apôtres de l'Anarchie, dont il espérait la félicité universelle. Il fut républicain avec Rochefort, royaliste avec Arthur Meyer, socialiste avec Jaurès. Il fut même un moment, je crois, partisan des Naundorff, mais avant de lui en faire grief, jetez un coup d'œil autour de vous et dites-moi si cette versatilité n'est pas le signe distinctif de nos plus notoires contemporains et s'il en est beaucoup qui n'aient pas été frappés, comme lui, dans leurs convictions, d'une sorte de dan e de Saint-Guy ? Certes le fiel virulent de Tailhade a déchaîné bien des rancunes et des colères, mais la mort l'en délivre et ses ennemis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à ses vertus d'écrivain. La postérité n'aura de lui qu'une image incomplète ; elle ignorera sa courtoisie exquise dans le privé et sa causerie étincelante, mais ses œuvres témoigneront qu'il fut un lyrique inspiré et un styliste incomparable. La sottise, sous toutes ses formes, n'eut jamais d'adversaire plus redouté. En cela il est de l'école de Montaigne et de Rabelais et reste dans la vraie tradition française.

ERNEST RAYNAUD.

Les obsèques de Laurent Tailhade ont eu lieu le mardi 4 novembre, à Combs-la-Ville, où il s'était retiré dernièrement avec sa famille. Le deuil était conduit par son beau-frère et sa belle-sœur, M. et Mme Fernand Kolney. L'assistance était composée de très anciens amis du poète, parmi lesquels MM. Paul Fuchs, Pierre Dufay, Alfred Vallette, Georges Pioch, André Gayot, et de confrères de la presse politique. Le corps, qui doit être transféré à Paris, a été déposé dans un caveau provisoire. M. Eugène Morel a pris la parole en qualité de délégué de la Société des Gens de

Lettres, et a surtout évoqué le poète ; MM. Pioch, Fuchs, Gayot, Grandidier, Régnier ont ensuite prononcé des mots d'adieu, rappelant l'homme, l'ami, l'écrivain, le polémiste redoutable qui fut cependant l'un des derniers hommes de France capables de politesse.

§

Amado Nervo. — Les restes du poète Amado Nervo, qui avaient été déposés au Panthéon national de Montevideo, ont été transférés au Mexique, à la fin du mois dernier, sur le navire de guerre *l'Uruguay*, qu'escortait un bâtiment de guerre de la République argentine.

C'est le 24 mai dernier que l'auteur des *Jardins intérieurs* est mort, à Montevideo, alors qu'il exerçait les fonctions d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire du Mexique en Argentine et en Uruguay.

Il était né à Tepic (Mexico) le 27 août 1870. Son nom apparut dans les lettres hispano-américaines à une époque où l'influence de Verlaine, de Mallarmé, de Wilde, de Maeterlinck et de Ruben Dario y était prépondérante. Les premières œuvres d'Amado Nervo portent clairement la trace de cette influence. Plus tard — et surtout dans ses derniers livres : *Serenidad*; *Elevacion ; El Estanque de los Lotos*, — il se proposa d'éviter toute forme recherchée et fut attentif à exprimer sa pensée de la manière la plus directe, la moins littéraire possible. Le mystère de la vie et de la mort, l'aspiration vers l'infini, la résignation chrétienne et la foi en Dieu sont les thèmes favoris de ses vers, la base de son œuvre et de sa philosophie. Par la beauté de l'expression et du style, d'autres poètes américains l'égalent ou le surpassent peut-être ; mais parmi ceux qui, de nos jours, ont exalté le sentiment religieux dans la poésie espagnole et hispano-américaine, il occupe indubitablement une des premières places.

Sa popularité est telle dans les pays de langue castillane qu'au moment où la situation du Mexique empêchait le poète de recevoir ses émoluments de diplomate, une motion fut présentée devant les Cortès, par le député Olmet, afin d'obtenir que le gouvernement espagnol accordât une pension de dix mille pesetas à Nervo. Celui-ci, très touché, refusa pourtant : sa lettre, dans laquelle il explique que sa plume « lui donne de quoi vivre modestement, comme il convient à un philosophe et à un poète », est un modèle de noblesse et de dignité.

Des obsèques nationales lui seront faites à Mexico et des services solennels seront célébrés à sa mémoire dans de nombreuses églises d'Espagne.

Les principales œuvres poétiques d'Amado Nervo sont, par ordre chronologique :

Perlas Negras (1898) ; *Poemas* (1901) ; *El Exodo y las Flores del Camino* (1902) ; *Jardines Interiores* (1905) ; *En voz baja* (1909) ; *Serenidad* (1914) ; *Elevacion* (1916) ; *Plenitud* (1917) ; *El Alquero Divino* et *El Estanque de los Lotos* (1919).

Nervo est en outre l'auteurde différentes nouvelles : *Pascual Aguilera ; El Bachiller*, sa première œuvre, écrite en 1896 et qui a été traduite en français sous le titre de *Origène* ; *El Domador de Almas* ; *Almas que pasan* ; *El Diablo desinteresado*, etc.

Il fut un admirateur passionné de la France qu'il appelait « la terre où j'ai appris à aimer ».

§

Le tricentenaire de Tallemant des Réaux. — « Le mardy 14 jour de novembre 1617, la femme de M. Pierre Tallemant a été inhumée; elle estayt enceinte; son enfant mourut en son ventre, et elle aussi », rapporte un chroniqueur saintongeois du XVIIe siècle.

Moins d'un an plus tard, M. Pierre Tallemant se remariait, pour la troisième fois, croit-on. Il épousait Marie de Rambouillet qui, le 2 novembre 1619, lui donna un fils baptisé à la Rochelle sous le nom de Gédéon et qui fut l'auteur des *Historiettes* : Tallemant des Réaux.

C'est donc le 2 novembre qu'aurait dû être célébré le troisième centenaire de cet écrivain qui estimait — M. Jules Bertaut nous le rappelait dernièrement — que les années les plus douces à vivre sont celles qui précèdent les grands cataclysmes...

On n'a pu établir, d'une façon définitive, l'origine du nom de « Des Réaux » qu'il porta dès sa prime jeunesse. Il semble que ce ne soit qu'un surnom — dont l'étymologie est d'ailleurs assez incertaine.

D'aucuns y voient un nom de terre, mais, jusqu'ici, aucune seigneurie « Des Réaux » ne semble avoir appartenu à la famille Tallemant.

Toujours est-il que, vers 1650, ayant acquis la terre du Plessis-Rideau, dans le Val de la Loire, en Touraine, Tallemant sollicita et obtint l'autorisation de substituer au nom de « Plessis-Rideau », celui de « Des Réaux » sous lequel le sieur Tallemant, dit la requête, « a fait remontrer que depuis son enfance il a esté congneu ».

Ni son père, ni ses frères ne portèrent le nom de « Des Réaux » ; son frère puiné, l'abbé François — qui fut membre de l'Académie française, — se contentait du nom de Tallemant, ainsi que son frère aîné, Pierre, qui fut maître d'hôtel du roi et banquier.

Un autre frère, encore, se fit appeler Tallemant de Lussac, mais celui-ci possédait la seigneurie de Lussac, ce qui explique l'adjonction de ce nom au nom patronynique.

§

A propos de la Défense du Grand-Couronné. — Notre collaborateur M. Jean Norel a reçu la lettre ci-dessous :

15 octobre 1919.

Monsieur,

Votre intéressante critique, dans le *Mercure de France* du 16 août, ne me vient sous les yeux qu'à présent. En commentant un ouvrage du général Palat, vous faites ressortir la brillante initiative du commandant D***, au cours de sa mission au Q. G de la 2e armée, le 7 septembre 1914. Cet officier, dont vous parlez en termes chaleureux, était le commandant Dussauge, gendre du général Dubail, auteur d'un livre sur le *Ministère du maréchal de Belle-Isle,* ainsi que de plusieurs articles, parus dans le *Correspondant*. Cet officier est décédé quatre mois après l'armistice des suites de surmenage et d'intoxication par les gaz. Puisque ce militaire compte au nombre de nos morts glorieux, je ne vois pas pourquoi l'on tairait son nom dans les écrits se rapportant à la guerre... Pour moi, j'ai fort bien connu le commandant, puis lieutenant-colonel Dussauge, nature merveilleusement douée, esprit ouvert, véritable chef, travailleur, énergique, courageux au delà de toutes limites. Il m'a raconté lui-même, en des mots très simples, sa mission auprès du général de Castelnau. C'était un modeste, qui aurait pu se faire valoir davantage.

Il quittait au début de 1915 le Q. G. de la 1re armée et vint prendre le commandement du 15e bat. de chasseurs à pied dont les survivants conservent à sa mémoire un souvenir ému. Il était le père de ses hommes, le frère aîné de ses

officiers. Il les quitta à regret en 1917 pour commander, comme lieutenant-colonel, à l'âge de 39 ans, le 370e régiment d'infanterie. Plus tard, revenant à son arme des chasseurs, à la tête d'un groupe de bataillons, il donna dans les affaires les plus chaudes les preuves de sa vaillance et de son entrain ; ses citations sont rares, car il ne quémandait pas, mais elles sont expressives. Et harassé de fatigue, il ne voulut jamais quitter les premières lignes. Après l'armistice, même lorsqu'il eût pu demander un congé et goûter un repos nécessaire, il trouva sa présence plus que jamais utile au milieu de ses chasseurs. Le lieutenant colonel Dussauge peut être cité en exemple, plus que les officiers de parade qui, par les appuis politiques, se sont fait une réclame. Et cet exemple doit servir aux générations nouvelles.

Veuillez agréer, etc.

UNE ABONNÉE AU MERCURE DE FRANCE.

M. Jean Norel fait suivre cette lettre des lignes suivantes :

La lettre ci-dessus fait allusion à une anecdote rapportée par le général Palat, dans le quatrième volume de son *Histoire de la grande guerre sur le front occidental*, et que j'ai commentée dans le *Mercure* du 16 août dernier (p. 742). Il est probable que le général Palat ne connaissait pas lui-même le nom de l'officier ainsi mis en cause. Je m'empresse de porter à sa connaissance la lettre de ma correspondante.

Je suis heureux, pour ma part, d'avoir contribué à faire connaître le nom de l'officier qui, en des circonstances aussi désespérées, a vraiment sauvé la situation. C'est incontestablement au commandant Dussauge, à son intelligence, à sa lucidité et à sa calme énergie que nous devons d'avoir préservé Nancy de la souillure allemande. Ceci ne diminue en rien les belles qualités militaires du général de Castelnau ; ce n'est pas d'ailleurs un mince mérite de sa part que de s'être rendu, en pareille circonstance, aux raisons d'un « plus petit que soi ». Le lieutenant-colonel Dussauge est mort cependant sans le tribut d'admiration et d'hommages qui accompagne ceux qui ont rendu un inappréciable service à leur pays. C'est une injustice envers sa mémoire et les siens que je m'efforce de réparer ici, dans la faible mesure de mes moyens.

§

Casanova et Fiume. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question de Fiume préoccupe les Italiens. Dans un ouvrage récent, publié à Bordeaux par M. H. Adnesse, *Casanova d'après ses mémoires*, nous apprenons qu'en 1776 le tribunal des Inquisiteurs de la République de Venise envoya à Trieste un de ses agents secrets ou « confidents », Antonio Pratolini, faire une enquête au sujet de ce port, hongrois à l'époque, et qu'aujourd'hui M. d'Annunzio rêve de rendre italien.

Le 12 décembre 1776, le confident, de retour à Venise, rendait compte de sa mission secrète, au cours de laquelle il avait appris que le gouvernement de Vienne avait l'intention de faire de Fiume un port franc, et qu'il y avait fait entreprendre des travaux, dans le but de faciliter les communications avec l'intérieur de la Hongrie.

Or, le confident Antonio Pratolini n'était autre que Casanova, rentré en grâce auprès du terrible tribunal qui jadis l'avait envoyé sous les plombs. Casanova avait reçu 1.600 lires pour sa mission ; mais comme il était honnête, et économe à cette époque, n'ayant dépensé que 766 lires, il rapportait la différence au tribunal.

L'aventure de M. d'Annunzio reviendra un peu plus cher aux successeurs de la Sérénissime République.

§

Sur un prix d'Académie.

Cher Monsieur Vallette,

Dans ses souvenirs sur les « Samedis de J.-M. de Heredia, dans *la Revue hebdomadaire* (1), M. Antonin Albalat écrit :

(1) 4 octobre 1919.

Quand l'Académie décerna un prix à mon contradicteur Remy de Gourmont (pour l'ensemble de ses œuvres) en même temps qu'un prix à moi-même pour mon volume ; *le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, Heredia me raconta comment cette décision avait été prise. « Nous avons été forcés, me dit-il, de donner un prix à Gourmont. Il paraît qu'il n'est pas très heureux et qu'il a besoin qu'on lui vienne en aide. D'autre part, Brunetière a fait observer qu'on ne pouvait décerner un prix à Remy de Gourmont sans vous en offrir un à vous, sous peine de paraître prendre parti dans une querelle littéraire. On a donc décidé de partager le prix entre vous deux. »

Je ne sais pas si vraiment Heredia a prononcé ces paroles absurdes que lui prête M. Albalat, je ne le crois pas, car ces paroles signifieraient : « Gourmont est un pauvre hère, sans aucune espèce de talent, tout le monde le sait, mais il est si malheureux, si abandonné, si pauvre, en outre, que nous avons été forcés de lui faire une aumône. Mon cher Albalat, vous qui avez un vrai talent, et même une sorte de génie, puisque vous avez corrigé comme il convient le style de Stendhal et enseigné enfin aux hommes, en 24 leçons, l'art d'écrire, acceptez de partager avec votre malheureux confrère, le modeste prix académique... »

Tout de même Heredia ne se serait pas mépris à ce point, et cette histoire me paraît parfaitement ridicule. Sans être riche, Remy de Gourmont vivait largement de son... cerveau, et personne n'a jamais songé à le plaindre. Ce fut Gaston Boissier qui lui offrit spontanément ce prix académique, sans qu'il l'ait jamais sollicité. Mais, en le partageant avec l'auteur de *l'Art d'écrire en vingt leçons*, l'Académie fit le choix le plus drôle, le plus ridicule ou le plus ironique du monde.

R. DE BURY.

§

Les femmes et les journalistes. — Une fois de plus, un journaliste aura été victime d'une femme trop nerveuse et qui a trop de facilité à manier le revolver. Nous en avons eu en France des exemples célèbres. La Hongrie vient de perdre un de ses bons chroniqueurs à la suite d'une vengeance féminine. M. Armando Fehri, rédacteur au *Pesti-Hirlap*, avait mené contre les communistes au pouvoir, et en particulier contre Bela Kun, une campagne assez vive, qui lui valut d'être incarcéré dans les prisons bolchevistes.

Quant Bela Kun fut renversé, M. Fehri sortit de cellule et publia une brochure dans laquelle il dénonça des hommes politiques qui avaient reçu de l'argent de Kayroli et de Bela Kun.

Mme Oscar Gilbert Gross, femme de celui qui dirigeait le service de la presse communiste, ayant trouvé dans l'opuscule des diffamations contre son époux, a attendu M. Fehri à la porte de son journal et l'a tué de deux coups de revolver, sans autre explication.

Où est le temps heureux où les gazetiers ne connaissaient des femmes que leurs sourires !

§

Sur les résultats d'une enquête. — Une revue destinée, paraît-il, à « *La femme et l'enfant* » a demandé à ses lecteurs quels étaient les dix meilleurs romanciers. Voici les résultats de ce plébiscite.

Alphonse Daudet	6,968	voix
Pierre Loti	6,896	—
Paul Bourget	6,860	—

René Bazin	6,751	voix.
Henry Bordeaux	5,713	—
Victor Hugo	5,625	—
André Theuriet	5,522	—
Alexandre Dumas	4,506	—
George Sand	4,494	—
Balzac	3,461	—

D'où il faudrait conclure, si les enquêtes avaient un sens, qu'Alphonse Daudet est le premier romancier du XIXe siècle; M. Henry Bordeaux le cinquième; Hugo le sixième et Balzac le dernier. Il faudrait aussi remarquer qu'Alphonse Daudet a deux fois plus de voix que Balzac; René Bazin 1126 voix de plus qu'Hugo; Theuriet 1000 de plus que le père Dumas, etc.; il faudrait noter aussi que Zola et Maupassant n'ont pas une voix...

Mais on n'en finirait pas si l'on voulait dégager, à l'aide des chiffres, tout l'agrément de cette incomparable enquête.

§

Une lettre de Mme Germaine Albert-Birot.

3 octobre 1919.

Monsieur,

Je lis dans *Calligrammes*, de Guillaume Apollinaire, à la page « ouvrages du même auteur » : « *Les Mamelles de Tirésias*... etc... texte, musique, dessins de Serge Férat. » Il y a là une certaine amphibologie qui pourrait permettre d'attribuer au peintre la musique, voire même le texte! Il serait plus clair de dire ce qui est et d'écrire : musique de Germaine Albert-Birot, dessins de Serge Férat. C'est ce que je vous demande de bien vouloir noter en vue des rééditions d'œuvres d'Apollinaire, et en attendant, afin de remettre partiellement les choses au point. Je vous demande également d'insérer cette lettre rectificatrice dans un prochain no du *Mercure*.

Avec mes remerciments anticipés, croyez, etc.

GERMAINE ALBERT-BIROT.

§

Terrains vendus au milieu de la mer. — Cela se passait au début de la grande guerre. Il est peut-être permis maintenant d'en parler et de rappeler ce petit fait au souvenir de nos amis les Anglais.

Un notoire écrivain français, renseigné par le hasard d'une lecture géographique, découvrit que l'île d'Herm, voisine de Guernesey, appartenait à un certain sire de Bülow, sujet germanique; le nom ne permettait pas d'en douter. Cet écrivain rendit publique sa trouvaille qui causa une certaine émotion jusque dans le Parlement anglais, où le ministre de la Marine annonça un beau jour qu'après avoir expulsé l'indésirable étranger, les troupes britanniques occuperaient désormais un îlot agencé depuis longtemps pour le ravitaillement des sous-marins en croisière dans la Manche.

M. Henry Céard, qui ne tire vanité ni de ses œuvres ni de ses trouvailles, semble cependant, lorsque la conversation est portée sur ce sujet, beaucoup plus content d'avoir « débusqué le Bülow » et son petit terrain vendu au milieu des flots que d'avoir écrit ses livres et notamment ces *Terrains à vendre au bord de la mer* qui viennent de reparaître en une nouvelle édition.

§

A propos du Sacré-Cœur. — Dans son article du 1er octobre sur *l'Expression de l'Amour chez les poètes symbolistes*, M. Ernest Raynaud, ayant occasion de parler de « la doctrine du Sacré-Cœur », la signalait comme une « nouvelle formule de quiétisme dont s'accommode notre Eglise opportuniste, mais qu'elle eût considérée comme une hérésie redoutable et condamnée au temps de Bossuet, preuve que la qualité de la foi s'est étrangement altérée au cours des âges ».

Nous avons reçu à ce propos une lettre de protestation d'un professeur au petit Séminaire d'Aire-sur-Adour, contenant notamment les rectifications suivantes :

« La bibliographie de la question du Sacré-Cœur contient entre autres sources, pour n'en citer qu'une, connue de tous, saint Bernard. Bossuet a parlé du Sacré-Cœur éloquemment dans son panégyrique de saint Jean. Les premiers actes *officiels* de l'Eglise touchant la dévotion au Sacré-Cœur sont de 1674, alors que Bossuet n'est mort qu'en 1704. Les apparitions de Paray-le-Monial, point de départ historique de la diffusion de la dévotion au Sacré-Cœur, se placent vers la fin du XVIIe siècle, et cette dévotion a été officiellement recommandée par Clément XIII aux fidèles en 1765.

§

Sera-ce la dernière ?

Bordeaux, le 28 octobre 1919.

Monsieur Vallette,

Les poilus ont dû sourire de la discussion sur « les colombins » et s'étonner certainement du manque d'érudition de quelques lettrés à cet égard, car l'expression employée par M. Dumur est.... presque classique.

Après un débat tout scatologique, il reste à signaler encore le sens « propre » du vocable. Le terme « colombin » est employé dans les fabriques de porcelaine pour désigner un bourrelet fait d'un ciment spécial, placé entre les bords de deux récipients de terre cuite qui, dans le four, reposent l'un sur l'autre. Le bourrelet évite que les récipients, vitrifiés par la température, ne se soudent. Au sortir du four, le colombin desséché s'effrite et tombe. Avant d'être placé, le colombin se présente sous la forme d'une saucisse grisâtre, humide et molle, de vingt-cinq centimètres de longueur sur deux centimètres de diamètre environ ; les porcelainiers usent du terme sans la moindre équivoque et il doit être fort vieux, comme tout leur argot professionnel.

Recevez, Monsieur, etc.

UN ABONNÉ DU MERCURE.

§

Le vicaire, la servante et le baiser. — Certain vicaire anglais, trouvant accorte sa servante, l'envoya quérir de l'eau dans la salle de bains.

L'ayant suivie en ce lieu, il la saisit traîtreusement par derrière et, à trois reprises, sur le cou, l'embrassa.

La servante outragée — c'était bien là son droit — s'en fut conter les faits aux servantes, ses voisines, et au commissaire de police.

Devant un juge le vicaire comparut.

— Qu'avez-vous fait à cette servante ? lui dit le juge.

Le vicaire, confus, tenta de nier son méfait, mais des témoins furent appelés.

Le premier qui parla déclara avoir vu, sur le cou de la servante, une marque « fort semblable à celle que ferait un vigoureux baiser ».

Le deuxième reconnut la forme d'une bouche ; et le troisième — qui était l'amoureux de la plaignante — affirma que la marque était de la couleur d'une tomate.

Alors, le juge, convaincu, condamna le Révérend Herbert John Martin, vicaire de la Sainte-Trinité à Chatham (Angleterre), à deux livres d'amende et à deux livres, deux shillings de dépens.

§

Harry Allis. — Page 643 du numéro 512 du *Mercure de France*, MM. Léon Deffoux et Emile Zavie écrivent : « Harry Allis, *Les Pas-de-Chance* (1883), un titre que l'on ne peut répéter sans mélancolie lorsqu'on se rappelle la fin tragique de l'auteur dans le duel du 28 février 1895. »

Harry Allis était mon ami ; nous nous étions connus au banquet des explorateurs et au célèbre restaurant de la *Petite Vache*. Le matin du 28 février 1895, je le rencontrai sur le pont des Arts. « Excusez-moi, me dit-il, si je vous serre brièvement la main, mais je suis déjà en retard pour gagner la gare Saint-Lazare. » Nulle émotion ne semblait l'agiter.

Hélas, les journaux du soir m'apprirent que d'un seul coup droit son adversaire l'avait tué, dans l'île de la Grande-Jatte, sauf erreur.

Me sera-t-il permis de donner, dans le *Mercure de France*, ce petit détail utile à la biographie d'un écrivain et d'un explorateur consciencieux ?

Dr HENRY LA BONNE.

§

Dédié à la revue « Janus ». — La guerre aura-t-elle ressuscité les fameuses « chansons farcies », délices des clercs du moyen âge ? En voici une, datée de « juin 1918. S. P. 152 » commise par Fagus, de complicité avec quelque prêtre-infirmier de la 73 D. I., un soir de réjouissance sur l'air du

LÆTABUNDUS

Tant que poilus France aura
Le pinard on chantera :
Alleluia !
Laudamus qui bien en boit,
S'il est tel comme il se doit :
Res miranda ;
Buvez, pour bien être en point,
Droit et sec : la nuit est loin,
Sol et Stella ;
Buvez bien et buvez beau,
Toujours du même tonneau,
Semper clara,
Tant et que n'en reste rien :
Vous le vôtre, moi le mien,
Pari forma.
Béni soit le bon copain
Qu'en régale son voisin,
Carne sumpta ;
Bénis Brennus et Noé
Par qui Dom Pinard est né :
Alleluia !

§

Les transformations d'un écho. — En octobre 1914, l'*Homme enchaîné* publiait un spirituel écho où l'on parlait d'un jeune embusqué qui conduisait une automobile militaire, à Paris. Il eut un jour à conduire, pour différentes courses, dans la capitale, un officier du ministère de la Guerre, qui, pour remercier le conducteur, lui tendit un billet de cinq francs comme pourboire. Mais le chauffeur répondit :

— Merci, je suis millionnaire.

Et il refusa le billet de l'officier qui, aussitôt, répliqua :

— Vous avez tort, à votre âge et avec votre carrure, de faire un métier de domestique, si vous ne voulez pas accepter les pourboires.

L'histoire est piquante. Il faut croire qu'elle plut à Berlin, à Leipzig, à Cologne et à Munich, car, un de nos amis, prisonnier en Allemagne, eut l'avantage de lire une historiette analogue dans nombre de journaux allemands.

Cela se passait dans les services de l'arrière, tout à fait à l'arrière du front, quelque chose comme la résidence d'un grand quartier. Le maréchal de Hindenburg, alors très populaire, avait emprunté, pour diverses randonnées, une automobile. Au moment de congédier le chauffeur, Hindenburg lui remit, en guise de pourboire, un billet de dix marks. Le chauffeur s'excusa et, s'inclinant :

— Excellence, vous ne me reconnaissez pas ?... Je suis le comte de...

— Oui, je vous ai parfaitement reconnu, répondit le terrible maréchal. Mais quand, avec votre nom et votre carrure, on fait le métier que vous avez choisi, on doit s'attendre aux risques qu'il comporte.

Ainsi tout se retrouve démarqué, et le ton inflexible de l'homme « à la statue de bois » y est donné, par-dessus le marché...

Or, *Bonsoir*, rappelant le premier écho, l'authentique, ajoutait que « l'officier aux cent sous était un de nos plus notoires directeurs de théâtre ».

Complétons à notre tour : le directeur de théâtre s'appelait M. Abel Deval, de l'Athénée, et le jeune chauffeur, « embusqué et millionnaire », n'était autre que Pierre Lenoir.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

EVIAN-LES-BAINS. **A VENDRE, Belle Villa meublée.** **Pr. : 60.000 fr.** — Pour traiter, s'adresser à Me John Bonnet, notaire à Evian.

Pté r. Grange-Batelière, 11. CCE 760 M. Rev. 32.429 fr. **M. àp.: 400.000f.** Adj. Ch. Not. 25 nov. Me Moisy, not., 9, r. Grenelle

---

VENTE au Palais, le 29 novembre 1919, à 2 h. **MSON à PARIS RUE LINOIS, N° 35.** Cont. 179m. Rev. brut : 5.670 fr. env. **Mise à prix : 45.000 fr.** S'adr. Roger Bertin, avoué à Paris, 7, rue de Penthièvre ; Petit, notaire à Levallois, 1, Place de la République.

Vente au Palais à Paris, le 6 décembre 1919, 2 h. **1° MAISON de rapport à BOULOGNE-SUR-SEINE,** Grand'Rue, no 10. Rev. br.: 7.050 f. **M. à p. : 75.000f**
2° HOTEL et MAISON de rapp. à BOULOGNE-SUR-SEINE. Grand'Rue, nos 8 et 8 *bis*. Rev. br.: 3.930 fr. **M. à pr. : 40.000 fr.** S'adr. à MMes Vallet, Dulud, avoués, et Amédée Dauchez, not. à Paris.

Adj. ét. *Déotte*, not. Clermont (Oise), 23 nov. 2 h., Immeubles à **FITZ-JAMES** 1 k. 1/2 gare, 1 h. 1/2 Paris : 1° *Maison* 8 p. et dép., gr. jard. M. à pr. : 12.000 fr. *Libre*. 2° *Maison* 4 p. et dép., jard. M. à p.: 4.000f. 3°, 2 *Mons* av. jard. M. à pr.: 6.000 fr. Louées au mois.

Vente au Palais à Paris, Samedi 6 déc. 1919, à 2 h. **TERRAINS A ASNIÈRES** (Seine), lieu dit, « Les Cabœufs » Cont. 24.461 m. env. **M. à pr. : 300.000 fr.** S'adr. à Mes Lestiboudois, Juilliard, av. à Paris, et Houdart not. à Paris.

Adjon. 23 nov. 1919, 13 h. à *Chalette* (Loiret). **BOISERIES** *Louis XV sculptées*, panneaux de portes, trumeaux ; *Boiseries Louis XVI*, *Trumeaux bois sculptés* Louis XVI, av. glace ; *6 fauteuils Louis XV, tapisserie ancienne. Petits panneaux.* **TAPISSERIE** du xviie siècle. *Boiseries Régence*, etc. S'adr. à Vincent, not. Montargis (Loiret), qui délivre permis visiter dès 10 nov. 1919.

BULLETIN FINANCIER

Les séances de cette quinzaine se sont déroulées dans des conditions satisfaisantes, bien que l'on ait observé dans les derniers jours un certain ralentissement dans les transactions. D'ailleurs, un grand nombre de valeurs ont atteint des cours si élevés, qu'un temps d'arrêt était nécessaire pour leur donner le temps de se consolider. Il ne saurait s'agir que de réactions passagères, les disponibilités étant toujours grandes et ne demandant qu'à s'employer à la Bourse, au moins jusqu'au jour où il sera fait appel au crédit ; or il est vraisemblable que l'emprunt français n'aura pas lieu avant fin janvier, aussi pourrait-on bien voir d'ici là se dessiner une nouvelle étape de hausse.

Nos Rentes manifestent de l'indécision, et si elles se sont laissées influencer par le discours que M. Klotz a prononcé au déjeûner de l'Association de la Presse Economique et Financière, se serait plutôt dans le sens de la lourdeur : 3 o/o 60,05 ; 4 o/o 1917 71,50 ; 4 o/o 1918 71,20 ; 5 o/o 89,15.

Un revirement s'est produit sur les emprunts russes qui ont rétrogradé dans une large mesure ; en présence des événements qui se déroulent aux alentours de Pétrograd, les acheteurs de la dernière heure ont trouvé prudent de s'alléger et les quelques cours ci-après montreront que les offres furent absorbées avec difficulté : Consolidé 4 o/o 42 fr ; 3 o/o 1891-94 38,90 ; 5 o/o 1906 57 fr. Parmi les autres fonds d'Etats étrangers, le Turc Unifié est assez stable à 70,25, tandisque l'Extérieure d'Espagne entraînée par la forte tension de la peseta, atteint 149,50. Un peu de faiblesse sur les fonds Brésiliens; Dette Unifiée d'Egypte soutenue à 113,50.

Les établissements de crédit se sont montrés résistants : Banque de Paris 1340 ; Comptoir d'Escompte 1003; Crédit Lyonnais 1500 ; Banque Nationale de Crédit 884 ; Union parisienne 1070 ; Banque française en progrès à 306 ainsi que la Société Générale à 688 fr. Le Crédit foncier de France est en forte plus-value, gagnant tout près de cent frans à 895,

Les actions de nos grands réseaux ferrés sont de plus en plus lourdes et clôturent dans les bas cours : P.-L.-M 730; Midi 831 ; Nord 1039; Orléans 941. Quant à celles des chemins de la Métropole, les nouvelles exigences et menaces de grève de leurs personnels respectifs ne peuvent avoir sur leurs cours qu'une influence déprimante : Métropolitain 389 ; Nord-Sud 128. Les Omnibus abandonnent de leur côté quelques points à 426 fr. Les charbonnages ont eu des transactions suivies avec des cours soutenus ; nous noterons particulièrement Béthune à 5649, Courrières à 2130, Lens à 1215, Vicoigne-Nœux à 2622, Marles 30 o/o à 4700, Bruay à 2265. Au compartiment étranger la part Héraclée se négocie à 13100 francs.

Aux métallurgiques et assimilées, Penarroya conserve son avance à 1385, les Aciéries de France sont fermes à 801 ainsi que Longwy à 1850 et Micheville à 3225. Les Tréfileries du Havre restent recherchées à 232, les usines de la Basse-Loire sont en reprise à 278.

Les valeurs de navigation maritime sont bien achalandées et l'on relève dans ce groupe d'intéressantes plus-values : Chargeurs réunis 1940, Vapeurs français 289, Transatlantique 554, Messageries maritimes 685, Chargeurs français 4115.

En dépit des cours élevés du métal, les cuprifères sont quelque peu délaissées par suite de grèves en Amérique et en Espagne. Le Rio fléchit jusqu'à 1845, Boléo varie peu à 850, Tharsis reprend à 174 et Montecatini à 156 francs.

Les nouvelles de Russie ont eu,sur les valeurs industrielles de ce pays, une répercussion d'autant plus fâcheuse, qu'il existait sur ces titres une position acheteur assez chargée, aussi supportent-elles difficilement le poids de nombreuses réalisations : Briansk 295, Maltzof 630, Tubes de Sosnowice 518, Tagaurog 372, Toula 670.

Au marché en Banque, toute l'attention s'est concentrée sur les valeurs de pétrole et les diamantifères, dans ce dernier groupe on relève d'importantes avances de cours, notamment sur la De Beers à 1098 et la Jagersfontein à 293.

Il y a eu de nombreuses demandes en actions automobile Peugeot qui progressent à 849 fr ; d'autre part, les valeurs de produits chimiques et de phosphates sont restées recherchées à raison des besoins croissants de l'agriculture : Etablissements Kuhlmann 800 ; Phosphates Tunisiens 564. Les caoutchoutières sont assez calmes et l'on observe une recrudescence d'affaires sur les mines d'argent : Estrellas 236. Les Mines sud-africaines s'écartent peu de leur cote précédente.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.